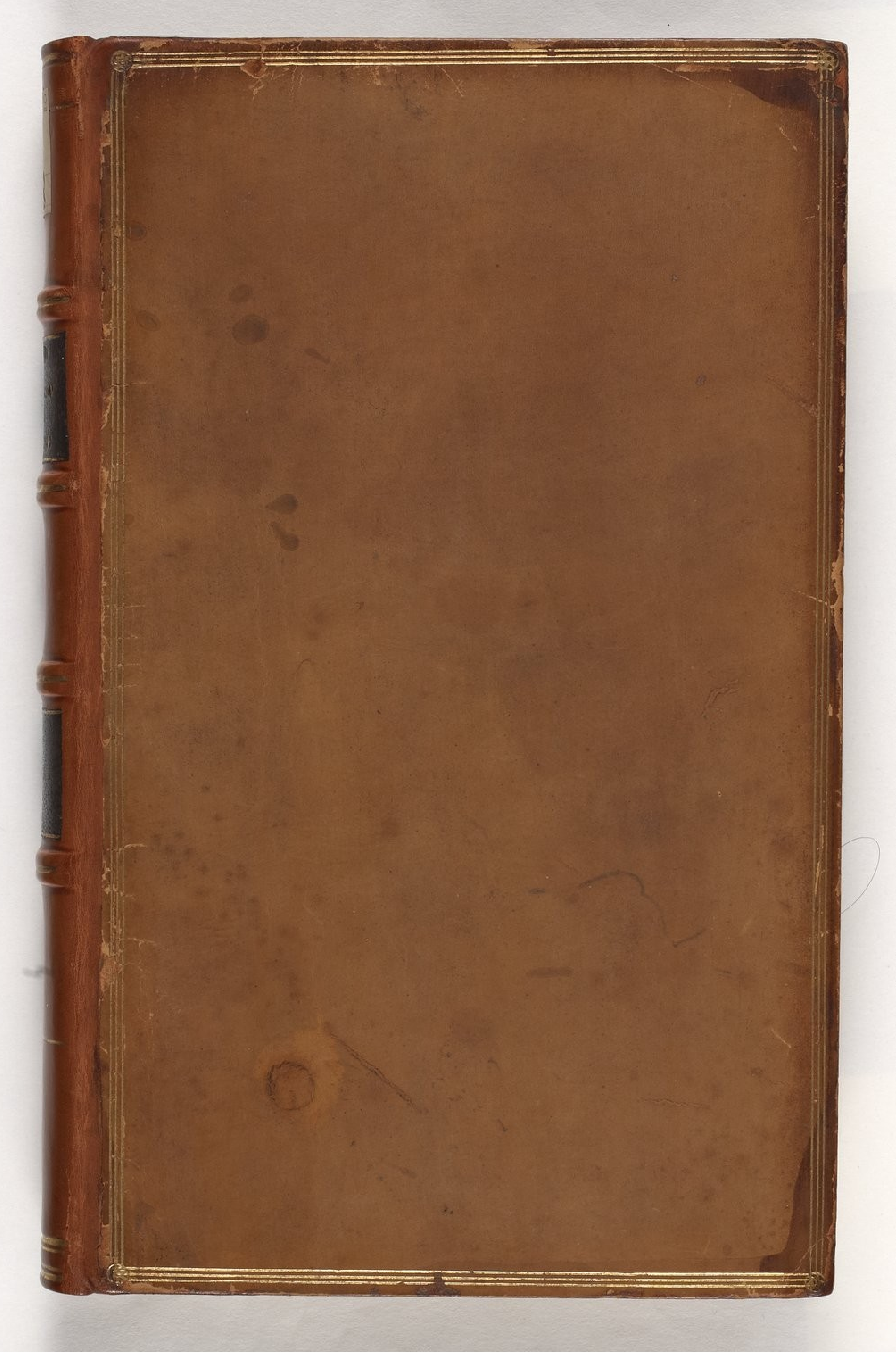
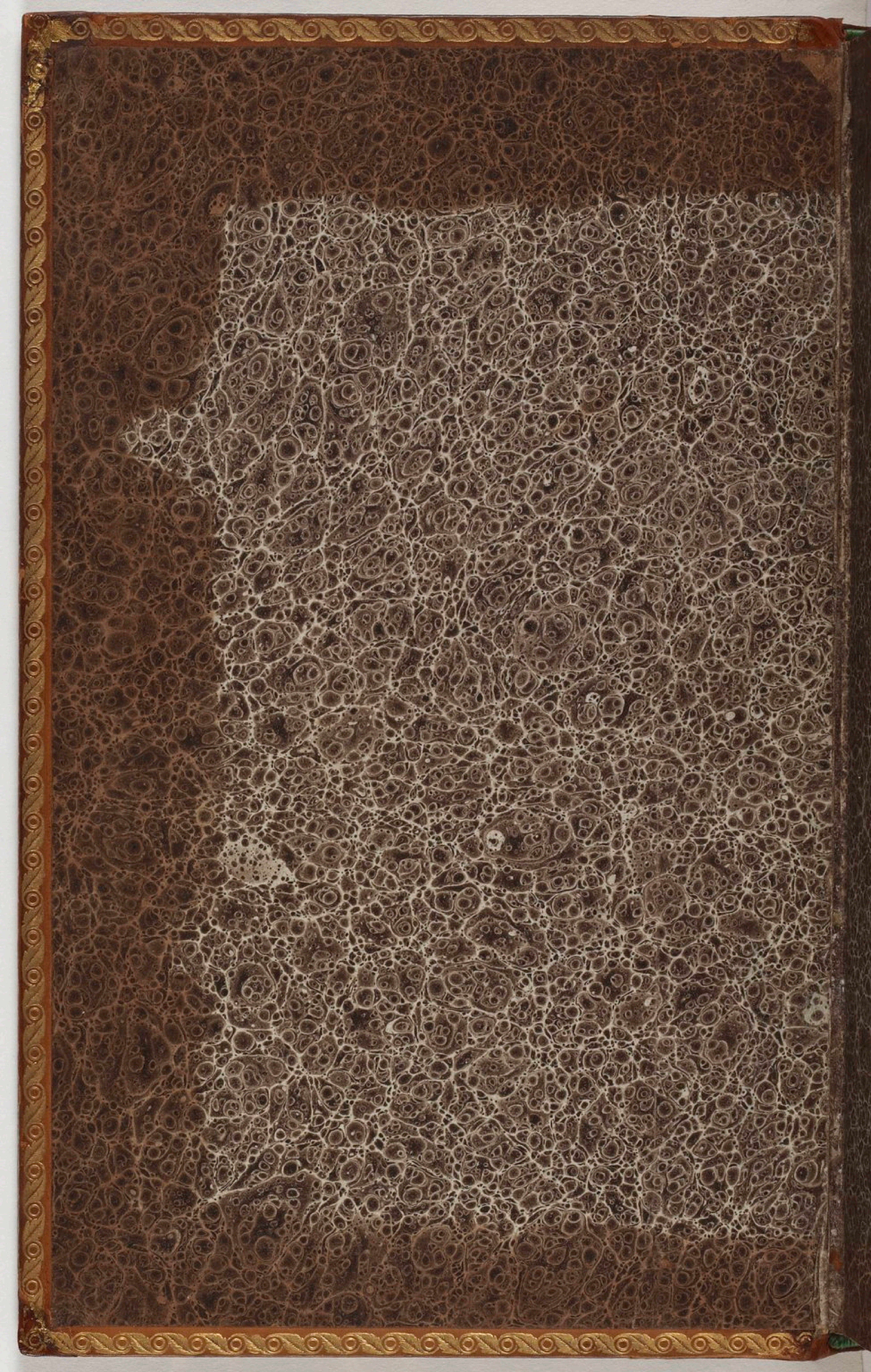
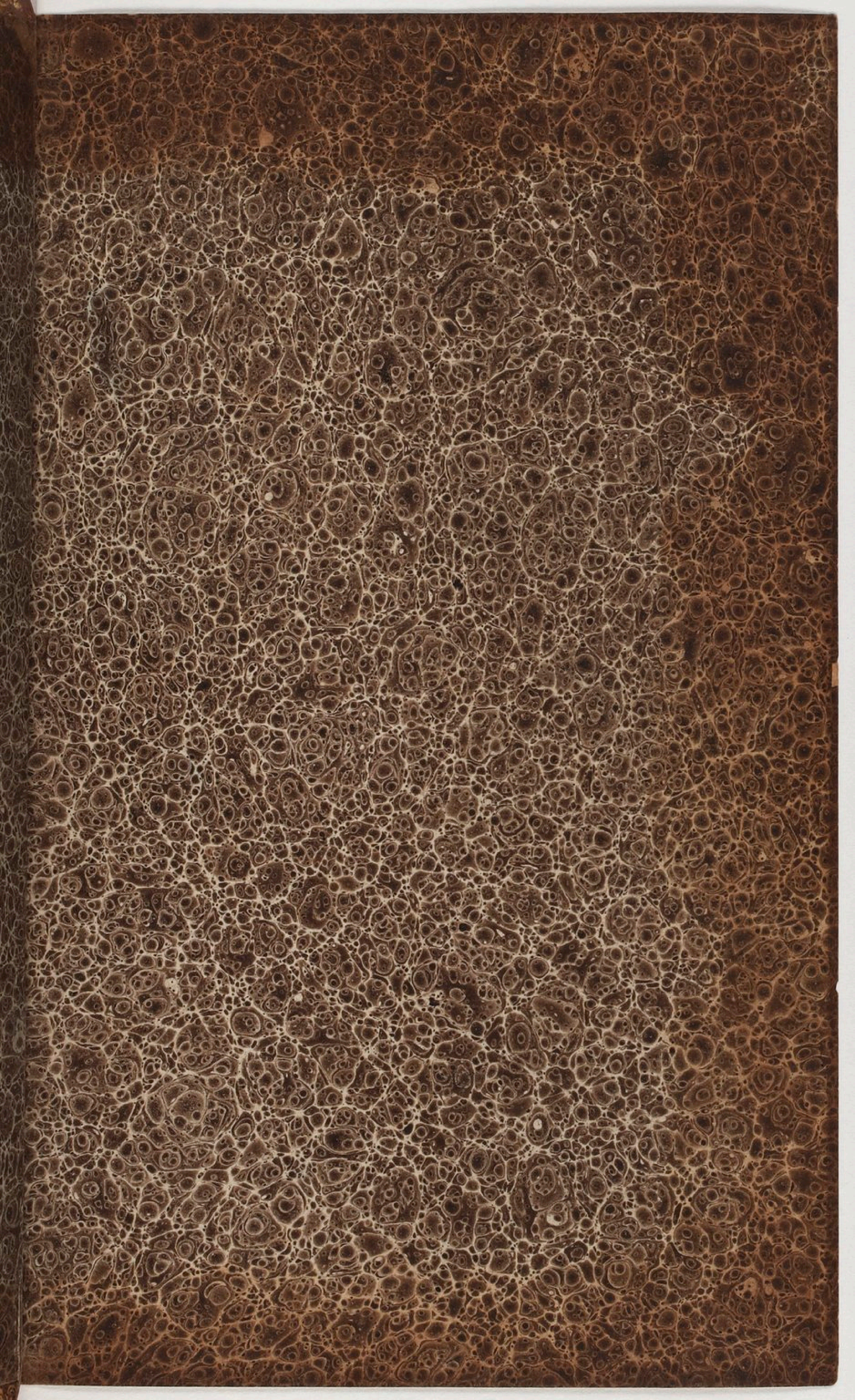


Le Compagnon du Tour de France, par George Sand...









LE COMPAGNON

DU

TOUR DE FRANCE

Cet ouvrage ne sera inséré, ni avant ni après sa publication, dans aucune revue ni recueil quelconque.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
7 RUE SAINT-BENOIT.

LE COMPAGNON

DU

TOUR DE FRANCE

PAR

GEORGE SAND

TOME PREMIER



PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR-LIBRAIRE

1 PLACE DE LA BOURSE

M DCCC XLI

AVANT-PROPOS.

Faire l'histoire des sociétés secrètes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, serait une tâche bien utile, bien intéressante, mais qui dépasse nos forces. On l'a tenté plusieurs fois; mais, quel que soit le mérite des divers travaux entrepris sur cette matière, ils n'ont pas encore jeté une bien grande clarté sur ces associations mysté-

rieuses où se sont élaborées tant de vérités importantes, mêlées à tant d'erreurs étranges.

Les sociétés secrètes ont été jusqu'ici une nécessité des empires. L'inégalité régnant dans ces empires, l'égalité a dû nécessairement chercher l'ombre et le mystère pour travailler à son œuvre divine. Quand la sainte philosophie du Christianisme était proscrite sur le sol romain, il fallait bien qu'elle se cachât dans les catacombes.

On peut dire qu'il ne se commet pas, dans les sociétés humaines, une seule injustice, une seule violation du principe de l'égalité, qu'à l'instant même il n'y ait un germe de société secrète implanté aussi dans le monde, pour réparer cette injustice et punir cette violation de l'égalité. Quand les patriciens de Rome immolèrent Tibérius Gracchus, il prit une poignée de poussière, et la jeta vers le ciel ; cette poussière jetée vers le ciel dut enfanter une société secrète, une société de

vengeurs qui travailleraient dans l'ombre à l'œuvre que l'on proscrivait et que l'on martyrisait à la lumière du jour.

Comment tomba la république romaine, et comment tombent les empires, sinon parce qu'à la cité patente se substituent obscurément toutes sortes de cités secrètes, qui travaillent sourdement en son sein et ruinent peu à peu ses fondements? L'édifice social est encore debout, et élève son dôme dans les airs; un observateur superficiel le croirait durable et solide: mais, palais ou temple, cet édifice, miné et lézardé, s'écroulera au premier souffle.

Les historiens ont trop été jusqu'ici cet observateur superficiel dont l'œil s'arrête à la surface des choses. Que de peines ils se donnent souvent pour parer des cadavres! Que ne s'occupent-ils plutôt à percer le mystère de ce qui s'agite et vit dans ces cadavres, à étudier soigneusement ce qui, principe de mort aujourd'hui pour la société générale, sera demain principe

de vie pour cette même société ! Il y a des instants, dans l'histoire des empires, où la société générale n'existe plus que nominalement, et où il n'y a réellement de vivant que les sectes cachées en son sein.

Un grand nombre d'associations secrètes n'ont qu'un but éphémère, et s'anéantissent presque aussitôt qu'elles sont formées, quand ce but est atteint ou qu'il paraît définitivement manqué. D'autres ont une persistance qui les fait durer pendant des siècles. Cette persistance, de même que cette durée passagère, dépendent du but que les adeptes se proposent. Mais, quel que soit ce but, et lors même que le principe de l'association serait le plus large possible, la société secrète, précisément parce qu'elle est secrète et proscrite, doit nécessairement altérer elle-même la vérité de son principe. Il arrive nécessairement qu'elle répond à l'intolérance par l'intolérance, à l'égoïsme de la grande société par un égoïsme en sens contraire, à l'aveugle fanatisme qui repousse ses idées

par un fanatisme également aveugle. De là, dans certaines sociétés secrètes, que l'histoire a consacrées sans qu'elles soient encore véritablement jugées, l'ordre du Temple par exemple, un double caractère qui les a fait attribuer à l'esprit du mal ou au génie du bien, suivant l'aspect qu'il a plu aux écrivains de considérer.

Tel est le mal inhérent aux sociétés secrètes. Mais que les sociétés patentes et officielles cessent pourtant d'accuser amèrement leurs rivales de tous les malheurs qui leur arrivent. Les sociétés secrètes sont le résultat nécessaire de l'imperfection de la société générale.

Depuis l'antique régime des castes jusqu'à notre siècle, où tout tend à l'abolition définitive de ce régime, les hommes ont constamment essayé de constituer la vraie cité. Mais la cité est toujours devenue caste, sous quelque forme qu'elle se manifestât dans le monde. Qui dit cité dit association, et qui dit association dit égalité; car il n'y a pas d'autre principe

qui puisse réunir deux hommes que le principe de réciprocité ou d'égalité. Mais la cité, toujours créée en vue et au moyen du principe d'égalité, est toujours devenue oppressive et destructive de l'égalité. Ce fut une loi de nature, une condition d'existence pour toutes les associations du passé, que cet esprit de caste. Qu'importent les noms, qu'importe que la cité se soit appelée république, aristocratie, monarchie, Église, monachisme, bourgeoisie, corporation, suivant les lieux et les temps ! Tant que la société officielle ne sera pas construite en vue de l'égalité humaine, la société officielle sera caste ; et tant que la société officielle sera caste, la société officielle engendrera des sociétés secrètes. C'est à l'avenir de réaliser l'œuvre qui a germé si longtemps dans l'humanité, et qui fermente si énergiquement aujourd'hui dans son sein; car c'est à l'avenir de résumer dans une seule foi, dans une seule unité, diversifiée seulement dans sa forme multiple, toutes les notions

éparses, toutes les manifestations incomplètes de l'éternelle vérité.

A côté du grand courant suivi par les principales idées religieuses et sociales, d'obscurs et minces ruisseaux se sont donc formés à l'infini sur chaque rive. De grandes vérités se sont agitées dans ce concours d'affluents tantôt repoussés, tantôt absorbés par la source mère. L'idée devait prendre toutes les formes, toutes les directions, avant de se réunir à l'Océan autour duquel viendront s'asseoir les familles de la cité future.

Telle me paraît être la légitimation, dans le plan providentiel, des sociétés secrètes, si violemment anathématisées par les historiographes brévetés des diverses tyrannies qui ont pesé jusqu'ici sur la terre. On peut de cette façon les justifier en principe, sans attaquer pour cela la société générale. Les idées régnantes ayant toujours engendré de nombreuses sectes, et la doctrine officielle ayant toujours tenté d'étouffer les doctrines par-

ticulières, il est évident que toute dissidence d'opinions, soit dans la foi, soit dans la politique, a dû se manifester en société secrète, en attendant le grand jour ou l'anéantissement de l'oubli. De là, je le répète, cette multitude de ténébreux conciles, de conspirations avortées, de sciences occultes, de schismes et de mystères, dont les monuments sont encore enfouis pour la plupart dans un monde souterrain, s'ils n'y sont ensevelis à jamais. Leur découverte serait pourtant bien précieuse, sinon à cause de ces choses en elles-mêmes, du moins à cause du jour qu'en recevraient celles qui ont surnagé. La filiation qui s'établirait entre toutes les sociétés secrètes serait une clef nouvelle pour pénétrer dans les arcanes de l'histoire, et les grands principes de vérité y puiseraient une autorité immense. Mais il est bien difficile, j'en conviens, de rassembler les fils de ce vaste réseau. Nous avons de la peine même à établir la véritable parenté des sociétés secrètes con-

temporaines, telles que l'Illuminisme, la Maçonnerie, et le Carbonarisme. Il en est d'autres qui règnent aujourd'hui même dans toute leur vigueur sur une portion considérable de la société, et dont la généalogie sera plus incertaine encore. Je veux parler des associations d'ouvriers connues sous le nom générique de *Compagnonnage*.

Tout le monde sait qu'une grande partie de la classe ouvrière est constituée en diverses sociétés secrètes, non avouées par les lois, mais tolérées par la police, et qui prennent le titre de *Devoirs*. Devoir, en ce sens, est synonyme de Doctrine. La grande sinon l'unique Doctrine de ces associations est celle du principe même d'association. Peut-être que dans l'origine, ce principe, isolé aujourd'hui, était appuyé sur un corps d'axiomes religieux, de dogmes et de symboles inspirés par l'esprit des temps. Les différents rites de ces Devoirs remontent, en effet, selon les uns au moyen-âge, selon d'autres à la plus haute antiquité. Le symbole du Temple de

Salomon les domine pour la plupart, ainsi qu'on le voit aussi dans la Maçonnerie. Au reste, le besoin de se constituer en corps d'état et de maintenir les priviléges de l'industrie a pu, dans les temps les plus reculés, faire éclore ces associations fraternelles entre les ouvriers. Elles ont pu, par le même motif, se perpétuer à travers les âges, et se transmettre les unes aux autres un certain plan d'organisation. Mais la division des intérêts a amené des scissions, par conséquent des différences de forme. En outre, les institutions de ces sociétés ont subi l'influence des institutions contemporaines. Chez quelques unes, néanmoins, certains textes de l'ancienne loi se sont conservés jusqu'à nous, et se retrouvent dans les nouveaux règlements. Ainsi le *Devoir de Salomon* prescrit, de par Salomon, à ses adeptes d'aller à la messe le dimanche. Plusieurs antiques Devoirs se sont *perdus*, au dire des Compagnons; celui des tailleurs, par exemple. D'autres se sont formés depuis la Révo-

lution française. Différents corps d'état, qui jusque-là ne s'étaient point constitués en société, ont adopté les titres, les coutumes et les signes des Devoirs anciens. Ceux-ci les ont repoussés et ne les acceptent pas tous encore, s'attribuant un droit exclusif à porter les glorieux insignes et les titres sacrés de leurs prédécesseurs. Le Compagnonnage confère à l'initié une noblesse dont il est aussitôt fier et jaloux jusqu'à l'excès. De là des guerres acharnées entre les Devoirs, toute une épopée de combats et de conquêtes, une sorte d'Église militante, un fanatisme plein de drames héroïques et de barbare poésie, des chants de guerre et d'amour, des souvenirs de gloire et des amitiés chevaleresques. Chaque Devoir a son Iliade et son Martyrologe.

M. Lautier a publié, en 1838, un poëme épique très-bien conduit sur les persécutions au sein desquelles le Devoir des cordonniers s'est maintenu triomphant. Il y a de forts beaux vers dans ce

poëme; ce qui n'empêche pas le barde prolétaire de faire des bottes excellentes, et de chausser ses lecteurs à leur grande satisfaction.

Il y aurait toute une littérature nouvelle à créer avec les véritables mœurs populaires, si peu connues des autres classes. Cette littérature commence au sein même du peuple ; elle en sortira brillante avant qu'il soit peu de temps. C'est là que se retrempera la muse romantique, muse éminemment révolutionnaire, et qui, depuis son apparition dans les lettres, cherche sa voie et sa famille. C'est dans la race forte qu'elle trouvera la jeunesse intellectuelle dont elle a besoin pour prendre sa volée.

L'auteur du conte qu'on va lire n'a pas la prétention d'avoir fait cette découverte. S'il est du nombre de ceux qui l'ont pressentie, il n'en est guère plus avancé pour cela ; car il ne se sent ni assez jeune ni assez fort pour donner l'élan à la littérature populaire sérieuse,

telle qu'il la conçoit. Il a essayé de colorer son tableau d'un reflet qui se laisse voir, mais qui ne se laisse guère saisir par les mains débiles. En traçant cette esquisse, il s'est convaincu d'une vérité dont il avait depuis longtemps le sentiment : c'est que, dans les arts, le simple est ce qu'il y a de plus grand à tenter, de plus difficile à atteindre.

Quelque peu de mérite et d'importance qu'il attribue à ce roman, l'auteur croit devoir déclarer qu'il en a puisé l'idée dans un des livres les plus intéressants qu'il ait rencontrés depuis longtemps. C'est un petit in-18, intitulé *le Livre du Compagnonnage*, et publié récemment par *Avignonnais-la-Vertu*, compagnon menuisier. Cet ouvrage, que le *National* a extrait presque textuellement, sans le nommer, dans un feuilleton rempli de détails neufs et curieux, renferme tout ce que l'initié au Compagnonnage pouvait révéler sans trahir les secrets de la Doctrine. Il a été composé

naïvement et sans art, sous l'empire des idées les plus saines et les plus droites. Le but de celui qui l'a écrit n'était pas d'amuser les oisifs; il en a un bien autrement sérieux. Depuis dix ans, son âme s'est vouée à une seule idée, celle de réconcilier tous les Devoirs entre eux, de faire cesser les coutumes barbares, les jalousies, les vanités, les batailles. Peu sensible à la poésie des combats, doué d'un zèle apostolique, persévérant, actif, infatigable, dominé et comme assailli à toute heure par le sentiment de la fraternité humaine, il a essayé de faire comprendre à ses frères les compagnons du *Tour de France* la beauté de l'idéal éclos dans son cœur. Après avoir écrit son livre, il est parti pour faire un pélerinage de cinq cents lieues, durant lequel il a répandu son idée et son sentiment parmi tous les ouvriers qu'il a pu toucher et convaincre. Sa mission évangélique n'a pas été sans succès. Sur tous les points de la France

il a éveillé des sympathies et noué des relations amicales avec les plus intelligents adeptes des diverses sociétés industrielles. Étranger à la politique, et poursuivant sans mystère la plus haute des entreprises, il a pris pour tâche de réaliser la devise de S. Jean : *Aimons-nous les uns les autres.*

C'est sous l'empire du même sentiment que le *Compagnon du tour de France* a été écrit, ou pour mieux dire essayé. Quelques journaux trop bienveillants pour l'auteur, et mal informés sans doute, ont annoncé, à la place de ce roman, un ouvrage complet, un travail étendu et important. L'auteur d'*André* et de *Mauprat* se récuse. La tâche d'écrire l'histoire moderne du prolétaire est trop forte pour lui, et il renvoie l'honneur de l'entreprise aux hommes graves qui voulaient l'en investir.

il a éveillé des sympathies et noué des relations amicales avec les plus intelligents adeptes des diverses sociétés industrielles. Étranger à la politique, et poursuivant sans mystère la plus haute des entreprises, il a pris pour tâche de réaliser la devise de S. Jean : *Aimons-nous les uns les autres.*

C'est sous l'empire du même sentiment que le *Compagnon du Tour de France* a été écrit, ou peut mieux dire essayé. Quelques journaux trop bienveillants pour l'auteur, et mal informés sans doute, ont annoncé, à la place de ce roman, un ouvrage complet, un travail étendu et important. L'auteur d'*André* et de *Mauprat* s'y récuse. La tâche d'écrire l'histoire morale du prolétaire est trop forte pour lui, et il renvoie l'honneur de l'entreprise aux hommes graves qui voudraient l'en investir.

LE COMPAGNON

DU

TOUR DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Le village de Villepreux était, au dire de M. Lerebours, le plus bel endroit du département de la Loire-Inférieure, et l'homme le plus capable dudit village, était, au sentiment secret de M. Lerebours, M. Lerebours lui-même, quand la noble famille de Villepreux

dont il était le représentant n'occupait pas son majestueux et antique manoir de Villepreux. Dans l'absence des illustres personnages qui composaient cette famille, M. Lerebours était le seul dans tout le village qui sût écrire l'orthographe irréprochablement. Il avait un fils qui était aussi un homme capable. Il n'y avait qu'une voix là-dessus, ou plutôt il y en avait deux, celle du père et celle du fils, quoique les malins de l'endroit prétendissent qu'ils étaient trop honnêtes gens pour avoir entre eux deux volé le Saint-Esprit.

Il est peu de commis voyageurs, fréquentant les routes de la Sologne pour aller offrir leur marchandise de château en château, il est peu de marchands forains promenant leur bétail et leurs denrées de foire en foire, qui n'aient, à pied, à cheval ou en patache, rencontré, ne fût-ce qu'une fois en leur vie, M. Lerebours, économe, régisseur, intendant, homme de confiance des Villepreux. J'invoque le souvenir de

ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. N'est-il pas vrai que c'était un petit homme très-sec, très-jaune, très-actif, au premier abord sombre et taciturne, mais qui devenait peu à peu communicatif jusqu'à l'excès? C'est qu'avec les gens étrangers au pays, il était obsédé d'une seule pensée qui était celle-ci : Voilà pourtant des gens qui ne savent pas qui je suis! — Puis venait cette seconde réflexion, non moins pénible que la première : Il y a donc des gens capables d'ignorer qui je suis! — Et quand ces gens-là ne lui paraissaient pas tout à fait indignes de l'apprécier, il ajoutait pour se résumer : Il faut pourtant que ces braves gens apprennent de moi qui je suis.

Alors il les tâtait sur le chapitre de l'agriculture, ne se faisant pas faute, au besoin, de captiver leur attention par quelque énorme paradoxe, car il était membre correspondant de la société d'agriculture de son chef-lieu, et il n'en était pas plus fier pour cela. S'il réussissait à se faire questionner, il ne manquait pas de dire : J'ai

fait cet essai dans *nos terres*. Et si on l'interrogeait sur la qualité de ces terres, il répondait : Elles ont toutes les qualités. Il y a quatre lieues carrées d'étendue ; nous avons donc du sec, du mouillé, de l'humide, du gras, du maigre, etc.

En Sologne on n'est pas bien riche avec quatre lieues de terrain, et la terre de Villepreux ne rapportait guère que trente mille livres de rente ; mais la famille de Villepreux en possédait deux autres d'un moindre revenu, qui étaient affermées, et que M. Lerebours allait visiter une fois par an. Il avait donc une triple occupation, une triple importance, une triple capacité, et d'éternels sujets de discours et de démonstrations agricoles.

Quand il avait fait son premier effet, comme il ne demandait pas mieux que d'être modeste, et que l'aveu d'une haute position coûte toujours un peu, il hésitait quelques instants, puis il hasardait le nom de Villepreux ; et si l'auditeur était pénétré d'avance de l'importance de ce nom, M. Lerebours disait en

baissant les yeux : C'est moi qui fais les affaires de *la famille.* — Si cet auditeur était assez ennemi de lui-même pour demander ce que c'était que la famille, oh ! alors, malheur à lui ! car M. Lerebours se chargeait de le lui apprendre ; et c'étaient d'interminables généalogies, des énumérations d'alliances et de mésalliances, une liste de cousins et d'arrière-cousins ; et puis la statistique des propriétés, et puis l'exposé des améliorations par lui opérées, etc., etc., etc. Quand une diligence avait le bonheur de posséder M. Lerebours, il n'était cahots ni chutes qui pussent troubler le sommeil délicieux où il plongeait les voyageurs. Il les entretenait de la famille de Villepreux depuis le premier relais jusqu'au dernier. Il eût fait le tour du monde en parlant de *la famille.*

Quand M. Lerebours allait à Paris, il y passait son temps fort désagréablement ; car, dans cette fourmilière d'écervelés, personne ne paraissait se soucier de la famille de Villepreux. Il ne concevait pas qu'on ne le saluât point dans les

rues, et qu'à la sortie des spectacles, la foule risquât d'étouffer, sans plus de façon, un homme aussi nécessaire que lui à la prospérité des Villepreux.

De données morales sur *la famille*, de distinctions entre ses membres, d'aperçus des divers caractères, il ne fallait pas lui en demander. Soit discrétion, soit inaptitude à ce genre d'observations, il ne pouvait rien dire de ces illustres personnages, sinon que celui-ci était plus ou moins économe, ou entendu aux affaires que celui-là. Mais la qualité et l'importance de l'homme ne se mesurait, pour lui, qu'à la somme des écus dont il devait hériter, et quand on lui demandait si mademoiselle de Villepreux était aimable et jolie, il répondait par la supputation des valeurs qu'elle apporterait en dot. Il ne comprenait pas qu'on fût curieux d'en savoir davantage.

Un matin, M. Lerebours se leva encore plus tôt que de coutume, ce qui n'était guère possible à moins de se lever, comme on dit, la

veille; et descendant la rue principale et unique du village, dite *rue Royale*, il tourna à droite, prit une ruelle assez propre, et s'arrêta devant une maisonnette de modeste apparence.

Le soleil commençait à peine à dorer les toits, les coqs mal éveillés chantaient en fausset, et les enfants, en chemise sur le pas des portes, achevaient de s'habiller dans la rue. Déjà cependant le bruit plaintif du rabot et l'âpre gémissement de la scie résonnaient dans l'atelier du père Huguenin, les apprentis étaient tous à leur poste, et déjà le maître les gourmandait avec une rudesse paternelle.

—Déjà en course, monsieur le régisseur ? dit le vieux menuisier en soulevant son bonnet de coton bleu.

M. Lerebours lui fit un signe mystérieux et imposant. Le menuisier s'étant approché :

— Passons dans votre jardin, lui dit l'économe, j'ai à vous parler d'affaires sérieuses. Ici, j'ai la tête brisée ; vos apprentis ont l'air de le faire exprès, ils tapent comme des sourds.

Ils traversèrent l'arrière-boutique, puis une petite cour, et pénétrèrent dans un carré d'arbres à fruit, dont la greffe n'avait pas corrigé la saveur, et dont le ciseau n'avait pas altéré les formes vigoureuses; le thym et la sauge, mêlés à quelques pieds d'œillet et de giroflée, parfumaient l'air matinal; une haie bien touffue mettait les promeneurs à l'abri du voisinage curieux.

C'est là que M. Lerebours redoublant de solennité, annonça à maître Huguenin le menuisier la prochaine arrivée de la famille.

Maître Huguenin n'en parut pas aussi étourdi qu'il aurait dû l'être pour complaire à l'intendant.

—Eh bien, dit-il, c'est votre affaire à vous, monsieur Lerebours, cela ne me regarde pas, à moins qu'il n'y ait quelque parquet à relever ou quelque armoire à rafistoler.

—Il s'agit d'une chose autrement importante, mon ami, reprit l'intendant. La famille a eu l'idée (je dirais, si je l'osais, la singulière idée)

de faire réparer la chapelle, et je viens voir si vous pouvez ou si vous voulez y être employé.

— La chapelle? dit le père Huguenin tout étonné; ils veulent remettre la chapelle en état? Tiens, c'est drôle tout de même! Je croyais qu'ils n'étaient pas dévots; mais c'est obligé, à ce qu'il paraît, dans ce temps-ci. On dit que le roi Louis XVIII...

— Je ne viens pas vous parler politique, répondit Lerebours en fronçant le sourcil : je viens savoir seulement si vous n'êtes pas trop jacobin pour travailler à la chapelle du château, et pour être bien récompensé par la famille.

— Oui dà, j'ai déjà travaillé pour le bon Dieu; mais expliquez-vous, dit le père Huguenin en se grattant la tête.

— Je m'expliquerai quand il sera temps, repartit l'économe; tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis chargé d'aller chercher, soit à Tours, soit à Blois, d'habiles ouvriers. Mais si vous êtes capable de faire cette réparation, je vous donnerai la préférence.

Cette ouverture fit grand plaisir au père Huguenin; mais en homme prudent et sachant bien à quel économe il avait affaire, il se garda d'en laisser rien paraître.

—Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir pensé à moi, monsieur Lerebours, répondit-il; mais j'ai bien de l'ouvrage dans ce moment-ci, voyez-vous ! La besogne va bien, c'est moi qui fais tout dans le pays parce que je suis seul de ma partie. Si je m'embarquais dans l'ouvrage du château, je mécontenterais le bourg et la campagne, et on appellerait un second menuisier qui m'enlèverait toutes mes pratiques.

—Il est pourtant joli de mettre en poche en moins d'un an, en six mois peut-être, une belle somme ronde et payée comptant. Je veux bien croire que vous avez une clientelle nombreuse, maître Huguenin, mais tous vos clients ne paient pas.

—Pardon, dit le menuisier blessé dans son orgueil démocratique, ce sont tous d'honnêtes

gens et qui ne commandent que ce qu'ils peuvent payer.

— Mais qui ne paient pas vite, reprit l'économe avec un sourire malicieux.

—Ceux qui tardent, répondit Huguenin, sont ceux à qui je veux bien faire crédit, on s'entend toujours avec ses pareils; et moi aussi je fais bien quelquefois attendre l'ouvrage plus que je ne voudrais.

— Je vois, dit l'économe d'un air calme, que mon offre ne vous séduit pas. Je suis fâché de vous avoir dérangé, père Huguenin; — et soulevant sa casquette, il fit mine de s'en aller, mais lentement, car il savait bien que l'artisan ne le laisserait pas partir ainsi.

En effet, l'entretien fut renoué au bout de l'allée.

— Si je savais de quoi il s'agit, dit Huguenin, affectant une incertitude qu'il n'éprouvait pas : mais peut-être que cela est au-dessus de mes forces... c'est de la vieille boiserie;

dans l'ancien temps on travaillait plus finement qu'aujourd'hui... et les salaires étaient sans doute en proportion de la peine. A présent il nous faut plus de temps et on nous récompense moins. Nous n'avons pas toujours les outils nécessaires... et puis les seigneurs sont moins riches et partant moins magnifiques...

— Ce n'est toujours pas le cas de la famille de Villepreux , dit Lerebours en se redressant; l'ouvrage sera payé selon son mérite. Je me fais fort de cela, et il me semble que je n'ai jamais manqué d'ouvriers quand j'ai voulu faire faire des travaux. Allons! il faudra que j'aille à Valençay. Il y a là de bons menuisiers, à ce que j'ai ouï dire.

—Si l'ouvrage était seulement dans le genre de la chaire que j'ai confectionnée dans l'église de la paroisse .. dit le menuisier rappelant avec adresse l'excellent travail dont il s'était acquitté l'année précédente.

— Ce sera peut-être plus difficile, reprit l'intendant, qui, la veille, avait examiné attentive-

ment la chaire de la paroisse et qui savait fort bien qu'elle était sans défauts.

Et comme il s'en allait toujours, le père Huguenin se décida à lui dire :

— Eh bien, monsieur Lerebours, j'irai voir cette boiserie ; car, à vous dire vrai, il y a longtemps que je ne suis entré là, et je ne me rappelle pas ce que ce peut être.

— Venez-y, répondit l'économe qui devenait plus froid à mesure que l'ouvrier se laissait gagner ; la vue n'en coûte rien.

— Et cela n'engage à rien, reprit le menuisier. Eh bien ! j'irai, monsieur Lerebours.

— Comme il vous plaira, mon maître, dit l'autre, mais songez que je n'ai pas un jour à perdre. Pour obéir aux ordres de la famille, il faut que ce soir j'aie pris une décision, et si vous n'êtes pas décidé, je partirai pour Valençay.

— Diable ! vous êtes bien pressé, dit Huguenin tout ému. Eh bien ! j'irai aujourd'hui.

— Vous feriez mieux de venir tout de suite,

pendant que j'ai le temps de vous accompagner, reprit l'impassible économe.

— Allons donc, soit ! dit le menuisier. Mais il faut que j'emmène mon fils, car il s'entend assez bien à faire un devis à vue d'œil ; et comme nous travaillons ensemble...

— Mais votre fils est-il un bon ouvrier? demanda M. Lerebours.

— Quand même il ne vaudrait pas son père, répondit le menuisier, ne travaille-t-il pas sous mes yeux et sous mes ordres ?

M. Lerebours savait fort bien que le fils Huguenin était un homme très-précieux à employer. Il attendit que les deux menuisiers eussent passé leurs vestes et qu'ils se fussent munis de la règle, du pied droit et du crayon. Après quoi, ils se mirent tous trois en route, parlant peu et chacun se tenant sur la défensive.

CHAPITRE II.

Pierre Huguenin, le fils du maître menuisier, était le plus beau garçon qu'il y eût à vingt lieues à la ronde. Ses traits avaient la noblesse et la régularité de la statuaire ; il était grand et bien fait de sa personne ; ses pieds, ses mains et sa tête étaient fort petits, ce qui est remarquable chez un homme du peuple, et ce qui est très-compatible avec une grande force mus-

culaire dans les belles races; enfin ses grands yeux bleus ombragés de cils noirs, et le coloris délicat de ses joues, donnaient une expression douce et pensive à cette tête qui n'eût pas été indigne du ciseau de Michel-Ange.

Ce qui paraîtra singulier, et ce qui est positif, c'est que Pierre Huguenin ne se doutait pas de sa beauté, et que ni les hommes, ni les femmes de son village ne s'en doutaient guère plus que lui. Ce n'est pas que dans aucune classe l'homme naisse dépourvu du sens du beau, mais ce sens a besoin d'être développé par l'étude de l'art et par l'habitude de comparer. La vie libre et cultivée des gens aisés les met sans cesse en présence des chefs-d'œuvre de l'art ou en rapport avec des types qu'autour d'eux ils voient apprécier par l'esprit de critique répandu dans la société. Leur jugement se forme ainsi; et ne fût-ce qu'au frottement de l'art contemporain qui, pauvre ou florissant, conserve toujours un reflet de l'éternelle beauté, ils ouvrent les yeux sans effort à un monde idéal, au seuil

duquel le génie comprimé du pauvre se heurte longtemps, et trop souvent se brise sans pouvoir pénétrer.

Ainsi le premier laboureur venu, avec un teint coloré, de larges épaules et l'œil vif, avait plus de succès dans les fêtes de village, et faisait rire et danser plus de filles que le noble et calme Huguenin. Mais les bourgeoises le suivaient de l'œil, en disant : « Mon Dieu ! quel est ce beau garçon ? » Et deux jeunes peintres qui passaient par le village de Villepreux pour se rendre à Valençay avaient été tellement frappés de la beauté du garçon menuisier, qu'ils lui avaient demandé la permission de faire son portrait; mais il s'y était refusé assez sèchement, prenant cette demande pour une mauvaise plaisanterie de leur part.

Le père Huguenin, qui, lui-même, était un superbe vieillard, et qui ne manquait pas de bon sens, ne s'était pas toujours douté de la haute intelligence et de la beauté idéale de son fils. Il voyait en lui un garçon bien bâti,

laborieux, rangé, un bon aide en un mot; mais quoiqu'il eût été un réformateur dans son temps, il n'était nullement épris des jeunes idées libérales, et il trouvait que Pierre donnait beaucoup trop dans l'amour des nouveautés. Il avait entendu parler de Rome et de Sparte par les orateurs du village au temps de la république, et il avait adopté dans ce temps-là le surnom de *Cassius*, qu'il avait prudemment abdiqué depuis le retour des Bourbons. Il croyait donc à un antique âge d'or de la liberté et de l'égalité, et depuis la chute de la Convention, il pensait fermement que le monde tournait pour toujours le dos à la vérité. — La justice est morte en 93, disait-il, et tout ce que vous inventerez désormais pour la ressusciter ne fera que l'enterrer plus avant.

Il avait donc le travers des vieillards de tous les temps, il ne croyait pas à un meilleur avenir. Sa vieillesse était un continuel gémissement, et parfois une acrimonie, dont le sauvait à grand'-

peine sa bonté naturelle et la sérénité de sa conscience.

Il avait élevé son fils dans les plus purs sentiments démocratiques; mais il lui avait donné cette foi comme un mystère, pensant qu'elle n'avait plus rien à produire, et qu'il fallait la garder en soi comme on garde le sentiment de sa propre dignité en subissant une injuste dégradation. Ce rôle passif ne pouvait suffire longtemps à l'intelligence active de Pierre. Bientôt il voulut en savoir davantage sur son temps et sur son pays, que ce qu'il pouvait apprendre dans sa famille et dans son village. Il fut saisi à dix-sept ans de l'ardeur voyageuse qui, chaque année, enlève à leurs pénates de nombreuses phalanges de jeunes ouvriers pour les jeter dans la vie aventureuse, dans l'apprentissage ambulant qu'on appelle *le tour de France.* Au désir vague de connaître et de comprendre le mouvement de la vie sociale se mêlait l'ambition noble d'acquérir du talent dans sa profession. Il voyait bien qu'il y avait des théories plus sûres et plus

promptes que la routine patiente suivie par son père et par les anciens du pays. Un compagnon tailleur de pierres, qui avait passé dans le village, lui avait fait entrevoir les avantages de la science en exécutant devant lui, sur un mur, des dessins qui simplifiaient extraordinairement la pratique lente et monotone de son travail. Dès ce moment, il avait résolu d'étudier l'architecture, c'est-à-dire le dessin linéaire applicable à l'architecture, à la charpenterie et à la menuiserie. Il avait donc demandé à son père la permission et les moyens de faire son tour de France. Mais il avait rencontré un grand obstacle dans le mépris que le père Huguenin professait pour la théorie. Il lui avait fallu presque une année de persévérance pour vaincre l'obstination du vieux praticien. Le père Huguenin avait aussi la plus mauvaise opinion des initiations mystérieuses du compagnonnage. Il prétendait que toutes ces sociétés secrètes d'ouvriers réunis sous différents noms en *Devoirs*, n'étaient que des associations de bandits ou de

charlatans qui, sous prétexte d'en apprendre plus long que les autres, allaient consumer les plus belles années de la jeunesse à battre le pavé des villes, à remplir les cabarets de leurs cris fanatiques, et à couvrir de leur sang versé pour de sottes questions de préséance, la poussière des chemins.

Il y avait un côté vrai dans ces accusations; mais elles donnaient un tel démenti à l'estime dont jouit le compagnonnage dans les campagnes, que selon toute apparence, le père Huguenin avait quelque grief personnel. Quelques anciens du village racontaient qu'on l'avait vu rentrer un soir chez lui, couvert de sang, la tête fendue et les vêtements en lambeaux. Il avait fait une maladie à la suite de cet événement, mais il n'avait jamais voulu en expliquer le mystère à personne. Son orgueil se refusait à avouer qu'il eût cédé sous le nombre; mais nous soupçonnons fort qu'il était tombé dans une embûche dressée par quelques compagnons du Devoir à certains rivaux, et qu'il avait été

victime d'une méprise. Le fait est que depuis ce temps il avait nourri un vif ressentiment et professé une aversion persévérante contre le compagnonnage.

Quoi qu'il en soit, la vocation du jeune Pierre était plus forte que la pensée de tous les périls et de toutes les souffrances prédites par son père. Sa résolution l'emporta, et maître Cassius Huguenin fut forcé de lui donner un beau matin la clef des champs. S'il n'eût écouté que son cœur, il l'eût muni d'une bonne somme pour lui rendre l'entreprise agréable et facile, mais se flattant que la misère le ramènerait au bercail plus vite que toutes les exhortations, il ne lui donna que 30 francs, et lui défendit de lui écrire pour en demander davantage. Il se promettait bien dans son âme de faire droit à sa première requête, mais il croyait l'effrayer par cette apparence de rigueur. Le moyen ne réussit pas; Pierre partit, et ne revint qu'au bout de quatre ans. Durant ce long pélerinage il n'avait pas demandé une seule obole à son père, et dans ses lettres, il s'était

borné à s'informer de sa santé et à lui souhaiter mille prospérités, sans jamais l'entretenir ni de ses travaux, ni d'aucune des vicissitudes de son existence nomade. Le père Huguenin en était à la fois inquiet et mortifié; il avait bien envie de le lui exprimer avec cet élan de tendresse qui eût désarmé l'orgueil du jeune homme, mais le dépit l'emportait toujours lorsqu'il tenait la plume, et il ne pouvait s'empêcher de lui écrire d'un ton de remontrance sévère qu'il se reprochait aussitôt que la lettre était partie. Pierre n'en témoignait ni dépit, ni découragement. Il répondait d'un ton respectueux et plein d'affection, mais il était inébranlable; et le vieux menuisier, qui se faisait aider du curé pour lire ses lettres, remarquait, non sans plaisir, que l'écriture de son fils devenait de plus en plus belle et coulante, qu'il s'exprimait en termes choisis, et qu'il y avait dans son style une mesure, une noblesse et même une élégance qui le plaçaient déjà bien au-dessus de lui et de tous les vieux ouvriers du pays qu'il appelait ses compères.

Enfin, Pierre revint par une belle journée de printemps. C'était trois semaines avant la visite et la communication de M. Lerebours. Le père Huguenin, un peu vieilli, un peu cassé, bien las de travailler sans relâche, et surtout attristé d'être toujours en lutte dans son atelier avec des apprentis grossiers ou indociles, mais trop fier pour se plaindre, et affectant un enjouement qui était souvent loin de son âme, vit entrer chez lui un beau jeune homme qu'il ne connaissait pas. Pierre avait grandi de toute la tête; son port était noble et assuré, son teint clair et pur que le soleil n'avait pu ternir, était rehaussé par une légère barbe noire. Il était vêtu en ouvrier, mais avec une propreté scrupuleuse, et portait sur ses larges épaules un sac de peau de sanglier bien rebondi qui annonçait un beau trousseau de hardes. Il salua en souriant, dès le seuil de la porte, et prenant plaisir à l'incertitude et à l'étonnement de son père, il lui demanda la demeure de M. Huguenin, le maître menuisier. Le père Huguenin tressaillit au son de cette

voix mâle qui lui rappelait confusément celle de son petit Pierre, mais qui avait changé comme le reste. Il resta quelque temps interdit, et comme Pierre semblait prêt à se retirer, voilà, pensa-t-il, un gars de bonne mine et qui, certainement, ressemble à mon fils ingrat; et un soupir s'échappa de sa poitrine; mais aussitôt Pierre s'élança dans ses bras, et tous deux se tinrent longtemps embrassés, n'osant se dire une parole dans la crainte de laisser voir l'un à l'autre des yeux pleins de larmes.

Depuis trois semaines que l'enfant prodigue était rentré dans les habitudes paisibles du toit paternel, le vieux menuisier sentait une douce joie mêlée de quelques bouffées de chagrin et d'inquiétude. Il voyait bien que Pierre était sage dans sa conduite, sensé dans ses paroles, assidu au travail. Mais avait-il acquis cette supériorité de talent dont il avait nourri le désir ambitieux avant son départ? Le père Huguenin souhaitait ardemment qu'il en fût ainsi; et pourtant, par suite d'une contradiction qui est

naturelle à l'homme et surtout à l'artiste, il craignait de trouver son fils plus savant que lui. D'abord, il s'était attendu à le voir étaler sa science, trancher du maître avec ses élèves, bouleverser son atelier et l'engager d'un ton doctoral à troquer tous ses antiques et fidèles outils contre des outils de fabrique nouvelle et d'un usage inconnu à ses vieilles mains. Mais les choses se passèrent tout autrement; Pierre ne dit pas un mot relatif à ses études, et lorsque son père fit mine de l'interroger, il éluda toute question en disant qu'il avait fait de son mieux pour apprendre, et qu'il ferait de son mieux pour pratiquer; puis, il se mit à la besogne le jour même de son arrivée et prit les ordres de son père comme un simple compagnon. Il se garda bien de critiquer le travail des apprentis et laissa la direction suprême de l'atelier à qui de droit. Le père Huguenin, qui s'était préparé à une lutte désespérée, se sentit fort à l'aise; et triomphant dans son esprit, il se contenta de murmurer entre ses dents à plusieurs reprises

que le monde n'était pas si changé qu'on voulait bien le dire, que les anciennes coutumes seraient toujours les meilleures, et qu'il fallait bien le reconnaître, même après s'être flatté de tout réformer. Pierre feignit de ne pas entendre ; il poursuivit sa tâche, et le père fut forcé de déclarer qu'elle était faite avec une exactitude sans reproche et une rapidité extraordinaire.

— Ce que j'aime, lui disait-il de temps en temps, c'est que tu as appris à travailler vite et que l'ouvrage n'en est pas moins soigné.

— Si vous êtes content, tout va bien, répondait Pierre.

Quand cette inquiétude du vieux menuisier fut tout à fait dissipée, il se sentit tourmenté d'une autre façon. Il avait besoin de triompher ouvertement, et il était blessé que Pierre ne répondît pas à ses insinuations lorsqu'il lui donnait à entendre que son tour de France, sans lui être nuisible, n'avait pas eu tous les avantages qu'il s'était vanté d'en retirer, qu'il n'avait rien découvert de merveilleux, qu'en un mot, il eût

pu apprendre à la maison tout ce qu'il avait été chercher bien loin. Une sorte de dépit s'empara de lui insensiblement et fit assez de progrès pour le rendre soucieux et méfiant.

— Il faut, disait-il tout bas à son compère le serrurier Lacrête, que mon garçon me cache quelque secret. Je parierais qu'il en sait plus qu'il n'en veut faire paraître. On dirait qu'en travaillant pour moi, il s'acquitte d'une dette, mais qu'il réserve ses talents pour le temps où il travaillera à son compte, afin de m'écraser tout d'un coup.

— Eh bien, répondait le compère Lacrête, tant mieux pour vous; vous vous reposerez alors, car vous n'avez que ce fils, et vous n'aurez pas besoin de l'aider à s'établir; il se fera tout seul une bonne position, et vous jouirez enfin de la vie en mangeant vos rentes. N'êtes-vous pas assez riche pour quitter la profession, et voulez-vous donc disputer la clientelle du village à votre enfant unique?

— Dieu m'en garde! reprenait le menuisier,

je ne suis pas ambitieux et j'aime mon fils comme moi-même; mais voyez-vous, il y a l'amour-propre! Croyez-vous qu'on se résigne à soixante ans, à voir sa réputation éclipsée par un jeune homme qui n'a même pas voulu prendre vos leçons, les jugeant indignes de son génie? Croyez-vous que ce serait une belle conduite de la part d'un fils, de venir dire à tout le monde: Voyez! je travaille mieux que mon père, donc mon père ne savait rien!

En raisonnant ainsi, le maître menuisier rongeait son frein. Il essayait de trouver quelque chose à reprendre dans le travail de son fils, et s'il surprenait la moindre trace d'enjolivement à ses pièces de menuiserie, il la critiquait amèrement. Pierre n'en montrait aucun dépit. D'un coup de rabot il enlevait lestement l'ornement qui semblait s'être échappé malgré lui de sa main: il était résolu à tout souffrir, à se laisser humilier mille fois plutôt que de faire mauvais ménage avec son père. Il le connaissait trop bien pour ne pas avoir prévu qu'il ne fallait pas essayer de

le primer. Content d'avoir acquis les talents qu'il avait ambitionnés, il attendait que l'occasion de les faire apprécier vînt d'elle-même, et il savait bien qu'elle ne tarderait pas. En effet, elle se présenta le jour où l'économe conduisit les deux menuisiers au château pour examiner les travaux en question.

CHAPITRE III.

Ils furent introduits dans un antique vaisseau qui avait servi successivement de chapelle, de bibliothèque, de salle de spectacle et d'écurie, suivant les vicissitudes de la noblesse ou les goûts des divers possesseurs du château. Cette salle était située dans un corps de bâtiment antérieur aux autres constructions qui composaient le vaste et imposant manoir de Villepreux.

Elle était d'un beau style gothique flamboyant, et les arceaux de la charpente annonçaient qu'elle avait été consacrée au culte religieux. Mais en changeant son usage à diverses époques, on avait changé ses ornements, et les dernières traces de réparation qui subsistaient, c'étaient les boiseries du quinzième siècle, qu'au dix-huitième on avait couvertes de planches et de toiles peintes pour jouer des pastorales, l'opéra du *Huron*, et la *Mélanie* de M. de Laharpe. Un reste de ce décor, barbouillé de guirlandes fanées et d'amours éraillés, avait été enlevé, et une certaine pièce située dans une tourelle adjacente avait pu ouvrir une porte, longtemps murée, sur la grande salle déblayée de ses oripeaux. Or, la tourelle était un lieu favori pour une certaine personne de la famille. Dès qu'on eut découvert une nouvelle issue à cette pièce et un usage à cette porte, on voulut qu'elle pût communiquer avec la chapelle; mais il n'y manquait qu'une chose, c'était un escalier. Dans le principe, la porte donnait sur une tribune

dans laquelle le châtelain et sa famille venaient écouter les offices, et la tourelle servait d'oratoire. Sous la régence, la tribune servit à appuyer la toile de fond du théâtre, et la tourelle fut tantôt le foyer des comédiens amateurs, tantôt le cabinet de toilette de quelque prima-donna de haute volée. On avait pratiqué pour la communication avec les coulisses, un de ces escaliers à roulettes, qu'on appelle échelles à marches, en terme de menuiserie, et dont on se sert dans les bibliothèques ou dans les ateliers de peinture pour atteindre aux rayons supérieurs ou aux parties élevées des grandes toiles. C'était un ouvrage grossier, provisoire, et pouvant se déplacer, suivant l'exigence du décor. La famille de Villepreux ayant su apprécier la beauté des boiseries méprisées et mutilées par la génération précédente, elle résolut d'utiliser cette vaste pièce abandonnée depuis la révolution aux rats et aux chouettes.

On avait donc décrété ce qui suit :

L'ex-chapelle du moyen âge, ex-bibliothèque sous Louis XIV, ex-salle de spectacle sous la régence, ex-écurie durant l'émigration, servirait désormais d'atelier de peinture, ou pour mieux dire de musée. On y rassemblerait tous les vieux vases et meubles rares, tous les portraits de famille et anciens tableaux, tous les livres de prix, toutes les gravures, en un mot toutes les curiosités éparses dans le château. Il y avait place pour tout cela et pour toutes les tables, modèles et chevalets, qu'on voudrait y ajouter.

La partie qui avait été tour à tour le chœur de la chapelle et l'emplacement du théâtre, reprendrait, comme monument, sa forme demi-circulaire et son apparence de chœur recouvert de boiseries sculptées. C'étaient ces belles sculptures en plein chêne noir qu'il s'agissait de restaurer. L'ancienne porte de la tourelle que les maçons venaient de démasquer donnerait comme autrefois sur une tribune; mais cette tribune servirait de palier, garni d'une balus-

trade, à un escalier tournant dont plusieurs dessins avaient été essayés et parmi lesquels on devait choisir le plus convenable.

Cette chapelle, cet escalier et cette tourelle, auront trop d'importance dans le cours de notre récit, pour que nous n'ayons pas cherché à en présenter l'image à l'esprit du lecteur. Nous devons ajouter que ce corps de bâtiment était situé entre une partie du parc où la végétation avait envahi les allées, et une petite cour ou préau qui avait été tour-à-tour cimetière, parterre et faisanderie, et qui n'était plus qu'un impasse obstrué de décombres.

C'était donc l'endroit le plus silencieux et le moins fréquenté du château, une retraite philosophique, ou un laboratoire artistique que l'on voulait déblayer et restaurer, mais conserver mystérieux et sombre, soit pour y travailler sans distraction, soit pour s'y retrancher contre les visiteurs importuns.

C'est vers ce lieu solitaire que M. Lerebours conduisit les deux menuisiers, l'un

calme, et l'autre s'efforçant de le paraître.

Mais d'abord, Pierre ne songea ni à son père, ni à lui-même. L'amour de sa profession qu'il comprenait en artiste, fut le seul sentiment qui s'empara de lui lorsqu'il pénétra dans cette antique salle, véritable monument de l'art de la menuiserie. Il s'arrêta au seuil, saisi d'un grand respect, car il n'est point d'âme plus portée à la vénération que celle d'un travailleur consciencieux. Puis il s'avança lentement sous la voûte et parcourut toute l'enceinte, d'un pas inégal, tantôt se pressant pour examiner les détails, tantôt s'arrêtant pour admirer l'ensemble. Une joie sainte rayonnait sur son visage, sa bouche entr'ouverte ne laissait pas échapper un seul mot, et son père le regardait avec étonnement, comprenant à demi son transport, et se demandant quelle pensée l'agitait pour le faire ainsi paraître fier, assuré, et plus grand de toute la tête qu'à l'ordinaire. Quant à l'économe, il était incapable de rien concevoir à ce ravissement, et comme les deux menuisiers gardaient le

silence, il se décida à entamer la conversation.

— Vous voyez, mes amis, leur dit-il de ce ton benin qui était chez lui le signe précurseur d'un accès de ladrerie, qu'il n'y a pas tant d'ouvrage qu'on pourrait le croire. Je vous ferai observer que les frises et les figurines étant un travail hors de votre compétence, nous ferons venir de Paris des artistes tourneurs et sculpteurs en bois pour raccommoder celles qui sont brisées et pour rétablir celles qui ont disparu. Ainsi vous n'avez à vous occuper que des grosses pièces; vous aurez à mettre des morceaux dans les panneaux endommagés, à resserrer les parties disjointes, à confectionner çà et là quelques moulures, à rapporter des morceaux dans les corniches, etc. Je pense que vous pouvez faire proprement ces oves?... Vous, maître Pierre, qui avez voyagé, vous ne serez pas embarrassé pour les torsades incrustées en balustres, n'est-ce pas? Et l'économe accompagnait d'un sourire, moitié pa-

ternel, moitié dédaigneux, ces impertinentes dubitations.

Le père Huguenin, qui était assez bon ouvrier pour comprendre la difficulté du travail, à mesure qu'il l'examinait, fronça le sourcil à cette interpellation directe aux talents de son fils. Dans ce moment, il était encore partagé entre la secrète jalousie de l'artiste et l'espoir orgueilleux du père. Son front s'éclaircit lorsque Pierre, qui n'avait pas semblé écouter M. Lerebours, répondit d'une voix assurée :

— Monsieur l'économe, j'ai appris dans mes voyages tout ce que j'ai pu apprendre ; mais il n'y a rien dans ces oves, dans ces torsades, et dans le rapport de toutes ces pièces, que mon père ne soit capable d'entreprendre et de mener à bien. Quant aux figures et aux ornements délicats, ajouta-t-il en baissant un peu la voix par un sentiment de secrète modestie, ce serait une tâche faite pour nous tenter l'un et l'autre, car c'est un beau travail et il y aurait de la gloire à l'accomplir. Mais cela nous de-

manderait beaucoup de temps, nous n'aurions peut-être pas tous les outils nécessaires et, à coup sûr, nous ne trouverions pas dans le pays de compagnons pour nous seconder. Ainsi nous nous tiendrons à notre partie. Maintenant vous plaît-il de nous montrer la place et le plan de l'escalier dont vous avez parlé ?

Au fond de la chapelle, la petite porte dont j'ai parlé, mystérieusement enfoncée dans l'épaisseur du mur, et recouverte d'une vieille tapisserie, n'avait plus pour palier extérieur que quelques planches vermoulues, dernier vestige de la tribune.

— C'est ici, dit M. Lerebours. Comme il n'y a pas de cage d'escalier dans la muraille, il faut faire un escalier extérieur, tout en bois, et tournant en spirale. Voyez, prenez vos mesures, si vous voulez. Voici une échelle qu'on peut approcher.

Pierre approcha l'échelle à marches et monta jusqu'à la tribune qui n'était élevée que d'une vingtaine de pieds au-dessus du sol. Il souleva

la portière et admira le travail exquis de la porte sculptée, ainsi que les ornements d'architecture à filets délicatement enroulés qui encadraient les chambranles et le tympan.

— Cette porte est aussi à réparer, dit-il, car les armoiries qui forment le centre des médaillons ont été brisées.

— Oui, dans la révolution, répondit l'économe en détournant les yeux d'un air hypocrite; et ce fut une grande barbarie, car c'était l'œuvre d'un ouvrier bien habile, on n'en saurait douter.

Les joues du père Huguenin se colorèrent d'un rouge vif. Il connaissait bien le vandale qui avait donné jadis le meilleur coup de hache à cette dévastation.

— Les temps sont changés, dit-il avec un sourire où la malignité surmontait la confusion, et les écussons aussi. Dans ce temps-là on brisait tout, et on ne se doutait guère qu'on se taillait de la besogne pour l'avenir.

— Ce n'est pas si mauvais pour vous, dit

l'intendant avec un rire froid et saccadé dont il accompagnait toujours ce qu'il lui plaisait d'appeler ses traits de gaieté.

— Ni pour vous non plus, monsieur Lerebours, répondit le vieux menuisier. Si on n'avait pas enfoncé ces portes, vous n'en auriez pas aujourd'hui les clefs ; si on n'eût pas vendu ce château, la branche cadette des Villepreux n'aurait pas fait un si bon marché que de l'acheter en assignats à la branche aînée, et ne serait pas si riche à l'heure qu'il est.

— La famille de Villepreux a toujours été riche, dit M. Lerebours d'un ton altier ; et avant d'acheter cette terre, elle n'était pas, je pense, sur le pavé.

— Bah ! reprit le père Huguenin d'un ton goguenard ; à pied, à cheval ou en carrosse, nous y sommes tous, sur ce pauvre pavé du bon Dieu !

Pendant cette digression, Pierre, examinant toujours la porte, essayait de l'ouvrir afin d'en voir les deux faces. M. Lerebours l'arrêta.

— On n'entre pas ici, dit-il d'un ton doctoral, la porte est fermée en dedans; c'est le cabinet d'étude de mademoiselle de Villepreux, et moi seul ai le droit d'y pénétrer en son absence.

— Il faudra toujours bien enlever la porte pour la réparer, dit le père Huguenin, à moins que vous ne vouliez y laisser des chattières.

— Ceci viendra en son temps, répondit M. Lerebours; vous n'avez affaire maintenant qu'avec l'escalier. Voici la place, et si vous voulez descendre je vais vous montrer le plan.

Pierre descendit de l'échelle, et l'économe déroula d'abord devant lui plusieurs planches; c'étaient diverses gravures à l'eau forte d'après des tableaux de vieux intérieurs flamands.

— Mademoiselle, dit M. Lerebours, a désiré que l'on se conformât au style de ces escaliers, et que l'on choisît parmi les échantillons que voici celui qui s'adapterait le mieux aux exigences du local. J'ai fait en conséquence tracer un plan suivant les lois de la géométrie; je

présume qu'en vous le faisant expliquer vous pourrez vous y conformer.

— Ce plan est défectueux, dit Pierre aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur la planche de trait que l'intendant déroulait devant lui d'un air important.

— Songez à ce que vous dites, mon ami, répondit l'économe; ce plan a été exécuté par mon fils..., par mon propre fils.

— Monsieur votre fils s'est trompé, reprit Pierre froidement.

— Mon fils est employé aux ponts-et-chaussées, apprenez cela, maître Pierre, s'écria l'intendant tout rouge de dépit.

— Je ne dis pas le contraire, dit Pierre en souriant; mais si monsieur votre fils était ici, il reconnaîtrait son erreur et ferait un autre plan.

— Sous votre direction, sans doute, monsieur l'entendu?

— Sous celle du bon sens, monsieur l'économe; et il m'en donnerait une que je pourrais suivre.

Le père Huguenin riait de plaisir dans sa barbe grise; il était enchanté que son fils le vengeât des allusions de M. Lerebours.

— Voyons donc ce plan, dit-il d'un air capable; et tirant de la poche de son gilet, qui lui descendait sur le genou, une paire de lunettes de corne, il s'en pinça le nez et fit mine de commenter la planche, quoiqu'il n'y comprît rien du tout. Le dessin linéaire était un grimoire qu'il avait toujours affecté de mépriser, mais une foi instinctive lui disait en cet instant que son fils était dans le vrai. Il ne manqua pas d'affirmer que le plan était faux, que cela sautait aux yeux, et il le soutint avec tant d'aplomb, que Pierre l'eût cru converti à l'étude du trait, s'il ne se fût aperçu qu'il tenait la planche à l'envers. Il se hâta de la lui ôter des mains, de peur que l'économe, qui n'était du reste guère plus versé que lui dans cette partie, ne le remarquât.

— Monsieur votre fils peut être très-habile dans les ponts-et-chaussées, poursuivait le

père Huguenin en ricanant; mais il ne fait pas beaucoup d'escaliers sur les grandes routes, que je sache. Chacun son métier, monsieur Lerebours, soit dit sans vous offenser.

— Ainsi vous refusez de faire cet escalier? dit Lerebours en s'adressant à Pierre.

— Je me charge de le rectifier, répondit Pierre avec douceur. Ce ne sera pas difficile, et le mouvement sera le même. J'y ajouterai une rampe de chêne découpée à jour, dans le style de la boiserie, et des pendentifs assortis à ceux de la voûte de charpente.

— Vous êtes donc sculpteur aussi? dit M. Lerebours avec aigreur; vous avez tous les talents!

— Oh! non pas tous, répondit Pierre avec un soupir plein de bonhomie, non pas même tous ceux que je devrais avoir. Mais essayez-moi dans ma partie, et si vous êtes content, vous me pardonnerez de vous avoir contredit; c'était sans intention de vous blesser, je vous jure. Si j'avais à m'occuper de la construction

d'un pont ou d'un projet de route, je me mettrais avec plaisir sous les ordres de M. Isidore, parce que je sais que j'aurais beaucoup de choses utiles à apprendre de lui.

M. Lerebours, un peu radouci, consentit à écouter la critique pleine de douceur que Pierre lui fit du plan d'escalier. La démonstration fut faite avec clarté, et le père Huguenin la comprit d'emblée, car il était arrivé par la pratique et la logique naturelle à une connaissance assez élevée de son art; mais M. Lerebours, qui n'avait ni la théorie ni la pratique, suait à grosses gouttes tout en feignant de comprendre; et pour clore le différend, il fut décidé que Pierre ferait un autre plan, et qu'on le soumettrait à l'architecte que la famille honorait de sa clientelle. M. Lerebours était bien aise de faire cette épreuve avant d'employer le jeune menuisier, et on arrêta que le devis du travail et les conditions du salaire seraient ajournées jusqu'au jugement de l'architecte.

Lorsque les Huguenins furent rentrés chez

eux, le père garda un profond silence. En attendant le soir, on reprit les travaux, et Pierre, sans plus d'orgueil que les autres jours, se mit à raboter les planches que lui présentait son père ; mais il était facile de voir que celui-ci ne lui taillait plus la besogne avec autant d'assurance et qu'il lui parlait avec plus d'égards que de coutume. Il alla même jusqu'à le consulter sur un procédé fort simple que Pierre employait en débitant certaines pièces.

— Votre manière est bonne aussi, lui répondit Pierre.

— Mais enfin, dit le vieillard, la tienne vaut mieux, sans doute?

— Elle m'est plus facile, répondit Pierre.

— Tu désapprouves donc la mienne? dit encore le père Huguenin.

— Nullement, répondit le jeune homme, puisqu'avec un peu plus de temps et de peine, vous arrivez au même résultat.

Le vieux menuisier comprit cette critique délicate et se mordit les lèvres, puis un sourire

d'approbation effaça cette grimace involontaire.

Après le souper, Pierre se mit à l'œuvre. Il tira de son carton une grande feuille de papier, prit son crayon, son compas et sa règle, tira des lignes et les coupa par d'autres lignes, arrondit des courbes, des demi-courbes, fit des projections, des développements, et à minuit son plan fut terminé. Le père Huguenin, qui feignait de sommeiller auprès de la cheminée, le suivait des yeux par-dessus son épaule. Quand il vit qu'il refermait son portefeuille et s'apprêtait à se coucher sans dire un mot : Pierre, dit-il enfin d'une voix oppressée, tu joues gros jeu ! Es-tu bien sûr d'en savoir plus long que le fils de M. Lerebours, qu'un jeune homme qui a été élevé dans les écoles, et qui est employé par le gouvernement? Ce matin, pendant que tu expliquais les fautes de son plan, quoique tu te servisses de mots qui ne me sont pas très-familiers, j'ai compris que tu pouvais avoir raison; mais il est facile de blâmer, et malaisé de faire mieux.

Comment peux-tu te flatter de ne pas te tromper toi-même dans toutes ces lignes que tu viens de croiser sur un chiffon de papier? Il n'y a qu'en essayant les pièces les unes avec les autres, et en retouchant à mesure, qu'on peut être bien sûr de ce qu'on fait. Si tu commets une faute en travaillant, ce n'est qu'une journée et un peu de bois perdus; tu corriges, personne ne s'en aperçoit et tout est dit. Au lieu que si tu fais là un trait de plume à faux, voilà tous les beaux savants auxquels tu veux t'en rapporter, qui vont crier que tu es un ignorant, un maladroit, et tu seras perdu de réputation avant d'avoir rien fait. Voilà tantôt quarante-cinq ans que j'exerce mon métier avec honneur et profit; une faute sur le papier eût pu me faire échouer au début de ma carrière. Aussi me suis-je bien gardé de me mettre en concurrence avec ceux qui prétendaient en savoir plus long que moi. J'ai fait mon petit chemin, avec mon petit proverbe: « A l'œuvre on connait l'artisan. » Prends garde à toi, mon enfant! méfie-toi de ton amour-propre.

— Mon amour-propre n'est pas ici en jeu, soyez-en sûr, mon bon père, répondit Pierre; je ne veux humilier personne, ni chercher à me faire valoir; mais il y a au-dessus de nous tous quelque chose qui est infaillible, et qu'aucune vanité, aucune jalousie ne peut plier à son profit : c'est la vérité démontrée par le calcul et l'expérience. Quiconque a entrevu clairement cette vérité une bonne fois, ne peut jamais s'égarer dans de fausses applications. Je vous l'ai déjà dit, vos procédés sont bons, puisqu'ils vous font réussir à tout ce que vous entreprenez, et j'ajouterai que, plus j'examine votre travail, plus j'admire ce qu'il vous a fallu de présence d'esprit, d'intelligence, de courage et de mémoire pour vous passer de géométrie. La théorie ne vous apprendrait rien, à vous qui avez un esprit supérieur; mais vous comprendrez le bienfait de cette théorie, lorsque je vous dirai qu'avec son secours, le plus borné de vos apprentis pourrait arriver, dans peu de temps, non à la même habileté, mais à la même certi-

tude que quarante-cinq années de travail assidu vous ont fait acquérir. La science exacte, n'est autre chose que le résultat de l'expérience de tous les hommes raisonnée, constatée et démontrée dans des termes dont le technique vous effraie à tort, car leur précision est plus facile à retenir que toutes les vagues démonstrations de l'usage vulgaire. Avec le secours du dessin, vous eussiez pu savoir à vingt ans ce que vous saviez peut-être à peine à quarante, et vous eussiez pu exercer votre grande intelligence sur de nouveaux sujets.

— Il y a du bon dans tout ce que tu dis là, répondit le père Huguenin, mais si tu triomphes dans le défi que tu portes au fils de l'économe, crois-tu que son père ne nous en voudra pas mortellement, et ne confiera pas à quelque autre le travail qu'il nous a proposé ce matin?

— Il n'aura garde de mécontenter ses maîtres. Rappelez-vous, mon père, que M. de Villepreux est un homme actif, vigilant, économe; M. Lebours sait bien qu'il faut que les choses soient

bien faites et sans prodigalité; c'est pourquoi il vous a choisi, quoiqu'il n'aime pas les anciens patriotes. Il vous conservera la pratique du château, n'en doutez pas, et d'autant plus que l'architecte lui dira que vous êtes plus capable que bien d'autres.

Dominé par la sagesse de son fils, le père Huguenin s'endormit tranquille, et trois jours après il fut mandé au château pour s'entendre avec l'architecte qui était venu en personne examiner les lieux et faire un devis des dépenses totales pour le compte du châtelain.

L'architecte était passablement enclin à donner gain de cause aux plus puissants, c'est-à-dire à M. Lerebours et à sa progéniture. Aussi, dès qu'il eut jeté les yeux sur les deux plans, il s'écria :

— Sans aucun doute le plan de monsieur votre fils est excellent, mon petit père Lerebours; et le vôtre, mon pauvre ami Pierre, est boiteux de trois jambes. En parlant ainsi, il jetait dédaigneusement sur la table le plan

de l'employé aux ponts-et-chaussées, ne doutant pas que ce ne fût l'œuvre du menuisier.

— Permettez, Monsieur, lui dit Pierre avec sa tranquillité accoutumée, le plan que vous rejetez n'est pas le mien. Veuillez regarder celui que vous venez d'approuver; mon nom est écrit en petit caractère sur la dernière marche de l'escalier.

— Ma foi, c'est vrai, s'écria l'architecte avec un gros rire; j'en suis fâché pour vous, mon pauvre père Lerebours, votre fils s'est blousé. Allons, n'en soyez pas désolé, cela peut arriver à tout le monde! — Quant à toi, mon garçon, ajouta-t-il en se tournant vers le fils Huguenin et en lui frappant sur l'épaule, tu entends ton affaire, et si tu es aussi bon sujet que tu es bon géomètre, tu pourras faire ton chemin. Voilà une planche dessinée avec beaucoup de goût et d'intelligence, continua-t-il en retournant au dessin de Pierre Huguenin, et cet escalier pourra être aussi commode qu'élégant. Employez-

moi ce menuisier-là, père Lerebours, vous en pourrez faire venir de loin qui ne le vaudront pas.

— C'est aussi mon intention, répondit Lerebours avec le calme d'une profonde politique. Je sais rendre justice au talent, et reconnaître le mérite où il se trouve. Mon fils est certainement un homme très-fort en géométrie, mais il a une tête si jeune, si ardente...

— Allons, allons! il aura pensé à quelque jolie femme en dessinant son plan, dit l'architecte. Le gaillard est assez bel homme pour avoir souvent de telles distractions!...

Le père Lerebours se mit à rire comme une cresselle, tandis que l'architecte lui répondait comme une grosse cloche. Quand ils eurent épuisé toute leur gaieté légère, ils se mirent à faire le devis général des travaux, tandis que le maître menuisier et son fils faisaient celui qui concernait leurs attributions. Le prix fut débattu avec une horrible ténacité de la part de Lerebours et une grande fermeté de la part de

Pierre Huguenin. Ses prétentions étaient si modérées, que son père sachant bien que Lerebours voudrait les réduire sans pudeur, l'accusait secrètement de ne pas savoir faire ses affaires. Mais Pierre fut inébranlable, et l'architecte, forcé de convenir que la demande était sensée, termina le différend en disant tout bas à l'oreille de l'économe :

— Concluez vite avant que le père ne défasse le marché.

Le contrat fut donc signé. L'architecte se chargea de toiser à la fin les travaux. Après tout, au point où en sont les institutions qui sacrifient toujours l'ouvrier à celui qui l'emploie, l'affaire était bonne pour le maître menuisier.

— Allons, disait-il à son fils en revenant au logis, tu t'entends à toutes choses ; voici la première fois de ma vie que je termine un marché sur mon premier mot.

CHAPITRE IV.

A huit jours de là, les Huguenins ayant achevé de remplir tous les engagements contractés envers leur clientelle villageoise, prirent possession de la chapelle et commencèrent leurs travaux. Ordinairement, à Paris, les ouvriers emportent les pièces d'ouvrage à leur domicile et ne reviennent au local dont ils ont l'entreprise que pour poser et rajuster les parties.

Mais dans les châteaux il est assez d'usage que le vaisseau en réparation devienne l'atelier des travaux communs.

Pierre était toujours levé avant le jour. Aux premiers rayons du soleil il promenait déjà le compas sur les vieux ais de chêne de la boiserie séculaire, et déjà la tâche était taillée aux apprentis lorsqu'ils arrivaient, les yeux encore gonflés par le sommeil. Il advint qu'un soir, Pierre absorbé par l'examen de la boiserie , et ayant tracé plusieurs figures à la craie sur un panneau noirci par le temps, oublia dans ses calculs l'heure avancée et la solitude qui s'était faite autour de lui. Son père s'était retiré depuis longtemps avec tous ses ouvriers, les portes du château étaient fermées, et les chiens de garde étaient lâchés dans les cours. Le vigilant économe, surpris de voir une lampe briller encore derrière le haut vitrage de l'atelier, vint, son trousseau de clefs dans une main et sa lanterne sourde dans l'autre, regarder à la porte avec précaution.

— C'est vous, maître Pierre, s'écria-t-il lorsqu'il eut reconnu le jeune menuisier à travers les fentes, n'avez-vous pas assez travaillé pour un jour?

Pierre lui ayant répondu qu'il avait encore de l'ouvrage pour une heure, M. Lerebours lui remit la clef d'une des portes du parc, lui recommanda de bien éteindre sa lumière et de bien refermer les portes en s'en allant, puis lui souhaita bon courage et alla se livrer aux douceurs du repos.

Pierre travailla encore deux heures, et lorsqu'il eut résolu le problème qui l'embarrassait, il se décida à aller dormir; mais il entendit sonner deux heures à l'horloge du château. Pierre craignit que sa sortie à une pareille heure ne fût remarquée dans le village et ne donnât lieu à des commentaires. Il fuyait la réputation de bizarrerie que son amour pour l'étude n'eût pas manqué de lui attirer. D'ailleurs ses apprentis devaient bientôt arriver, et s'il allait

se coucher, il ne pourrait se réveiller avec assez d'exactitude pour les recevoir et les mettre à l'ouvrage. Il se décida à s'étendre sur un monceau de ces menus copeaux et de ces rubans de bois que les menuisiers enlèvent de leurs planches en rabotant. Ce fut un lit assez doux pour ses membres robustes. Sa veste lui servit d'oreiller et sa blouse de couverture. Mais à mesure que le jour approchait, l'air devenait plus frais, l'humidité du matin pénétrait par les fenêtres dont la plupart des châssis étaient enlevés, et ce malaise du froid était augmenté par un peu de courbature que Pierre avait prise à se tenir tout le jour sur les échelles. Il chercha autour de lui s'il ne trouverait rien pour se réchauffer, et ses yeux se portèrent sur la vieille tapisserie qui couvrait la petite porte dont il a été parlé au précédent chapitre de cette histoire. La porte avait été enlevée pour être raccommodée, et la tapisserie seule restait. Pierre monta sur l'échelle, mais seulement

alors il se souvint que le soigneux économe avait cloué cette tapisserie au mur de tous côtés, pour empêcher la poussière ou les regards profanes de pénétrer dans le cabinet d'étude de mademoiselle de Villepreux.

Il se souvint aussi en cet instant du ton d'importance avec lequel l'intendant lui avait interdit d'entr'ouvrir cette porte, le jour où il avait voulu l'examiner des deux côtés. Un sentiment de curiosité s'empara de lui, non cette curiosité vulgaire et intéressée qui est propre aux esprits étroits, mais ce besoin aventureux qu'éprouve une imagination vive, vouée à l'ignorance de la plupart des choses qu'elle pourrait comprendre. Le cabinet d'étude de la demoiselle du château doit être, pensa-t-il, rempli de ces objets d'art qu'on veut installer dans l'atelier. Il doit y avoir là des livres, des tableaux, et à coup sûr quelque ancien meuble fort curieux et fort intéressant pour moi. Je n'ai que deux clous

à enlever, je ne suis ni un espion, ni un voleur; pourquoi l'air que ma poitrine exhale, pourquoi mon regard respectueux pour tout ce qui est beau, profanerait-il ce sanctuaire?

Ce fut bientôt fait. Un coup de main dégagea un côté de la tapisserie et Pierre entra dans le cabinet. C'était une petite rotonde occupant tout le second étage d'une des tourelles élancées du château. On avait décoré avec recherche cette jolie pièce qu'éclairait une seule vaste croisée dominant les jardins, les bois et les prairies à perte de vue. Un beau tapis turc, des rideaux de damas, des plâtres, un chevalet, de vieilles gravures richement encadrées, un beau bahut de la renaissance, un dressoir du même style, des livres, un crucifix, un vieux luth peint et doré, une tête de mort, des vases de la Chine, mille détails de ce goût moderne sans ordre, sans plastique et sans but, mais élégant, excentrique, érudit, qui semble vénérer le passé en se jouant du pré-

sent : voilà le pandémonium artistique qui frappa les regards du jeune ouvrier. A cette époque le goût des curiosités n'était pas encore descendu dans la vie vulgaire. La boutique de *bric à brac* n'était pas aussi essentielle dans chaque rue de Paris, et même dans les quartiers de la banlieue, que la boutique du boulanger et l'enseigne du marchand de vin. Il était du meilleur ton de rechercher sur les quais ces vestiges ternis du luxe de nos pères. On ne trouvait pas aussi facilement qu'aujourd'hui des ouvriers habiles et savants pour les réparer. Tous les objets pillés dans les anciens châteaux ou proscrits par la mode grecque et romaine de l'empire, et jetés au rebut dans tous les coins du monde, n'étaient pas sortis des greniers et des chaumières, comme la baguette magique de la mode nouvelle les en a tirés depuis quelques années. On ne les imitait pas avec tant d'art qu'il fût impossible de constater leur antiquité; enfin on les croyait bien plus précieux parce qu'on

les croyait plus rares. S'entourer de ces objets hétérogènes et vivre dans la poussière du passé était déjà une mode, mais une mode exquise et répandue seulement dans les hautes classes ou chez les artistes en vogue. C'est de là que partit la littérature des bahuts, des hanaps et des credences, la peinture des dressoirs et des trophées, la mise en scène lyrique des cottes de mailles, des dagues et des rondaches, et tant d'autres tendances de l'art, puériles et bienfaisantes manies qui de tout temps ont eu le privilége d'amuser et de ruiner les riches, les oisifs et les *singeurs* tous tant que nous sommes.

Pierre s'éprit naïvement de toutes ces babioles, s'imaginant que mademoiselle de Villepreux était la seule demoiselle assez artiste pour s'asseoir sur une chaise du temps de Charles IX, et assez courageuse pour avoir un crâne humain parmi ses rubans et ses dentelles. Il en conçut une haute admiration pour cette jeune personne qu'il se rappelait confusé-

ment avoir vue dans les jeux de son enfance, et il se sentit doublement heureux d'avoir à faire le noble travail de la chapelle sous les auspices d'une dame capable d'en apprécier le mérite. Puis, il contempla avec délices la Vierge à la chaise gravée par Morghen, et se représenta la jeune châtelaine sous ces traits à la fois angéliques et puissants. Ému, transporté, il se serait oublié là tout le jour s'il n'eût été rappelé à son devoir par le bruit de ses ouvriers qui arrivaient en sifflant le long des allées du parc. Il se hâta de sortir de la tourelle et de rentrer dans l'atelier, après avoir soigneusement recloué la tapisserie.

Depuis, M. Lerebours demanda bien des fois que la porte du cabinet fût réparée et mise en place. Il s'impatientait; il disait que la poussière entrait par là, que la famille allait arriver, que Mademoiselle serait fort mécontente de ne pouvoir s'enfermer tout de suite dans sa tourelle, car elle aimait particulièrement cette pièce; enfin que c'était

la première chose à faire. Tantôt il prenait un ton patelin et caressant, tantôt il grondait et roulait ses petits yeux d'un air indigné. Pierre promettait toujours et ne tenait point parole. Il avait si bien caché la porte derrière des tas de planches et de soliveaux qu'il était impossible de la retrouver. Toutes choses allaient si vite et si bien d'ailleurs, que M. Lerebours n'osait pas se fâcher trop fort.

Le fait est que Pierre passa plus d'une fois les premières heures de la nuit dans la tourelle, debout en extase devant les meubles, les gravures et les modèles. Ce qui le tentait plus que tout le reste, c'était les beaux livres reliés et dorés qui brillaient sur les rayons d'une petite bibliothèque d'ébène, attachée à la muraille. Pierre n'avait qu'à étendre la main pour satisfaire sa curiosité, mais il craignait de commettre quelque chose comme un abus de confiance en portant sur ces riches reliûres une main durcie

et noircie par le travail. Un dimanche que tout le monde était sorti du château, même M. Lerebours, Pierre succomba à la tentation. Il était d'une propreté recherchée le dimanche, car il avait le goût inné de l'élégance, et la moindre tache sur ses habits, la moindre poussière à ses mains ou à ses cheveux le tourmentait plus qu'il n'appartient peut-être à un ouvrier parfaitement sage. Quand il se fut assuré, en se regardant à la psyché du cabinet, que sa toilette, pour être moins riche que celle d'un bourgeois, n'était pas moins irréprochable, il se décida à ouvrir un livre..... Ce livre fut l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Pierre le savait par cœur; il se l'était procuré à Lyon, et il l'avait lu à la veillée avec plusieurs compagnons de ses amis durant son tour de France. Sur le même rayon, Pierre trouva les *Martyrs* de Châteaubriand, les tragédies de Racine, la Vie des Saints, les Lettres de Sévigné, le Contrat social, la

République de Platon, l'Encyclopédie, divers ouvrages historiques, et beaucoup d'autres livres assez étonnés de se trouver ensemble. Il dévora dans l'espace de trois mois, c'est-à-dire durant la somme d'environ soixante heures, réparties entre une douzaine de dimanches, non la lettre, mais la substance de la plupart de ces ouvrages; et il a dit souvent depuis que ces heures avaient été les plus belles de sa vie. Il s'y mêlait je ne sais quel attrait de mystère romanesque qui rendait plus suave la poésie de certains livres et plus solennelle la gravité de certains autres. Mais ce qui le captiva le plus, ce fut tout ce qui avait un rapport philosophique avec l'histoire des législations. Il y cherchait avec avidité le grand secret de l'organisation de la société en castes diverses, et il se confirmait dans les idées qu'il avait acquises précédemment en lisant des abrégés et en recevant, quoique d'un peu loin, le choc des impressions politiques. Quelle étendue de connaissances,

quelle supériorité d'idées n'eût-il pas acquises à cette époque s'il eût eu du temps et des livres à discrétion ! Mais il ne fallait pas négliger le travail, et au bout de quelques séances nocturnes dans le cabinet de la tourelle, Pierre s'était aperçu qu'il avait la tête pesante et les bras engourdis le lendemain. Il jugea donc nécessaire de s'interdire ces douceurs intellectuelles durant la semaine, d'autant plus qu'il mettait un excessif amour-propre à ne laisser dans le cabinet aucune trace des pas poudreux de l'ouvrier. Je ne sais à quel chagrin il se fût livré s'il eût terni de ses doigts humides les marges satinées de ces beaux livres. Quelle était sa fantaisie secrète en nourrissant cette crainte frivole ? Il eût été bien embarrassé de vous la dire alors. Des pensées vagues, étranges, irrésistibles, fermentaient dans son sein. Il sentait en lui une noblesse de nature plus pure et plus exquise que toutes les illustrations acquises et consacrées par les lois du

monde. Il était forcé à toute heure d'étouffer les élans d'une organisation quasi princière dans l'enveloppe d'un manœuvre. Il s'y résignait avec une force et une égalité d'âme qui caractérisaient d'autant plus cette grandeur innée. Mais durant ces heures de mystérieuse étude, assis avec noblesse sur les coussins d'un sofa de velours, il contemplait un paysage admirable dont il sentait la poésie se révéler à lui à mesure que les descriptions des poètes lui traduisaient l'art divin dont la création est l'expression visible. Dans ces moments-là Pierre Huguenin se sentait le roi du monde; mais lorsqu'il retrouvait sur son front pensif, sur ses mains séchées et meurtries, les éternelles stygmates de sa chaîne d'esclave, des larmes brûlantes coulaient de ses yeux. Puis, il tombait à genoux, étendait ses bras vers le ciel, et lui demandait patience pour lui-même, justice pour tous ses frères abandonnés sur la terre à l'ignorance et à l'abrutissement de la misère.

Aux émotions violentes et profondes de l'histoire succédèrent un charme ineffable et des transports d'imagination, lorsque les premiers romans de Walter-Scott lui tombèrent sous la main. Vous saurez bientôt combien ce plaisir si pur lui devint dangereux, et combien il subit l'influence de cette dernière lecture.

CHAPITRE V.

Un fâcheux incident interrompit les travaux de l'atelier au moment où ils allaient le mieux. Un des meilleurs apprentis du père Huguenin se démit l'épaule en tombant d'une échelle, et, comme un malheur n'arrive jamais seul, le père Huguenin s'enfonça dans le pouce un éclat de bois qui le mit hors de travail. M. Lerebours lui prodigua de gra-

cieuses condoléances pendant un jour ou deux, mais quand il vit que l'apprenti était retourné chez ses parents pour se faire soigner, et quand le médecin du village eut visité la main du vieux menuisier, et décrété qu'il fallait quinze jours de repos à cette blessure, l'intraitable économe parla de faire commencer l'escalier par d'autres entrepreneurs. Ce fut une crainte mortelle pour le père Huguenin qui mettait encore plus d'amour-propre que d'intérêt personnel à rester seul chargé de tout le travail. Il voulut se remettre à l'ouvrage, mais le mal s'envenima, et de nouveau il fallut s'interrompre. Le médecin menaçait de couper le doigt, la main, le bras peut-être, si on persistait.

— Coupez moi donc la tête tout de suite! dit le père Huguenin, en jetant son ciseau avec désespoir sur le plancher, et il alla s'enfermer chez lui plein de colère et de douleur.

— Mon père, lui dit Pierre à l'heure de la

veillée, il faut prendre un parti. Vous ne pouvez travailler d'ici à plusieurs semaines sans compromettre votre santé, votre vie peut-être. Guillaume était votre meilleur ouvrier, il lui faut deux mois, au moins, pour se rétablir. Me voilà seul avec des jeunes gens zélés sans doute, mais inexpérimentés, et manquant des connaissances nécessaires pour un travail de cette importance. Moi-même, je ne vous cache pas que forcé depuis plusieurs jours à travailler pour trois, je sens mes forces décroître; mon appétit s'en va, le sommeil m'abandonne. Je puis tomber malade; j'irai tant que je pourrai, sans plaindre ma peine, vous le savez bien; mais il arrive toujours un moment où la fatigue nous surmonte, et alors M. Lerebours, à supposer qu'il prenne patience jusque là, sera bien fondé à nous remplacer.

— Que veux-tu? le sort nous en veut! répondit le père Huguenin avec un profond soupir, et quand le diable se met après les

pauvres gens, il faut qu'ils succombent.

— Non, mon père, le sort n'en veut à personne, et quant au diable, s'il est vrai qu'il soit méchant, il est certain qu'il est lâche. Vous ne succomberez pas si vous voulez m'écouter. Il nous faut deux bons ouvriers, et tout ira bien.

— Et où les prendras-tu? Les maîtres menuisiers des environs voudront-ils nous céder les leurs? Quand ils sont bons, on n'en a jamais de reste; et s'ils sont mauvais, on en a toujours de trop. Proposerai-je à un de ces maîtres de se mettre de moitié avec moi? Dans ce cas-là, j'aime autant me retirer tout à fait. A quoi bon prendre la peine, s'il faut partager l'honneur?

— Aussi faut-il que l'honneur vous reste en entier, répondit le jeune menuisier, qui connaissait bien le faible de son père; il ne faut vous associer avec personne, seulement je vais vous chercher deux ouvriers, et des meilleurs, je vous en réponds; laissez-moi faire.

— Mais encore un coup, où les pêcheras-tu ? s'écria le père Huguenin.

— J'irai les embaucher à Blois, répondit Pierre.

Ici le vieillard fronça le sourcil d'une étrange manière et son visage prit une expression de reproche si sévère, que Pierre en fut interdit.

— C'est bien ! reprit le père Huguenin après un silence énergique, voilà où tu voulais en venir. Il te faut des compagnons du *tour de France*, des *enfants du Temple*, des sorciers, des libertins, de la canaille de grands chemins? Dans quel *Devoir* les choisiras-tu ? car tu ne m'as pas fait l'honneur de me dire à quelle société diabolique tu es affilié, et je ne sais pas encore si je suis le père d'un *loup*, d'un *renard*, d'un *bouc* ou d'un *chien* ?[1]

[1] Appellations diverses que les sociétés de compagnons de divers métiers se donnent les unes aux autres.

— Votre fils est un homme, dit Pierre en reprenant courage, et soyez sûr, mon père, que personne ne lui adressera jamais un terme méprisant; je savais bien que j'allais encourir votre colère en vous parlant d'embaucher des compagnons, mais je me flatte que vous y réfléchirez, et qu'un injuste préjugé ne vous empêchera pas de recourir au seul moyen qui vous reste de garder l'entreprise du château.

— En vérité, voilà qui est étrange! et je vois bien que toute cette feinte douceur cachait de mauvais desseins contre moi. Les *dévorants* vont donc entrer chez moi par la fenêtre, car certainement je leur fermerai la porte au nez; Dieu sait s'ils ne m'égorgeront pas dans mon lit, comme ils s'égorgent les uns les autres au coin des bois et dans les cabarets.

En parlant ainsi, le père Huguenin élevait la voix, et sans songer à sa main malade, il frappait sur la table de toutes ses forces.

— A qui donc en avez-vous? dit en entrant le maître serrurier son voisin, attiré par le bruit; voulez-vous renverser la maison, et n'avez-vous pas de honte à votre âge de faire un pareil vacarme? Voyons, jeune homme, est-ce vous qui *obstinez* votre père? ce n'est pas bien, cela! La jeunesse est une gâchette qui doit obéir au grand ressort de l'âge mûr.

Quand Pierre eut exposé le fait au père Lacrête, celui-ci se prit à rire.

Ah! ah! dit-il en se retournant vers son compère, je te reconnais bien là, vieux fou de voisin, avec ta rancune contre les compagnons! Que diable t'ont-ils fait, ces bons compagnons? Est ce qu'ils t'ont battu parce que tu ne voulais pas *toper*? Est-ce qu'ils ont mis ta boutique en interdit parce que tu ne sais pas *hurler*? tu as pourtant la voix assez forte et le poing assez lourd pour avoir les talents requis. Ma foi, je te trouve bien sot d'aller ainsi contre les

usages; et quant à moi, je regrette bien de n'avoir pas une trentaine d'années de moins sur les épaules, j'irais me faire recevoir dans quelque société, car il paraît que les plus forts y font de bons repas aux dépens des plus poltrons, et qu'ensuite on évoque le diable dans un cimetière, ou la nuit entre quatre chemins. Le diable vient avec des légions de dix mille diablotins, et cela doit être curieux à voir. Quand je pense qu'il y a soixante ans passés que j'entends parler du diable et que je n'ai jamais pu réussir à le rencontrer! Voyons, Pierre, tu le connais, toi qui es reçu compagnon, dis-moi un peu comment il est fait?

— Est il possible, dit Pierre en riant, que vous croyiez à de telles folies, voisin?

— Je n'y crois pas tout à fait, répondit le serrurier avec une bonhomie maligne, mais enfin, j'y crois un peu. Je ne peux pas oublier la peur que j'avais quand j'étais tout jeune et que j'entendais sur la montagne de

Valmont, où je travaillais alors comme forgeron avec mon père, les cris singuliers et les hurlements effroyables, qu'on appelait la chasse de nuit ou le sabbat. Je me cachais tout tremblant dans la paille de mon lit, et mon père me disait : Allons, allons, dormez, petit! ce sont les loups qui hurlent dans la forêt.—Mais il y en avait d'autres qui disaient : Ce sont les compagnons charpentiers qui reçoivent un nouveau frère dans leur corps, et ils lui font signer un pacte avec le diable; celui qui restera éveillé jusqu'à une heure du matin verra Satan passer dans le ciel sous la forme d'une grande équerre de feu. — Vraiment, je le croyais si bien, que tout en me mourant de peur, je grillais d'envie de le voir; mais je ne pouvais jamais m'empêcher de m'endormir avant l'heure, car la fatigue était plus forte que la curiosité. Mais, voyez un peu! depuis qu'on m'a dit que les serruriers avaient un Devoir, je commence à penser que

tout cela n'est pas si sorcier, et peut être bon à quelque chose.

— Et à quoi bon? s'écria le père Huguenin de plus en plus courroucé. Vraiment, vous me faites sortir de moi! Dirait-on pas qu'il va étudier la *franche maçonnerie* des compagnons, à son âge?

— Oui, à mon âge, je voudrais m'y instruire, répondit le père Lacrête qui était taquin et têtu comme un vrai serrurier; et si vous voulez savoir à quoi cela est bon, je vous dirai que cela sert à s'entendre, à se connaître, à se soutenir les uns les autres, à s'entr'aider, ce qui n'est pas si fou ni si mauvais.

— Et moi je vais vous dire à quoi cela leur sert, reprit le père Huguenin avec indignation : à s'entendre contre vous, à se faire connaître les uns aux autres les moyens de vous soutirer votre argent, à se soutenir pour faire tomber votre crédit, enfin à s'entr'aider pour vous ruiner.

— Ils sont donc bien fins, poursuivit le voisin, car je ne m'aperçois pas de tout cela, et pourtant je ne passe pas d'année sans en embaucher deux ou trois. Je n'ai jamais une commande un peu *conséquente* dans le château, sans aller chercher à la ville quelque bon garçon bien intelligent, bien adroit, bien gai surtout, car moi, j'aime la gaieté! Ces gaillards-là ont toujours de belles chansons pour nous réjouir les oreilles et nous donner courage quand nous tapons en cadence sur nos enclumes. Ils sont braves comme des lions, travaillent mieux que nous, savent toutes sortes d'histoires, racontent leurs voyages, et vous parlent de tous les pays. Cela me rajeunit, cela me fait vivre. Eh! eh! père Huguenin, vos cheveux ont blanchi plus vite que les miens, parce que vous avez gardé votre morgue de vieux maître et que vous n'avez jamais voulu frayer avec la jeunesse.

— La jeunesse doit vivre avec la jeunesse,

et quand les vieux veulent partager ses divertissements, elle les raille et les méprise. Vous avez fait de belles affaires, à fréquenter les compagnons, n'est-il pas vrai? Au lieu de former de ces bons apprentis qui travaillent pour vous tout en vous payant, vous trouvez votre profit (un singulier profit!) à payer et à nourrir de grands coquins qui vous font passer pour un ignorant et qui vous ruinent.

—S'ils me font passer pour un ignorant, c'est que je le suis apparemment, et s'ils me ruinent, c'est que je veux bien me laisser faire. Et si cela m'amuse, moi, de manger au jour le jour ce que je gagne? Je n'ai pas d'enfants. N'ai-je pas le droit de mener joyeuse vie avec ces enfants d'adoption que j'aime et qui m'aident à enterrer l'ennui de la solitude et le souci des années!

—Vous me faites pitié, répondit le père Huguenin en haussant les épaules.

Quand les deux compères se furent bien querellés, ils s'aperçurent que Pierre, au lieu

de prendre plaisir à se voir soutenu par le voisin, avait été se coucher tranquillement. Cette conduite prudente d'une part, de l'autre les contradictions hardies du voisin qui épuisèrent toute la colère du père Huguenin en une séance, enfin la nécessité de prendre un parti, firent réfléchir le vieux menuisier et le lendemain il dit à son fils : —Allons, va-t'en à la ville et amène-moi des ouvriers. Prends ceux que tu voudras, pourvu que ce ne soient pas des compagnons.

Cette autorisation contradictoire fut comprise de Pierre. Il savait que son père cédait souvent en fait, sans jamais céder en paroles. Il prit sa canne, partit pour Blois, décidé à embaucher les premiers bons compagnons qu'il trouverait et à les faire passer pour des apprentis non agrégés s'il retrouvait son père aussi mal disposé que de coutume contre les sociétés secrètes.

CHAPITRE VI.

Tandis que Pierre Huguenin cheminait pédestrement par les coursières fleuries si bien connues des ouvriers nomades qui coupent la France dans toutes ses directions à vol d'oiseau, une lourde berline de voyage roulait en soulevant des flots de poussière sur la grande route de Blois à Valençay. Ce n'était rien moins que la famille de Villepreux qui

approchait de son château avec une imposante rapidité.

Il n'est besoin de dire que le bouillant économe, en proie depuis huit jours à de fortes émotions, était parti ce jour-là sur son bidet gris de fer pour aller au-devant de la famille. Il était vivement contrarié de ce retour annoncé d'abord pour le courant de l'automne, et puis décrété plus récemment pour le commencement de l'été. Il ne comprenait pas que le comte son vieux maître pût lui jouer (c'était son expression) un tour semblable. Rien n'était suffisamment préparé pour le recevoir. Le temps avait manqué, car il n'eût pas fallu moins de six mois à M. Lerebours pour faire les choses comme il l'entendait, et il n'en avait eu que trois. Aussi était-il en proie à une noire mélancolie, tout en marchant au petit trot à la rencontre de ses maîtres. Sa main laissait flotter les rênes sur le cou de son bidet qui baissait la tête d'un air non moins accablé

que lui. — Hélas! se disait M. Lerebours, la chapelle n'est pas réparée. Il y a plus de la moitié de l'ouvrage à faire, la maison sera pleine de poussière, M. le comte aura sa toux le matin et son humeur s'en ressentira, le bruit des ouvriers importunera mademoiselle. Pourra-t-elle seulement travailler dans son cabinet favori? Et si, du moins, cette maudite porte était réparée! Mais non, rien! pas un ouvrier pour la replacer. Il faut que le père Lacrête soit ivre dès le matin, et que le fils Huguenin se soit mis en route pour aller Dieu sait où! un jour comme aujourd'hui! ah! les insouciants manœuvres! Peuvent-ils se douter seulement des chagrins et des anxiétés qui rongent jour et nuit la cervelle d'un intendant tel que moi?

Il était en proie à ces réflexions déchirantes lorsque le galop d'un autre bidet, plus rapide et plus vigoureux que le sien, le tira de sa rêverie. Le bidet gris de fer dressa

l'oreille et hennit d'aise en reconnaissant les émanations d'un certain bidet noir qui appartenait au fils de son maître. Le front de l'économe s'éclaircit un peu à l'approche de son cher Isidore, l'employé aux ponts-et-chaussées.

—Je commençais à craindre que tu n'eusses pas reçu ma lettre, dit le père.

— Je l'ai reçue ce matin même, répondit le fils; votre messager m'a trouvé à deux lieues d'ici sur la route nouvelle, et fort occupé avec l'ingénieur qui est un ignorant fieffé et qui ne peut faire un pas sans moi. Je lui ai demandé deux jours de congé qu'il a eu bien de la peine à m'accorder, car en vérité je ne sais comment il va se tirer d'affaire sans mes conseils. J'ai insisté; je n'avais garde de manquer à mon devoir envers la famille, et surtout je suis impatient comme tous les diables de revoir Joséphine et Yseult; elles doivent être bien changées! Joséphine sera toujours jolie, j'imagine! Quant

à Yseult, elle va être bien contente de me voir!

— Mon fils, dit l'intendant en faisant allonger le trot à sa monture, j'ai deux objections à vous faire : d'abord, quand vous parlez de ces deux dames, vous ne devez pas nommer la cousine la première ; et ensuite, quand vous parlez de la fille de M. le comte, vous ne devez pas dire Yseult tout court; vous ne devez même pas dire mademoiselle Yseult; vous devez dire tout au plus mademoiselle de Villepreux ; vous devez dire en général *mademoiselle*.

— Et pourquoi donc cela? reprit l'employé aux ponts-et-chaussées. Est-ce que je ne l'ai pas toujours appelée ainsi sans que personne ait songé à le trouver mauvais? Est-ce que, il y a quatre ans encore, nous n'avons pas joué à colin-maillard et à la cligne-musette ensemble? Je voudrais bien qu'elle fît la bégueule avec moi! Vous allez voir qu'elle va m'appeler Isidore tout court : par conséquent.....

— Par conséquent, mon fils, vous devez vous tenir à votre place, vous rappeler que Mademoiselle n'est plus une enfant, et que depuis quatre ans que vous ne l'avez vue, elle vous a sans doute parfaitement oublié. Vous devez surtout ne jamais oublier, vous, qui elle est, et qui vous êtes.

Ennuyé des représentations de son père, M. Isidore haussa les épaules, se mit à siffler, et pour couper court, donna de l'éperon à son cheval qui prit le galop, couvrit de poussière les habits neufs de l'économe, et l'eut bientôt laissé loin derrière lui.

Nous n'avons rapporté cet entretien que pour montrer au lecteur perspicace la suffisance et la grossièreté qui étaient les faces les plus saillantes du caractère de M. Isidore Lerebours. Ignorant, envieux, borné, bruyant, emporté et intempérant, il couronnait toutes ces qualités heureuses par une vanité insupportable et une habitude de hableries sans pudeur. Son père souffrait de

ses inconvenances sans savoir les réprimer; et, vain lui-même jusqu'à l'excès, n'en persistait pas moins à croire Isidore un homme plein de mérite et destiné à faire son chemin par la seule raison qu'il était son fils. Il attribuait son étourderie à la fougue d'un tempérament trop généreux, et il ne pouvait se lasser d'admirer en lui-même les gros muscles et la pesante carrure de cet Hercule aux cheveux crépus, aux joues cramoisies, à la voix tonnante, au rire éclatant et brutal.

Isidore arriva à la poste la plus voisine du château vingt minutes avant son père. C'était là que la famille devait relayer pour la dernière fois. Son premier soin fut de demander une chambre dans l'auberge et de défaire sa valise pour mettre ordre à sa toilette. Il endossa la veste de chasse la plus ridicule du monde, quoiqu'il l'eût fait copier sur celle d'un jeune élégant de bonne maison avec lequel il avait couru le renard dans les bois de Valençay. Mais ce vêtement court et dégagé

devenait grotesque sur une taille carrée et déjà chargée d'embonpoint. Sa chemise de percale rose, sa chaîne d'or garnie de breloques, le nœud arrogant de sa cravate, ses gants de daim blanc crevassés par l'exubérance d'une peau rouge et gonflée, tout en lui était déplaisant, impertinent et vulgaire.

Il n'en était pas moins content de sa personne, et pour se mettre en verve, il commença par embrasser la servante de l'auberge; puis, il battit son cheval à l'écurie, jura à casser toutes les vitres du village et avala plusieurs bouteilles de bière entrecoupées de verres de rhum, tout en débitant ses gasconnades accoutumées aux oisifs de l'endroit qui l'écoutaient, les uns avec admiration, les autres avec mépris.

Enfin, vers le coucher du soleil, on entendit claquer les fouets des postillons sur la hauteur; M. Lerebours courut à l'écurie faire harnacher les chevaux qui devaient au plus vite conduire avant la nuit l'illustre famille à

son gîte seigneurial. Lui-même fit brider son bidet afin d'être prêt à escorter ses maîtres, et le front tout en sueur, le cœur palpitant d'émotion, il se trouva sur le seuil de l'hôtellerie au moment où la berline s'arrêta.

— Allons vite, les chevaux! cria d'une voix encore ferme le vieux comte en s'avançant à la portière. — Ah! vous voilà, monsieur Lebours? j'ai bien l'honneur de vous saluer. — Vous me faites honneur; pas trop bien, et vous-même? — Voilà ma fille! — Charmé de vous revoir! Ayez la bonté de nous faire vite amener les chevaux.

Tel fut l'accueil bref et poliment ennuyé du comte où les réponses attendaient à peine les demandes. Les chevaux attelés, on allait repartir sans faire la moindre attention à M. Isidore, qui se tenait debout auprès de son père, lançant des regards effrontés dans la voiture, si le postillon ne se fût fait attendre, suivant l'usage; alors une petite tête brune et pâle, d'une expression assez fine,

sortit à demi de la voiture, et reçut d'un air froidement étonné le salut familier de l'employé aux ponts-et-chaussées.

— Qu'est-ce que ce garçon-là? dit le comte en toisant Isidore.

— C'est mon fils, répondit l'intendant d'un air humble et triomphant en dessous.

— Ah! ah! c'est Isidore! Je ne te reconnaissais pas, mon garçon. Tu as bien grandi, bien grossi! Je ne t'en fais pas mon compliment. A ton âge il faut être plus élancé que cela. As-tu fini par apprendre à lire?

— Oh oui! monsieur le comte, répondit Isidore, attribuant l'appréciation rapide que le comte faisait de son physique et de son moral à la bienveillance railleuse qu'il lui connaissait : je suis *employé*, j'ai fini mes études depuis longtemps.

— En ce cas, dit le comte, tu es plus avancé que Raoul qui n'a pas terminé les siennes.

En parlant ainsi, le vieux comte dési-

gnait son petit-fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, assez étiolé et d'une physionomie insignifiante qui, pour mieux voir le pays, était grimpé sur le siége à côté du valet de chambre. Isidore jeta un regard vers son ancien compagnon d'enfance, ils échangèrent un salut en soulevant leurs casquettes respectives. Isidore fut mortifié de voir que la sienne était de coutil, tandis que celle du jeune vicomte était de velours, et il se promit d'en faire faire une semblable dès le lendemain, se réservant d'y ajouter un gland d'or.

— Eh bien! où est donc le postillon? demanda le comte avec impatience.

— Appelez donc le postillon, cria le valet de chambre.

— Il est incroyable que le postillon se fasse attendre! vociféra M. Lerebours, en se démenant à froid pour faire preuve de zèle.

Pendant ce temps, Isidore passait à l'autre portière afin de regarder la jolie marquise Jo-

séphine Desfrenays, nièce du comte de Villepreux. Elle seule fut affable pour lui, et cet accueil lui donna plus de hardiesse encore.

— Mademoiselle Yseult ne se souvient pas de moi? dit-il en s'adressant à mademoiselle de Villepreux, après avoir échangé quelques mots avec Joséphine.

La pâle Yseult le regarda fixement d'un air indéfinissable, lui fit une légère inclination de tête, et reporta les yeux sur le livre de poste qu'elle consultait.

— Nous avons fait autrefois de belles parties de barres dans le jardin, reprit Isidore avec la confiance de la sottise.

— Et vous n'en ferez plus, répondit le vieux comte d'un ton glacial, ma petite-fille ne joue plus aux barres. — Allons! postillon, cent sous de guides, ventre à terre!

— Pour un homme qui a tant d'esprit, se dit Isidore stupéfait en regardant courir la berline, voilà une parole bien oiseuse. Je

sais bien que sa petite-fille ne doit plus jouer aux barres. Est-ce qu'il croit que j'y joue encore, moi?

Remonter sur son bidet et suivre la voiture, fut pour Lerebours père l'affaire d'un instant. S'il était parfois troublé, irrésolu à la veille de l'événement, on le retrouvait toujours à la hauteur de sa position dans les grandes choses. Il prit donc résolument le galop, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, non plus qu'à son bidet.

— Le *Solognot* de votre papa court bien, dit le garçon d'écurie en amenant à Isidore, d'un air demi-niais, demi-narquois, son bidet noir.

— Mon *Beauceron* court mieux, répondit Isidore en lui jetant une pièce de monnaie d'une manière méprisable qu'il croyait méprisante, et il fit mine d'enfourcher le bidet; mais le Beauceron qui avait ses raisons pour n'être pas de bonne humeur, commença à reculer et à détacher des ruades de mau-

vais augure. Isidore l'ayant brutalisé sur nouveaux frais, il fallut bien se soumettre ; mais Beauceron, en sentant les éperons lui déchirer le flanc, partit comme un trait, l'oreille couchée en arrière, et le cœur plein de vengeance.

— Prenez garde de tomber, pas moins! cria le garçon d'écurie, en faisant sauter dans le creux de sa main, la mince monnaie qu'il venait de recevoir.

Isidore, emporté par Beauceron, passa auprès de la berline avec le fracas de la foudre. Les chevaux de poste en furent effrayés et se jetèrent un peu de côté, ce qui tira le vieux comte de sa rêverie, et mademoiselle Yseult de sa lecture.

— Ce butor va se casser la mâchoire, dit M. de Villepreux avec indifférence.

— Il nous fera verser, répondit Yseult avec le même sang-froid.

— Il n'a pas changé à son avantage, ce jeune homme, dit la marquise avec un ton

de bonté compatissante qui fit sourire sa compagne.

Isidore, arrivé à une côte assez rude, ralentit son cheval afin d'attendre la voiture. Il n'était pas fâché de se montrer aux dames sur cette vigoureuse bête qui le secouait impétueusement et qu'il se flattait de faire caracoler à la portière du côté d'Yseult.

— Cette petite pimbêche a été fort sotte avec moi tout à l'heure, se disait-il; elle croit pouvoir me traiter comme un enfant; il est bon de lui montrer que je suis un homme, et tout à l'heure, en me voyant passer bride abattue, elle a dû faire quelques réflexions sur ma bonne mine.

La voiture gagnait aussi la côte, et montait au pas. Le comte, penché à la portière, adressait quelques questions à son intendant: c'était le moment pour Isidore de briller du côté des demoiselles, qui précisément le regardaient. Beauceron, toujours fort contrarié, secondait, sans le vouloir, les inten-

tions de son maître en roulant de gros yeux et s'encapuchonnant d'un air terrible. Mais un incident inattendu, changea bien fatalement l'orgueil du cavalier en colère et en confusion. Le Beauceron, battu dans l'écurie par son maître, et ne sachant à qui s'en prendre, avait mordu la Grise, une pauvre vieille jument fort paisible qui se trouvait maintenant attelée en troisième à la berline. La Grise ne sentit pas plutôt le Beauceron passer et repasser auprès d'elle, que son ressentiment s'éveilla. Elle lui lança un coup de pied auquel le bidet voulut riposter; Isidore trancha le différend en appliquant à sa monture de vigoureux coups de cravache à tort et à travers; le Beauceron hors de lui se cabra si furieusement que force fut au cavalier de se prendre aux crins; le postillon, impatienté des distractions de la Grise, allongea un coup de fouet qui atteignit le Beauceron; celui-ci perdit patience: et de sauts en écarts, de soubresauts en

ruades réitérées, le vaillant Isidore fut désarçonné et disparut dans la poussière.

— Voilà ce que j'attendais! dit le comte avec son calme imperturbable.

M. Lerebours courut ramasser son fils, la bonne Joséphine devint pâle, la voiture allait toujours.

— S'est-il tué? demanda le comte à son petit-fils qui, du haut du siége, en se retournant, voyait la piteuse figure d'Isidore.

— Il ne s'en porte que mieux! répondit le jeune homme en riant.

Le valet de chambre et le postillon en firent autant, surtout quand ils virent Beauceron, débarrassé de son fardeau et bondissant comme un cabri, passer auprès d'eux et gagner le large au grand galop.

— Arrêtez! dit le comte; cet imbécile est peut-être éclopé de l'aventure.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! s'empressa de crier M. Lerebours en voyant la voiture arrêtée, il ne faut pas que M. le comte se retarde.

— Mais si fait! dit le comte, il doit être *moulu,* et d'ailleurs le voilà à pied; car, au train dont va le cheval, il aura gagné l'écurie avant son maître. Allons, mon fils va rentrer dans la voiture, et le vôtre montera sur le siége.

Isidore tout rouge, tout sali, tout ému, mais s'efforçant de rire et de prendre l'air dégagé, s'excusa; le comte insista avec ce mélange de brusquerie et de bonté qui était le fond de son caractère.

— Allons, allons, montez! dit-il d'un ton absolu, vous nous faites perdre du temps.

Il fallut obéir. Raoul de Villepreux entra dans la berline, et Isidore monta sur le siége d'où il eut le loisir de voir courir son cheval dans le lointain. Tout en répondant, comme il pouvait, aux condoléances malignes du valet de chambre, il jetait à la dérobée un regard inquiet dans la voiture. Il s'aperçut alors que mademoiselle de Villepreux se cachait le visage dans son mouchoir. Avait-

elle été épouvantée de sa chute, au point d'avoir des attaques de nerfs? On l'eût dit, à l'agitation de toute sa personne, jusqu'alors si raide et si calme. Le fait est, qu'elle avait était prise d'un fou-rire en le voyant reparaître, et comme il arrive aux personnes habituellement sérieuses, sa gaieté était convulsive, inextinguible. Le jeune Raoul, qui, malgré sa nonchalance et le peu de ressort de son esprit, était persifleur de sang-froid comme toute sa famille, entretenait l'hilarité de sa sœur par une suite de remarques plaisantes sur la manière ridicule dont Isidore avait fait le plongeon. Le parler lent et monotone de Raoul rendait ces réflexions plus comiques encore. La sensible marquise n'y put tenir, malgré l'effroi qu'elle avait eu d'abord, et le rire s'empara d'elle comme de sa cousine. Le comte, voyant ces trois enfants en joie, renchérit sur les plaisanteries de son petit-fils avec un flegme diabolique. Isidore n'entendait rien, mais il

voyait rire Yseult qui, renversée au fond de la voiture, n'avait plus la force de s'en cacher. Il en fut si amèrement blessé, que dès cet instant, il jura de l'en punir, et une haine implacable contre cette jeune personne, s'alluma dans son âme vindicative et basse.

CHAPITRE VII.

Cependant Pierre Huguenin marchait toujours vers Blois par la traverse, tantôt sur la lisière des bois inclinés au flanc des collines, tantôt dans les sillons bordés de hauts épis. Quelquefois il s'asseyait au bord d'un ruisseau, pour laver et rafraîchir ses pieds brûlants, ou à l'ombre d'un grand chêne, au coin d'une prairie, pour prendre son repas

modeste et solitaire. Il était excellent piéton et ne redoutait ni la chaleur, ni la fatigue; et pourtant il abrégeait avec peine ces haltes délicieuses au sein d'une solitude agreste et poétique. Un monde nouveau s'était révélé à lui depuis ses dernières lectures. Il comprenait la mélodie d'un oiseau, la grâce d'une branche, la richesse de la couleur et la beauté des lignes d'un paysage. Il pouvait se rendre compte de ce qu'il avait senti jusqu'alors confusément, et la nouvelle puissance dont il était investi, lui créait des joies et des souffrances inconnues. — A quoi me sert, se disait-il souvent, de n'être plus le même dans mon esprit, si ma position ne doit pas changer? Cette belle nature où je ne possède rien, me sourit et m'enivre aussi bien que si j'étais un des princes qui l'oppriment. Je n'envie pas la gloire d'étendre et de marquer mes domaines sur sa face mutilée; mais si je me contente d'une tranquille contemplation, si je demande seulement à repaître mes sens

des parfums et des harmonies qui émanent d'elle, cela même ne m'est point permis. Travailleur infatigable, il faut que, de l'aube à la nuit, j'arrose de mes sueurs un sol qui verdira et fleurira pour d'autres yeux que les miens. Si je perds une heure par jour à sentir vivre mon cœur et ma pensée, le pain manquera à ma vieillesse, et le souci de l'avenir m'interdit la jouissance du présent. Si je m'arrête ici un instant de plus sous l'ombrage, je compromets mon honneur lié par un marché à la dépense incessante de mes forces, à l'entier sacrifice de ma vie intellectuelle. Allons, il faut repartir ; ces réflexions même sont des fautes.

En rêvant ainsi, Pierre s'arrachait douloureusement à ces joies de la liberté; car pour l'artisan, la liberté, c'est le repos. Il n'en souhaite pas d'autre, et le plus laborieux est souvent celui qui éprouve ce besoin au plus haut degré. En raison de la distinction de sa nature, il doit maudire souvent

la continuité d'une tâche forcée où son intelligence n'a même pas le temps de contempler et de mûrir ses œuvres.

Il ne fallait pas plus de deux journées de marche au jeune menuisier pour se rendre à Blois. Il passa la nuit à Celles, dans une auberge de rouliers, et le lendemain, dès la pointe du jour, il se remit en route. La clarté du matin était encore incertaine et pâle, lorsqu'il vit venir à lui un homme de haute taille, ayant comme lui une blouse et un sac de voyage; mais à sa longue canne, il reconnut qu'il n'était pas de la même société que lui, qui n'en portait qu'une courte et légère. Il se confirma dans cette pensée, en voyant cet homme s'arrêter à une vingtaine de pas devant lui, et se mettre dans l'attitude menaçante du *topage*.—*Tope, coterie! quelle vocation?* s'écria l'étranger d'une voix de stentor. A cette interpellation, Pierre à qui les lois de la société défendaient le *topage*, s'abstint de répondre, et continua de mar-

cher droit à son adversaire, car, sans nul doute, la rencontre allait être fâcheuse pour l'un des deux. Telles sont les terribles coutumes du compagnonnage.

L'étranger, voyant que Pierre n'acceptait pas son défi, en conclut également qu'il avait affaire à un ennemi; mais comme il devait se mettre en règle, il n'en continua pas moins son interrogatoire suivant le programme. *Compagnon?* cria-t-il en brandissant sa canne. Comme il ne reçut pas de réponse, il continua : *Quel côté? quel devoir?* Et voyant que Pierre gardait toujours le silence, il se remit en marche, et en moins d'une minute, ils se trouvèrent en présence.

A voir la force athlétique et l'air impérieux de l'étranger, Pierre comprit qu'il n'y aurait pas eu de salut pour lui-même, si la nature ne l'eût doué aussi bien que son adversaire, d'une taille avantageuse et de membres vigoureux. — Vous n'êtes donc pas ouvrier? lui dit l'étranger d'un ton méprisant dès qu'ils se virent face à face.

— Pardonnez-moi, répondit Pierre.

— En ce cas, vous n'êtes pas compagnon? pourquoi vous permettez-vous de porter la canne? reprit l'étranger d'un ton plus arrogant encore.

— Je suis compagnon, répondit Pierre avec beaucoup de sang froid, et vous prie de ne pas l'oublier, maintenant que vous le savez.

— Qu'entendez-vous par là? avez vous dessein de m'insulter?

— Nullement, mais j'ai la ferme résolution de vous répondre si vous me provoquez.

— Si vous avez du cœur, pourquoi vous soustrayez-vous au topage?

— J'ai apparemment des raisons pour cela.

— Mais savez-vous que ce n'est pas la manière de répondre? Entre compagnons on se doit la déclaration mutuelle de la profession et de la société. Voyons, ne sauriez-vous me dire à qui j'ai affaire, et faut-il que je vous y contraigne?

— Vous ne sauriez m'y contraindre, et il suffit que vous en montriez l'intention pour que je refuse de vous satisfaire.

L'étranger murmura entre ses dents : Nous allons voir ! et il serra convulsivement sa canne entre ses mains. Mais au moment d'entamer le combat, il s'arrêta, et son front s'obscurcit, comme traversé d'un souvenir sinistre. — Écoutez, lui dit-il, il n'est pas besoin de tant dissimuler, je vois que vous êtes un *gavot*.

— Si vous m'appelez gavot, répondit Pierre, je suis en droit de vous dire que je vous connais pour un *dévorant*, et telles sont mes idées, que ne je reçois pas plus votre épithète comme une injure, que je ne prétends vous injurier en vous donnant l'épithète qui vous convient.

—Vous voulez politiquer, répartit l'étranger, et je vois à votre prudence que vous êtes un vrai fils de Salomon. Eh bien ! moi, je me fais gloire d'être du Saint Devoir de Dieu,

et par conséquent je suis votre supérieur et votre ancien; vous me devez le respect, et vous allez faire acte de soumission. A cette condition les choses se passeront tranquillement entre nous.

— Je ne vous ferai aucune soumission, répondit Pierre, fussiez-vous maître Jacques en personne.

— Tu blasphèmes? s'écria l'étranger; en ce cas, tu n'appartiens à aucune société constituée. Tu n'as pas de *Devoir*, ou bien tu es un révolté, un indépendant, un *Renard de liberté*, ce qu'il y a de plus méprisable au monde.

— Je ne suis rien de tout cela, répondit Pierre, en souriant.

— Gavot, gavot, en ce cas! s'écria l'étranger en frappant du pied. Écoutez, qui que vous soyez, *Coterie*, *Pays*, ou *Monsieur*, vous n'avez pas envie de vous battre, ni moi non plus; et j'aime à croire que ce n'est pas plus poltronnerie de votre part que

de la mienne. Je sais qu'il est parmi les gavots des gens assez courageux, et que la prudence n'est pas chez tous, sans exception, un faux semblant de sagesse pour cacher le manque de cœur. Quant à moi, vous ne supposerez pas que je sois un lâche, quand je vous aurai dit mon nom, et je vais vous le dire; vous n'êtes peut-être pas sans avoir entendu parler de moi *sur le tour de France.* Je suis Jean Sauvage, dit *La terreur des gavots de Carcassone.*

—Vous êtes, dit Pierre Huguenin, tailleur de pierres, *compagnon passant.* J'ai entendu parler de vous comme d'un homme brave et laborieux; mais on vous reproche d'être querelleur et d'aimer le vin.

— Et si vous connaissez si bien mes défauts, reprit Jean Sauvage, vous devez savoir aussi la malheureuse aventure qui m'est arrivée à Montpellier, avec un jeune homme qui s'était avisé de vouloir me dire mes vérités.

— Je sais que vous l'avez tellement mal-

traité qu'il en est resté estropié; et que, si les compagnons des deux partis n'eussent eu la générosité de garder le secret sur cette affaire, l'autorité vous en eût fait cruellement repentir, au défaut de votre conscience.

Le Dévorant, outré de la liberté avec laquelle Pierre lui parlait, devint pâle de rage et leva de nouveau sa canne. Pierre, saisissant la sienne, attendait avec une bravoure froide et réfléchie l'explosion de cette fureur. Mais tout à coup, le tailleur de pierres laissa retomber sa canne, et son visage prit une expression noble et douloureuse.

— Sachez, Monsieur, dit-il, que j'ai bien expié un moment de délire; car si je suis bouillant et irritable, sachez que je ne suis pas une bête brute, un animal cruel, comme il plaît sans doute à vos gavots de le faire croire. J'ai pleuré amèrement ma faute, et j'ai tout fait pour la réparer. Mais le jeune homme que j'ai estropié n'en est pas moins hors d'état de travailler, pour le reste de ses jours,

et je ne suis pas assez riche pour nourrir son père, sa mère et ses sœurs, dont il était l'unique soutien. Voilà donc toute une famille malheureuse à cause de moi, et les secours que je lui envoie, en travaillant de toutes mes forces, ne suffisent pas à lui procurer l'aisance qu'elle aurait dû avoir. Car, moi aussi, j'ai des parents, et la moitié de ce que je gagne leur appartient. Voilà pourquoi, travaillant pour deux familles, je n'amasse rien pour moi-même; et l'on me fait passer pour ivrogne et dépensier sans se douter des efforts que j'ai faits pour me corriger, et du triomphe que j'ai remporté sur mes mauvais penchants. Maintenant que vous savez mon histoire, vous ne serez plus étonné de ce qui me reste à vous dire. J'ai fait serment de ne jamais chercher querelle à personne, et de tout faire pour éviter de nouveaux malheurs. Cependant, je ne puis me résigner à passer pour lâche, et l'honneur de mon Devoir, la gloire des enfants de Maître

Jacques, doit l'emporter sur mes scrupules. Vous venez de me parler avec une assurance que je ne veux pas châtier et que je ne puis cependant pas subir. Consentez, non pas à me dire qui vous êtes, puisque vous semblez avoir des raisons pour le cacher, mais avouez au moins, par une simple déclaration, qu'*il n'y a qu'un Devoir,* et que ce Devoir est le plus ancien de tous.

— S'il n'y en a qu'un, répondit Pierre en souriant, il est évident qu'il n'en est pas de plus ancien ; et si vous exigez que je reconnaisse le vôtre pour le plus ancien de tous, c'est me forcer à reconnaître qu'il n'est pas le seul.

Le Dévorant fut singulièrement mortifié de cette raillerie, et toute sa colère se ralluma.

— Je reconnais bien là, dit-il en se mordant les lèvres, l'insupportable dissimulation de votre société. Vous avez pourtant bien compris ma proposition, et vous savez bien que je connais l'existence des faux De-

voirs qui prennent insolemment le même titre que nous. Mais soyez sûr que nous n'y consentirons jamais, et que les Gavots cesseront de se dire compagnons du Devoir, ou qu'ils auront à se repentir de l'avoir fait.

— Ils ne se donnent pas ce nom, répondit Pierre; ils se nomment compagnons du *Devoir de liberté*, afin précisément qu'on ne les confonde pas avec vous autres Dévorants, qui n'êtes partisans d'aucune liberté, comme chacun sait.

— Et vous, vous êtes partisans de la liberté de voler le nom et les titres des autres. C'est de quoi il faudra pourtant vous abstenir. Nous vous ferons la guerre jusqu'à la mort, ou jusqu'à ce que vous vous soyez soumis à vous intituler *compagnons de liberté*, tout simplement.

— Je vous avoue que si cela dépendait de moi, répondit Pierre, on ne se disputerait pas pour si peu de chose. Le mot de liberté est si beau qu'il me paraîtrait bien suf-

fisant pour illustrer ceux qui le portent sur leur bannière. Mais je ne crois pas que les choses s'arrangent ainsi, tant que votre parti le réclamera avec des injures et des menaces. Ainsi, quant à ce qui me concerne, soyez sûr qu'aucun compagnon d'aucun Devoir que ce soit, ne me contraindra jamais par de tels moyens, à proclamer l'ancienneté et la supériorité de son parti sur un parti quelconque.

— Ah ça, vous n'êtes donc pas compagnon? Je vois que, depuis une heure, vous me raillez, et que vous n'avez de préférence pour aucune couleur. Ceci me prouve que vous êtes un Indépendant ou un Révolté ; peut-être même avez-vous été chassé de quelque société pour votre mauvaise conduite. Je saurai vous reconnaître, et, s'il en est ainsi, vous démasquer en quelque lieu que je vous trouve.

— Toutes vos paroles sont hostiles, et pourtant je reste calme; vos discours respirent la haine et ne provoquent pas la mienne,

vous me menacez, et n'obtenez de moi qu'un sourire : quiconque, sans nous connaître, nous verrait ainsi, en présence l'un de l'autre, ne serait pas porté à vous considérer comme le plus noble et le plus sage des deux. Je ne comprends pas, qu'au lieu de chercher votre gloire dans des paroles de malédiction et des actes de violence, vous ne la cherchiez pas dans des pratiques sages et des sentiments d'humanité.

— Vous êtes un beau parleur, à ce que je vois. Eh bien! soit; je ne hais pas les gens instruits, et j'ai cherché moi-même à secouer le poids de mon ignorance; j'ai orné ma mémoire des meilleures chansons de nos poètes, et quoique je n'accepte pas l'esprit des vôtres, je rends justice aux talents de quelques uns de vos chansonniers. Je sais que si nous avons *Va-sans-Crainte-de Bordeaux*, *Vendôme-La Clef des cœurs*, et tant d'autres, vous avez *Marseillais-Bon-Accord*, *Bordelais-*

La Prudence, Bourguignon-La Fidélité, Nantais-Prét à bien faire, etc., qui ne sont pas sans talent. Mais j'ai reconnu avec chagrin, je l'avoue, qu'il était impossible d'être à la fois *auteur* et bon ouvrier. Il faut apprendre, pour rimer, bien des choses qui demandent du temps et qui en font perdre par conséquent. C'est à cause de vos belles paroles, que je crains que vous ne soyez un homme perdu de dettes, ayant rompu son ban ou trahi son Devoir, un ***brûleur***, en un mot.

— Cette crainte ne m'inquiète pas, répondit Pierre; nous nous rencontrerons peut-être ailleurs et dans des relations plus cordiales que vos manières actuelles n'en marquent le désir. Vous plaît-il maintenant de me laisser partir? je ne puis m'arrêter plus longtemps.

— Vous êtes un homme fort prudent, repartit l'obstiné tailleur de pierres; mais je le suis aussi, et ne me soucie pas de

compromettre ma réputation en vous laissant continuer votre chemin de la sorte.

— Voulez-vous me dire en quoi une rencontre paisible avec un compagnon qui voyage pourrait nuire à votre honneur?

— Les Gavots sont si arrogants envers nous (surtout hors de notre présence!) qu'ils ne manquent jamais de dire qu'ils ont fait baisser le ton à quelqu'un des nôtres, en les rencontrant sur le *tour de France*. Quand ils n'ont pu faire preuve de courage en public, ils se vantent de prouesses qui n'ont pas eu de témoins.

— Les Dévorants ne se vantent-ils pas aussi quelquefois? N'avez-vous dans votre société, ni imposteurs, ni faux braves? Vous êtes bien heureux, en ce cas!

— Sans doute, il y a partout de mauvaises têtes et de mauvaises langues; mais vous n'avez rien à craindre de mes propos, puisque vous me connaissez par mon nom, tandis que vous refusez de me

dire le vôtre. Qui me répondra de votre sincérité? Qui vous empêchera de dire à Blois, où vous allez sans doute : J'ai rencontré sur mon chemin *La-terreur-des gavots, de Carcassonne*, et je l'ai humilié en paroles sans qu'il ait osé me répondre? ou bien : J'ai refusé le topage à un *compagnon passant* et, comme il insistait, je lui ai fait mordre la poussière? — Je me soucie peu de l'opinion de vos associés, mais je ne puis me passer de l'estime des miens. Et que penseraient-ils de moi, si de pareils faits leur étaient rapportés? Déjà, n'a-t-on pas cherché à me nuire? N'a-t-on pas dit que depuis l'affaire de Montpellier, des remords exagérés avaient abattu mon courage? c'est pour cela que, malgré le chagrin que j'en éprouve, je suis forcé, pour garder mon honneur, à ne pas transiger avec vous autres. Voyons, finissons-en! faites-vous connaître.

— Mon nom ne vous donnera aucune ga-

rantie, répondit Pierre. Il n'est pas illustre comme le vôtre. Mais si mon silence engendre vos soupçons, je consens à parler, vous déclarant que je n'entends pas, en cela, me rendre à un ordre de votre part, mais au conseil de ma raison. Je me nomme Pierre Huguenin.

— Attendez donc! n'est-ce pas vous que l'on a surnommé *L'ami du trait*, à cause de vos connaissances en géométrie ? N'avez-vous pas été premier compagnon à Nîmes?

— Précisément. Nous serions-nous rencontrés déjà ?

— Non; mais vous quittiez cette ville comme j'arrivais, et j'ai entendu parler de vous. Vous êtes un habile menuisier, à ce qu'on dit, et un bon sujet : mais vous êtes un gavot, l'ami, un vrai gavot!

— Et vous, répondit Pierre Huguenin, je vous connais maintenant, vous êtes un homme de cœur. Vos remords pour l'affaire de Montpellier, et les secours que

vous envoyez à la famille d'*Hippolyte le sincère*, me l'ont prouvé. Mais vous êtes rempli d'orgueil et de préjugés, et si vous ne secouez pas ces liens misérables, vous vous préparerez bien d'autres regrets.

— Vous prononcez un nom qui réveille bien des souffrances, reprit Sauvage. Si on m'eût laissé faire, j'aurais abjuré mon nom : *La terreur des gavots*, pour un nom qui me passa par la tête dans ce temps-là. Je voulais m'appeler *Le cœur brisé*. Le Devoir ne le permit pas, et il fit bien, car on se serait moqué de moi.

— C'est possible ; mais moi, je vous estime pour en avoir eu la pensée.

— Si vous n'étiez pas de *Salomon* vous ne seriez pas si touché de cela. Si j'avais tué un *renard du père Soubise*, vous y seriez fort indifférent, et pourtant je ne me le reprocherais pas moins.

— Je vous trouverais aussi coupable de l'avoir fait, et je vous estimerais égale-

ment de le réparer comme vous faites.

— D'où vient cela? Vous êtes donc mécontent de vos gavots ?

— Nullement. Mais je suis, comme vous, le fils d'un père plus humain et plus illustre que Salomon ou Jacques.

— Que voulez-vous dire? Y a-t-il une nouvelle société qui se vante d'un fondateur plus fameux que les nôtres?

— Oui. Il y a une plus grande société que celle des gavots et des dévorants: c'est la société humaine. Il y a un maître plus illustre que tous ceux du Temple, et tous les rois de Jérusalem et de Tyr : c'est Dieu. Il y a un Devoir plus noble, plus vrai, que tous ceux des initiations et des mystères : c'est le devoir de la fraternité entre tous les hommes.

Jean le dévorant resta interdit, et regarda Pierre le gavot, d'un air moitié méfiant, moitié pénétré. Enfin il s'approcha de lui et fit le geste de lui tendre la main;

mais il ne put s'y résoudre, et la retira aussitôt.

— Vous êtes un homme singulier, lui dit-il, et les paroles que vous me dites m'enchaînent malgré moi. Il me semble que vous avez beaucoup réfléchi sur des choses dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper, et qui, cependant, m'ont tourmenté comme des cris de la conscience. Si vous n'étiez pas un gavot, il me semble que je voudrais vous connaître intimement et vous faire parler de ce que vous savez ; mais mon honneur me défend de contracter amitié avec vous. Adieu ! puissiez-vous ouvrir les yeux sur les abominations de votre Devoir de liberté, et venir à nous qui, seuls, possédons l'ancien, le véritable, *le très-saint Devoir de Dieu*. Si vous aviez pris la bonne voie, j'aurais été heureux de vous y faire admettre et de vous servir de répondant et de parrain. Votre nom eût été : Pierre *le Philosophe*.

Ainsi se quittèrent les deux compagnons, chacun emportant la pensée, quoique chacun à un degré différent, que ces distinctions et ces inimitiés du compagnonnage étouffaient bien des lumières et brisaient bien des sympathies.

CHAPITRE VIII.

Vers le soir, Pierre Huguenin arriva sur les bords de la Loire. A la vue de ce beau fleuve qui promenait mollement son cours paisible au milieu des prairies, il se sentit tout à coup comme soulagé de la pesante chaleur du jour, et il marcha quelque temps sur le sable fin, par un sentier tracé dans les oseraies de la rive. Il apercevait

déjà, dans le lointain, les noirs clochers de Blois et les hautes murailles du sombre château où périrent les Guises, et d'où s'évada, plus tard, Marie de Médicis, prisonnière de son fils. Mais en vain il doubla le pas; il vit bientôt qu'il lui serait impossible d'arriver avant l'orage. Le ciel était chargé de lourdes nuées, dont les eaux reflétaient la teinte plombée. Les osiers et les saules du rivage blanchissaient sous le vent, et de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Il se dirigea vers un massif d'arbres, afin d'y chercher un abri, et bientôt, à travers les buissons, il distingua une maisonnette assez pauvre, mais bien tenue, qu'à son bouquet de houx, il reconnut pour un de ces gîtes appelés *bouchons* dans le langage populaire.

Il y entra, et à peine eut-il passé le seuil, qu'il fut accueilli par une exclamation de joie. — *Villepreux*, *l'ami du Trait!* s'écria l'hôte de cette demeure isolée : sois le

bienvenu, mon enfant! — Surpris de s'entendre appeler par son nom de gavot, Pierre, dont les yeux n'étaient pas encore habitués à l'obscurité qui régnait dans la cabane, répondit : J'entends une voix amie, et pourtant je ne sais où je suis. — Chez ton compagnon fidèle, chez ton frère de *liberté*, répondit l'hôte en s'approchant de lui les bras ouverts : chez *Vaudois la Sagesse!*

— Chez mon ancien, chez mon vénérable! s'écria Pierre en s'avançant vers le vieux compagnon, et ils s'embrassèrent étroitement; mais aussitôt Pierre recula d'un pas, en laissant échapper une exclamation douloureuse: *Vaudois la Sagesse* avait une jambe de bois.

— Eh mon Dieu oui! reprit le brave homme, voilà ce qui m'est arrivé en tombant d'un toit sur le pavé. Il a fallu laisser là l'état de charpentier, et ma jambe à l'hôpital. Mais je n'ai pas été abandonné. Nos braves frères se sont cotisés, et du fruit de leur collecte, j'ai pu acheter un petit fonds de marchand

de vin, et louer cette baraque, où je fais mes affaires tant bien que mal. Les pêcheurs de la Loire et les fromagers de la campagne, ne manquent guère de boire ici un petit coup en s'en revenant chez eux, quand ils ont fait leurs affaires au marché de Blois. Ceux-là m'appellent *la jambe de bois;* mais nos anciens amis, les bons compagnons qui résident dans le pays, et qui viennent souvent, le dimanche, manger du poisson frais et boire le vin du côteau sous ma ramée de houblon, appellent mon bouchon le *berceau de la sagesse.* Ce sont des jours de fête pour moi. Tout en leur versant, avec modération, mon nectar à deux sous la pinte, je leur prêche la sagesse, l'union, le travail, l'étude du dessin; et ils m'écoutent avec la même déférence qu'autrefois; nous chantons ensemble nos vieilles ballades, la gloire de Salomon, les bienfaits du beau devoir de liberté, et du beau tour de France, les malheurs de nos pères en captivité, les

adieux au pays, les charmes de nos maîtresses.... Ah ! pour ces chansons-là, je ne les chante plus avec eux ; Cupidon et la jambe de bois ne vont guère de compagnie : mais je souris encore à leurs amours, et je ne proscris de nos doux festins que les chants de guerre et les satires ; car la sagesse n'est pas boiteuse et la mienne marche toujours sur ses deux jambes. Tu vois que je ne suis pas si malheureux !

— Mon pauvre Vaudois ! répondit Pierre, je vois avec plaisir que vous avez conservé votre courage et votre bonté. Mais je ne puis me faire à l'idée de cette jambe qui ne vous portera plus sur les échelles et sur les poutres de charpente. Vous, si bon ouvrier, si habile dans votre art, si utile aux jeunes gens de la profession !

— Je leur suis encore utile, répondit Vaudois-la-Sagesse ; je leur donne des conseils et des leçons. Il est rare qu'ils entreprennent un ouvrage de quelque importance sans venir me

consulter. Plusieurs m'ont offert de me payer un cours de dessin, mais je le leur fais gratis. Il ferait beau voir qu'après s'être cotisés pour me procurer mon établissement, ils ne me trouvassent pas reconnaissant et désintéressé envers eux ! C'est bien assez, c'est déjà trop, qu'ils paient ici leur écot. Aussi, comme je suis content, comme je suis fier, quand j'en vois qui passent devant ma porte, et qui refusent d'entrer, faute d'argent dans la poche ! Cela arrive bien quelquefois; alors je les prends au collet, je les force de s'asseoir sous mon houblon, et, bon gré, mal gré, il faut qu'ils mangent et qu'ils boivent. Brave jeunesse ! que d'avenir dans ces âmes-là !

— Un avenir de courage, de persévérance, de talent, de travail, de misère et de douleur ! dit Pierre en s'asseyant sur un banc et en jetant son paquet sur la table avec un profond soupir.

— Qu'est-ce que j'entends là ? s'écria la jambe de bois; oh ! oh ! je vois que mon fils

l'Ami-du-trait manque à la sagesse ! Je n'aime pas à voir les jeunes gens mélancoliques. Vous avez besoin de passer une heure ou deux avec moi, pays Villepreux ; et, pour commencer, nous allons goûter ensemble.

— Je le veux bien ; la moindre chose me suffira, répondit Pierre en le voyant s'empresser de courir à son buffet.

— Vous ne commandez pas ici, mon jeune maître, reprit avec enjouement le charpentier. Vous ne ferez pas la carte de votre repas ; car vous n'êtes pas à l'auberge, mais bien chez votre ancien, qui vous invite et vous traite.

Alors la jambe de bois, avec une merveilleuse agilité, se mit à courir dans tous les coins de sa maison et de son jardin. Il tira de sa poissonnerie deux belles tanches qu'il mit dans la poële ; et la friture commença de frémir et de chanter sur le feu, tandis que la pluie battait les vitres en cadence, et que la Loire, bouleversée par l'ouragan, mugissait au dehors. Pierre voulait empêcher son hôte de prendre

tous ces soins; mais quand il vit qu'il avait tant de plaisir à lui faire fête, il l'aida dans ses fonctions de maître-d'hôtel et de cuisinier.

Ils allaient se mettre à table, lorsqu'on frappa à la porte.

— Allez ouvrir, s'il vous plaît, dit Vaudois à son hôte, et faites les honneurs de la maison.

Mais il faillit laisser tomber le plat fumant qu'il tenait dans ses mains, lorsqu'il vit *l'Ami-du-trait* et le nouvel arrivant, sauter au cou l'un de l'autre avec transport. Ce voyageur, couvert de boue et trempé jusqu'aux os, n'était rien moins que l'excellent compagnon menuisier Amaury, dit *Nantais-le-Corynthien*, un des plus fermes soutiens du Devoir de liberté, l'ami le plus cher de Pierre Huguenin, en outre un des plus jolis garçons qu'il y eût *sur le tour de France*.

— C'est donc le jour des rencontres! s'écria Vaudois, à qui Pierre avait conté son aventure avec *la Terreur des gavots de Carcassonne*. Voici un de nos frères, sans doute;

car vous vous donnez une accolade de bien bon cœur.

Aussitôt que le bon Vaudois sut que son hôte était l'ami de Pierre et l'enfant de son *Devoir*, il fit flamber son feu, invita le Corynthien à s'approcher, et lui prêta même une veste, de peur qu'il ne s'enrhumât, pendant qu'il faisait sécher la sienne.

Tandis que le jeune homme se réchauffait, car toute pluie d'orage est froide malgré l'été, le soleil reparaissait aux cieux assombris, la nuée s'envolait lentement vers l'est, et l'arc-en-ciel, répété dans la Loire, élevait un pont sublime, de l'onde au firmament. Bientôt le temps fut si pur, l'air si doux, et la terre si riante, après cette généreuse ondée, que les heureux compagnons mirent le couvert sous la ramée. Quelques gouttes de pluie tombèrent bien, du calice des fleurs humides, sur le pain des voyageurs; mais il ne leur en parut pas moins bon. Les chèvrefeuilles du père Vaudois

exhalaient un doux parfum, son merle apprivoisé chantait d'une voix mélodieuse sur le buisson voisin, le soleil s'abaissait vers l'horizon, la Loire était en feu, et les poissons y traçaient mille cercles étincelants. Cette belle soirée, la joie de retrouver deux amis si parfaits, l'animation qu'un vin, peu délicat sans doute, mais naturel et pur de toute fraude, faisait circuler dans les veines, les sages propos de Vaudois, les aimables épanchements d'Amaury, tout contribuait à élever aux plus hautes régions les nobles pensées de Pierre Huguenin, ou de *Villepreux*, *l'Ami-du-trait*, comme l'appelaient ses compagnons.

Mais à mesure que la nuit se faisait autour de lui, il redevint triste. Sa voix ne se mêla plus à celle de ses deux amis pour fêter *l'heureuse rencontre*, les *douceurs de la vie errante*, la *gloire de la menuiserie*, et tous ces beaux textes qui inspirent aux compagnons des chants si naïfs et souvent si

poétiques. Amaury, qui l'avait vu souvent rêveur, ne s'en étonna guère ; mais Vaudois, qui était un homme du bon vieux temps, et qui ne comprenait rien à la mélancolie, lui fit reproche de la sienne.

— Jeune homme, lui dit-il, pourquoi ton front s'est-il obscurci en même temps que l'horizon ? Crois-tu que le soleil ne se lèvera pas demain ? L'amitié n'a-t-elle de pouvoir sur toi que pendant une heure ? As-tu trop d'esprit et de science pour te complaire à la gaieté de tes pareils ? Voyons ! pourquoi ces soupirs qui t'échappent, et ces regards qui se détournent de nous ? As-tu quelque chagrin ? Tu nous as dit qu'au retour de tes voyages, tu avais retrouvé ton vieux père en bonne santé, que vous viviez en bonne intelligence, que l'ouvrage ne vous manquait pas : que peux-tu donc désirer ?

— Je l'ignore, répondit Pierre. Je n'ai point à me plaindre du sort, et pourtant je ne me sens pas heureux comme je l'étais

avant de quitter mon village, et comme je l'ai été durant les premières années de mon tour de France. Depuis que j'ai regardé dans d'autres livres que ceux qui concernent exclusivement ma profession, je me suis senti agité, tantôt de joies exaltées, tantôt de souffrances amères. Je puis me rendre à moi-même ce témoignage, que je ne me suis point abandonné à ces vaines émotions; mais je les ai ressenties profondément, et je ne m'en suis jamais bien relevé. Je pense à trop de choses pour m'absorber dans la jouissance d'une seule. Les honnêtes plaisirs du repos, et l'enjouement d'une société aussi aimable que la vôtre, ne sauraient captiver mon âme au-delà d'un certain temps; c'est un tort, c'est une maladie, c'est peut-être un vice. Mais je sens toujours au-dedans de moi quelque chose qui me presse et me domine; j'entends une voix qui me dit tout bas : Marche, travaille; ne t'arrête pas ici, ne te contente pas de cela; tu as tout à apprendre, tout à faire, tout à

conquérir, pour remplir ta vie comme tu le dois. Mais dès que je me remets à l'œuvre, un abattement affreux, une crainte mortelle s'emparent de moi. La voix me dit : Que fais-tu là? à quoi sert ta peine? où tendent tes efforts? crois-tu être plus habile qu'un autre? espères-tu changer ta destinée en usant tes forces et tes jours à ce travail grossier? ton avenir est-il si magnifique qu'il faille lui sacrifier la jouissance du présent? Et, dans cette alternative d'ardeur et de dégoût, ma vie s'écoule comme un rêve confus dont ma mémoire ne fixe aucune phase, mais dont la fatigue seule se fait sentir. O mes amis! expliquez-moi ce mal qui me ronge. Si je suis coupable (et je le crois, car je ne suis pas sans remords), éclairez-moi, et remettez-moi dans le bon chemin.

Amaury le Corynthien avait écouté ce discours avec une tristesse sympathique, et Vaudois avec une stupeur profonde. Le jeune

homme comprenait cette souffrance, sans la partager. Moins initié que l'Ami-du-trait aux angoisses de la réflexion, il l'était assez néanmoins pour connaître la cause de son mal; mais l'invalide, philosophe par nature, tranquille par bon sens, et content par habitude, ne pouvait s'expliquer l'inquiétude qui s'attache à la nouvelle génération.

— Il faut que ta conscience ait quelque chose de trop lourd à porter, lui répondit-il, ou que ton amour pour l'étude t'ait conduit à l'ambition. J'ai connu quelques jeunes gens avides, qui, à force de vouloir s'élever au-dessus de leur position, sont restés au-dessous de ce qu'ils eussent été avec plus de simplicité et de résignation. Je crois, mon pauvre Villepreux, que tu désires la richesse ou la réputation outre mesure. Tu veux que ton nom domine tous les noms *illustres* du tour de France; ou bien tu rêves une fortune, une belle maison, des terres, une grosse maîtrise. Tout cela peut t'arriver,

puisque tu as du talent, du zèle, un père bien établi, un petit héritage à recueillir, ainsi que tu l'avoues toi-même. Tant d'avantages devraient suffire à ton contentement. Mais ceci est une chose que j'ai remarquée souvent et que je ne puis comprendre : plus l'homme possède, plus il désire ; plus il réussit, plus il veut entreprendre; et plus il a renversé d'obstacles, plus il s'en crée de nouveaux. C'est peut-être un bienfait de la Providence que d'ôter le désir à ceux qui n'ont point sujet d'espérer. Parle-moi des gueux pour être *stoïciens*. J'ai ouï dire que le fondateur de cette morale fut un esclave. J'ai oublié son nom; mais ce fut bien un vrai pauvre diable, puisqu'il eut tant de raison et de patience. Allons! c'est bien certain : la richesse est un grand mal, la science un grand poison, le génie une mauvaise fièvre. Et pourtant, il faut de tout cela, et tous tant que nous sommes nous courons après.

Quand Vaudois-la-Sagesse eut prononcé

cet arrêt que Pierre écouta avec tristesse et recueillement, Amaury, consulté par les regards de son ami, prit la parole à son tour.

— Moi, sans vous offenser, dit-il, je pense que l'ambition n'est pas un mal, et que le succès n'est point un crime. Pourquoi étudions-nous ? c'est pour avancer dans la science; et quand nous en tenons un peu, nous l'appliquons à l'édifice de notre fortune. Et pourquoi cherchons-nous à nous enrichir ? c'est pour arriver au repos. Otez-nous tous ces désirs, tous ces besoins : que sommes-nous ? des ignorants, des paresseux, quand nous ne sommes que cela; car la grossièreté engendre le vice, et qui dit fainéant parmi nous, dit un ivrogne, un débauché, un brutal, un *sans cœur*. Voyons, père Vaudois ! vous voici arrivé au repos. Votre infirmité vous prive de votre travail; mais l'estime de vos frères vous a restitué ce qui vous était dû, ce que vous eussiez

acquis par vous-même : c'est justice. Vous voilà dans une sorte de bien-être qui est légitime, et que vous pouvez regarder comme votre propre ouvrage, puisque l'homme qui travaille bien et qui se conduit bien a droit à une récompense. Dites-nous à quoi vous passez votre temps désormais, et ce qui occupe votre esprit aux heures où la clientelle ne vous tient pas en haleine. Vous lisez, car voilà des livres sur un rayon. Vous tracez des plans de charpente, car voici de jolis modèles et de bons lavis de trait. Vous vous livrez à la poésie, car vous avez recueilli avec soin tous les vieux chants de votre *Devoir;* vous les savez par cœur, et voilà des cahiers écrits de votre main, (et très-bien écrits, vraiment!) où vous avez restitué aux vieux auteurs tout ce que la mauvaise mémoire, ou l'ignorance des chanteurs vulgaires, avait mutilé et corrompu. Vous ne vous êtes donc pas arrêté au milieu de votre vie pour obéir tristement à

la fatalité qui vous faisait impotent, solitaire, inutile, désolé? Vous avez, au contraire, fait un nouveau bail avec l'avenir; vous avez cultivé votre intelligence, soigné votre écriture et perfectionné votre orthographe, orné votre mémoire, étudié la science, la morale, et même la politique; car j'ai vu tout cela en vous. Enfin, vous avez obéi à une secrète ambition qui vous défendait de subir l'arrêt de l'adversité, et qui ne se fût pas contentée des plaisirs de la table et des profits du petit négoce. Vous êtes donc un ambitieux, un rêveur, un fou, vous aussi, avec toute votre sagesse? Voyons, répondez à cela, mon philosophe!

— Villepreux, ton ami parle comme un livre, dit le Vaudois, un peu flatté intérieurement des éloges qu'il recevait sous forme de dilemme; et je vois bien qu'il a raison, car je m'ennuierais cruellement dans ma solitude, si je n'avais pas le goût des livres, des chansons anciennes et nouvelles, des alma-

nachs, et des conversations instructives avec les voyageurs qui s'arrêtent sous mon berceau. Mais pourquoi trouvé-je tant d'amusement à tout cela? Je veux bien être ambitieux, mais vous conviendrez que je ne suis pas triste? Les souffrances dont parle l'Ami-du-trait, je ne les ai jamais éprouvées; je n'ai été malheureux qu'une fois dans ma vie : c'est lorsque j'ai vu ma pauvre jambe sortir de mon lit sans moi, et que je me suis dit que mes bras et ma tête ne me serviraient plus de rien. Mais les amis sont venus, et m'ont prouvé que cela servirait encore, et j'en ai bien rappelé! Cependant un regret, un désir, m'agitent. Je voudrais revoir ma montagne, mon pays de Vaud, ma Suisse, quoique je n'y connaisse plus quasi personne. Mais enfin c'est un rêve, et, lié que je suis au rivage de la Loire, par la reconnaissance et l'amitié, je soupire bien un peu. Je regarde les nuages du couchant qui s'amoncèlent là-bas en grosses

masses blanches, dorées, argentées, pourprées, comme le Mont-Blanc. Voici, dans mon jardin, un ruisseau que j'ai creusé moi-même et qui s'appelle le Rhône. Cette butte où j'ai planté des rosiers et des lilas, c'est le Jura. Tout cela m'amuse et me console. J'ai quelquefois une larme au bord des yeux; et puis je fais quelques vers, et je les chante; et je suis heureux, au bout du compte. Il y a donc deux sortes d'ambition: une qui souffre toujours et ne se contente de rien; une autre qui réjouit l'âme et s'arrange de peu. Ne saurais-tu prendre la mienne, *pays Villepreux*?

— Vous avez dit tous deux des choses bien vraies, reprit Pierre Huguenin, et pourtant aucun de vous n'a mis le doigt sur la plaie. Je ne suis pas meilleur chirurgien que vous, et mon cœur saigne sans que je sache d'où s'échappent le sang, l'espoir, et la vie. Pourtant je puis, devant Dieu et devant vous, faire un serment : c'est

que je ne désire rien au-delà de ma condition, si ce n'est quelques heures de plus par semaine pour me livrer à la rêverie et à la lecture. Ni gloire, ni richesse ne me tente, je le jure encore et sur l'honneur! Pensez-vous que la légère privation dont je me plains suffise à me rendre malheureux? Je ne le crois pas. Le mal a sa source plus haut. Peut-être ce mystère s'éclaircira-t-il avec le temps. Jusque-là je souffrirai en silence, je vous le promets, et je ne chercherai jamais à décourager les autres.

CHAPITRE IX.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, Pierre se disposa à partir pour Blois avec Amaury, qui s'y rendait aussi. Il n'avait pas voulu troubler l'entretien philosophique du souper par la préoccupation de ses propres affaires ; mais il lui tardait de se trouver seul avec son ami. Le Vaudois les supplia tous deux de passer la nuit sous son toit ;

mais ils alléguèrent que tous leurs moments étaient comptés. Le Corynthien promit que, s'il s'arrêtait à Blois, comme il en avait le dessein, il reviendrait souvent vider une bouteille de bière sous le berceau de la sagesse; et Pierre, qui songeait à reprendre le plus tôt possible le chemin de son village, s'engagea à s'arrêter quelques instants au retour, pour serrer, au passage, la main du vieux charpentier. L'orage avait inondé, en plusieurs endroits, l'oseraie où serpente le chemin. L'invalide leur en enseigna un plus sûr, et les guida lui-même pendant un quart de lieue, marchant devant eux avec une agilité et une adresse remarquables. Quand il les eut mis sur la route, il leur souhaita le bonsoir et la bonne chance.

—Allons, leur dit-il, je vous reverrai bientôt; car, certes, vous allez tous deux rester à Blois. J'irai vous y voir, si vous ne venez pas chez moi. Je ne vais pas souvent à la ville, mais il y a des occasions... et celle qui se prépare...

— Quelle occasion ? demanda l'Ami-du-trait.

— C'est bon, c'est bon, répartit Vaudois. Vous avez raison de ne pas parler de cela. Je ne suis pas de votre métier, et je suis censé ne rien savoir. J'estime la discrétion, et ne veux point la confondre avec la méfiance en ce qui me concerne ; quoique, après tout, quand on est du même Devoir, on pourrait bien se confier certaines choses... N'importe ! l'affaire est encore secrète, et vous ferez bien de n'en pas causer avant qu'elle éclate. Au revoir donc, et le grand Salomon soit avec vous ! La lune est levée : prenez à droite, et puis à gauche, et puis tout droit jusqu'à la chaussée.

Il leur serra la main, et reprit le chemin de sa baraque. Mais les deux amis entendirent longtemps sa voix mâle et accentuée chanter, en se perdant peu à peu, ces derniers couplets d'une longue et naïve chanson dont il était l'auteur :

Jadis sur le beau tour de France,
Je promenais mes pas errants.
Je n'allais point en diligence,
J'avais deux jambes et vingt ans.
J'avais alors bonne prestance,
Travail, amour, et l'âge heureux:
Je n'ai gardé que l'espérance,
Bon pied, bon œil et cœur joyeux.

Amis, sur ce beau tour de France,
J'ai bien lassé mes pieds poudreux;
Dans les chantiers de la Provence,
J'ai fatigué mes bras nerveux;
Dans les *rêves de la science*,
J'ai consumé mon âge heureux:
Dans les bras de la Providence,
Je repose mon cœur pieux.

— Digne et brave homme! dit Pierre en s'arrêtant pour l'entendre encore. Amaury, Amaury, n'est-ce pas une belle chose que la chanson d'un homme de bien? Cette voix mâle et forte qui remplit la campagne, jetant ses rimes sans art à tous les échos, n'est-elle pas comme l'hymne de triomphe de la conscience? Tenez, nous voici sur la chaussée: cette belle voiture qui roule légèrement emporte-t-elle des cœurs aussi purs, répand-elle des chants aussi suaves? Non!

pas une voix humaine ne s'échappe de cette maison ambulante, où toutes les aises de la vie accompagnent le riche. Voici un marchand voyageant sur un bon et fort cheval; il porte une lourde valise, et la crosse de ses pistolets brille au clair de la lune. Voyez pourtant! il nous craint, il nous soupçonne... Il retient la bride de son cheval, et prend l'autre revers du chemin, pour éviter de passer près de nous. Son cheval est chargé d'or, et son âme de soucis; sa marche est inquiète et silencieuse. Pauvre trafiquant, entends-tu cette cadence joyeuse, là-bas au fond du ravin de la Loire? Supposes-tu que ce chant sonore soit celui d'un vieillard invalide, sans famille, sans argent, sans armes, et sans autre appui qu'une jambe de bois et le cœur de quelques amis aussi pauvres que lui?

— Ce que tu dis me frappe, reprit Amaury, et, je ne sais pourquoi, je me sens les yeux pleins de larmes, en écoutant cette chanson.

Explique-moi ceci, Pierre, toi qui expliques tant de choses?

— Dieu est grand et l'homme aussi! répondit Pierre avec un soupir.

— Qu'entendez-vous par là? reprit son camarade.

— Il y aurait trop à dire, mon Corynthien, et le mieux sera de parler d'autre chose, dit l'Ami du-trait en reprenant sa marche. Tu as à m'expliquer les dernières paroles que Vaudois nous disait en nous quittant. J'ignore de quelle grande affaire et de quel grand secret il voulait parler.

— Comment! s'écria Amaury, ignores-tu ce qui se passe à Blois, entre les dévorants et nous? Je pensais que tu avais reçu une lettre de convocation et que tu te rendais à l'appel de nos frères.

— Je vais à Blois pour une affaire toute personnelle, et dont la moitié est faite, ami, si je ne me flatte pas d'un vain espoir.

Ici Pierre expliqua au Corynthien le besoin

qu'il avait de deux bons ouvriers, pour l'aider dans son travail, et lui fit part du désir qu'il éprouvait de commencer par lui son embauchage. Il lui vanta la beauté du travail auquel il désirait l'associer, lui fit des offres avantageuses, et le pria ardemment de ne pas les rejeter.

— Sans doute, ce serait un grand contentement pour mon cœur de travailler avec toi, lui répondit Amaury, et tes offres sont au-dessus de mes prétentions; mais tu vas juger toi-même si je puis user de ma liberté dans ce moment. Apprends donc que notre Devoir de liberté va jouer la ville de Blois contre *le Devoir dévoirant.*

Comme tous nos lecteurs ne comprendront peut-être pas, aussi bien que Pierre Huguenin fut à portée de le faire, cette étrange révélation, nous leur expliquerons en peu de mots de quoi il s'agissait. Quand deux sociétés rivales ont établi leur Devoir dans une ville, il est rare qu'elles y puissent rester en paix. La

moindre infraction à la trêve tacitement consentie amène d'éclatantes ruptures. Au moindre sujet, et parfois sans sujet, on se dispute l'occupation exclusive de la ville, et la discussion se poursuit souvent des années entières, au milieu d'épisodes sanglants. Enfin, quand les disputes, les débats oratoires, et les coups, n'ont rien terminé entre partis égaux en obstination, en force et en prétentions, il y a un dernier moyen de trancher la question : c'est de jouer la ville, c'est-à-dire le droit d'occuper des lieux et d'exploiter les travaux, à l'exclusion de la partie perdante. Il y a aujourd'hui cent dix ans (ceci est un fait historique) que les tailleurs de pierre de Salomon, autrement dits *compagnons étrangers* ou *loups*, jouèrent la ville de Lyon pour cent ans contre les tailleurs de pierre de maître Jacques, dits *compagnons passants*, ou *loups-garoux*. Ces derniers la perdirent, et, durant cent ans, le pacte fut observé rigoureusement. Aucun compagnon

passant ne mit le pied sur le domaine des compagnons étrangers. Mais, dans ces derniers temps, le terme du traité étant expiré, les bannis se crurent en droit de revenir exploiter un pays redevenu libre. Les enfants de Salomon n'en jugèrent pas ainsi; ils trouvaient la position bonne, et prétendaient que cent ans de possession devaient leur constituer un droit imprescriptible. On parlementa, on ne s'entendit point; on se battit, l'autorité intervint pour séparer les combattants. Plusieurs champions des deux partis avaient commis de tels exploits, qu'ils furent envoyés en prison, et même aux galères. Mais la loi, ne protégeant pas et n'avouant pas ce mode d'organisation du travail en sociétés maçoniques, ne put terminer le différend. La cause est pendante devant les tribunaux secrets du compagnonnage, et il est à craindre que bien des héros du tour de France n'y sacrifient encore leur sang ou leur liberté. Espérons pourtant que les tenta-

tives philosophiques de quelques uns de ces compagnons, esprits éclairés et généreux, qui ont entrepris récemment le grand œuvre d'une fusion entre tous les devoirs rivaux, vaincront les préjugés qu'ils combattent et feront triompher le principe de fraternité.

Il nous reste un mot à dire sur le genre d'épreuve à laquelle on a soumis jusqu'à présent ces débats. On ne s'en remet pas au sort, mais au concours. De part et d'autre, on exécute une pièce d'ouvrage, équivalente à ce que, dans les antiques jurandes, on appelait le *chef-d'œuvre*. Tout le monde sait que, dans l'ancienne organisation par confréries ou corporations, nul ne pouvait être admis à la maîtrise, sans avoir présenté cette pièce au jugement des syndics, jurés et garde-métiers chargés de constater la capacité de l'aspirant. Hoffmann a consacré un de ses contes (celui qu'il eût pu, à bon droit, appeler lui-même son chef-d'œuvre) *Maître Martin le Tonnelier*, à poétiser cette belle phase de la

jeunesse de l'apprenti, qui renferme la présentation à la maîtrise, l'exécution du chef-d'œuvre; la réception du nouveau maître, etc. Aujourd'hui que la maîtrise n'est plus un droit conquis et disputé, mais un fait libre et facultatif, on ne voit plus reparaître publiquement (1) le chef-d'œuvre que dans les défis du compagnonnage. Lorsqu'il s'agit de jouer une ville, le concours s'établit. Chaque parti choisit, parmi ses membres les plus habiles, un ou plusieurs champions qui travaillent avec ardeur à confondre l'orgueil des rivaux, par la perfection d'une pièce difficile, proposée au concours. Le jury est composé d'arbitres choisis indifféremment dans les divers Devoirs, et quelquefois parmi des maîtres étrangers à toute société, ou d'anciens compagnons retirés de l'association et réputés intègres, et le plus souvent parmi des gens de l'art. Leur sentence est sans appel. Quelque mécontente-

(1) On l'exige dans certains corps d'état pour la réception du compagnon.

ment, quelques secrets murmures qu'elle excite, le parti vaincu dans son représentant est forcé de quitter la place pour un temps plus ou moins long, suivant les conventions réglées avant l'épreuve.

Telle était la crise décisive où se trouvaient les Devoirs de Blois à l'approche de Pierre et d'Amaury. Les gavots n'occupant Blois que depuis quelques années, soutenaient, pour s'y maintenir contre les autres sociétés plus anciennement établies, des luttes violentes. Déjà la guerre avait éclaté sur plusieurs points. Les charpentiers *Drilles* ou *du père Soubise* n'étaient pas moins acharnés que les menuisiers Dévorants contre les menuisiers Gavots. En face de tant d'ennemis menaçants, ces derniers avaient dû songer à se préserver, du moins, de la violence des menuisiers, par la trêve que nécessite un concours; et, à l'égard des charpentiers, ils se flattaient de les tenir en respect par une attitude hautaine et courageuse. Amaury

étant un des meilleurs menuisiers parmi les gavots, avait été mandé par le conseil de son ordre, et se préparait, avec une vive émotion de crainte et de joie, à entrer en lice, avec plusieurs artisans de mérite, ses émules, contre l'élite des artistes dévorants.

Ce ne fut pas sans un peu d'orgueil qu'il en fit la confidence à son ami ; mais il ajouta aussitôt avec une modestie affectueuse et sincère :

—Je m'étonne bien, cher Villepreux, d'avoir été appelé, et de voir que tu ne l'es pas ; car, s'il y a un ouvrier supérieur à tous les autres, et en toutes choses, ce n'est pas le Corynthien, mais bien l'Ami-du-trait.

— Je n'accepte cet éloge que comme une douce et généreuse illusion de ton amitié pour moi, répondit Pierre. Mais quand même je serais assez fou pour croire au mérite que tu m'attribues, je serais mal fondé à me plaindre de l'oubli où on me laisse. Cet

oubli, je l'ai cherché, je te l'avoue, et j'en sortirais à mon corps défendant. Lorsque après quatre ans de pélerinage, j'ai repris le chemin du pays, j'ai agi de manière à ce que ma retraite ne fût point remarquée sur le tour de France. Je n'ai point fait d'adieux solennels ; je suis parti un beau matin après avoir rempli tous mes engagements, et m'être acquitté de tous les services rendus, par des services équivalents. Je ne pense pas que personne ait eu rien à me reprocher; et si l'on m'accuse d'un peu de bizarrerie, nul ne peut m'accuser d'ingratitude. J'avais besoin de sortir de cette vie agitée, j'avais soif de l'air natal. Tout ce qui pouvait me retenir un jour de plus, me semblait une contrainte ; et depuis deux mois que je travaille auprès de mon père, je n'ai renoué aucune relation avec mes anciens amis.

—Pas même avec moi ! dit Amaury d'un ton de reproche.

— Je comptais sur la Providence qui nous rassemble aujourd'hui, et j'éprouve un si grand besoin de vivre près de toi, que je ne comprends pas de plus douce joie que celle de t'emmener, si je puis. Mais écrire à ceux qu'on aime quand on souffre, n'est pas toujours un soulagement. Bien au contraire, il est certaines situations morales où l'on n'ose pas s'exprimer, de peur de se décourager soi-même ou de décourager celui qui vous est cher. Aurais-je pu d'ailleurs te faire comprendre une mélancolie que je ne comprends pas moi-même ? Tu aurais eu sur mon compte les mêmes soupçons que Vaudois exprimait tantôt. Une lettre ne peut jamais remplacer l'épanchement d'une entrevue.

— Cela est vrai, dit Amaury ; mais si ta conduite est naturelle en ceci, la tristesse qui l'a dictée est, de plus en plus, étrange à mes yeux. Je t'ai toujours connu grave, réfléchi, sobre, et fuyant le tumulte ; mais je te voyais si cordial, si bienveillant, si ar-

dent à l'amitié, que je ne conçois pas ta sauvagerie actuelle et l'espèce d'éloignement que tu témoignes pour ton Devoir Aurais-tu subi quelque injustice? tu sais qu'en pareil cas, tu as droit à une réparation. On assemble le conseil, on expose ses griefs, et le chef de la société prononce équitablement.

— Je n'ai eu, au contraire, qu'à me louer de mes compagnons, répondit Pierre. J'estime presque tous ceux que j'ai connus particulièrement, et j'en aime ardemment plusieurs. Je crois que mon Devoir est le mieux organisé et le plus honorable de tous; et c'est pour cela qu'après un certain examen des coutumes et des règlements, je l'ai embrassé de préférence aux autres, où il m'a semblé voir des usages moins libéraux, une civilisation moins avancée. Il est possible que je me sois trompé, mais j'ai agi dans la loyauté de mon cœur, en m'enrôlant sous la bannière blanche et bleue. Nos

lois proscrivent le topage, les hurlements; et si la coutume générale nous force encore à croiser souvent la canne, du moins l'esprit de notre institution semble interdire les provocations fanatiques que l'esprit des autres sociétés proclame et sanctifie. Mais si tu veux absolument que je te confie les causes du dégoût secret qui s'est emparé de moi, je vais t'ouvrir mon cœur tout entier. Je ne voudrais pas refroidir ton enthousiasme, ni ébranler en toi cette foi vive au Devoir, qui est le mobile et le ressort de la vie du compagnon. Pourtant il faut bien que je t'avoue à quel point cette foi s'est évanouie en moi. Hélas, oui! le feu sacré de l'esprit de corps m'abandonne de plus en plus. A mesure que je m'éclaire sur la véritable histoire des peuples, la fable du temple de Salomon me semble un mystère puéril, une allégorie grossière. Le sentiment d'une destinée commune à tous les travailleurs se révèle à moi, et ce barbare usage de créer des distinctions,

des castes, des camps ennemis entre nous tous, me paraît de plus en plus sauvage et funeste. Eh quoi ! n'est-ce pas assez que nous ayons pour ennemis naturels tous ceux qui exploitent nos labeurs à leur profit ? Faut-il que nous nous dévorions les uns les autres ? Opprimés par la cupidité des riches, relégués par l'imbécile orgueil des nobles dans une condition prétendue abjecte, condamnés par la lâche complicité des prêtres à porter éternellement, sur nos bras meurtris, la croix du Sauveur dont ils revêtent les insignes sur l'or et la soie, ne sommes-nous pas assez outragés, assez malheureux ? Faut-il encore que, subissant l'inégalité qui nous rejette au dernier rang, nous cherchions à consacrer cette inégalité absurde et coupable entre nous ? Nous raillons les prétentions des grands ; nous rions de leurs armoiries et de leurs livrées ; nous avons leurs généalogies en exécration et en mépris : que faisons-nous,

cependant, autre chose que de les imiter? Nous nous disputons la préséance dans des sociétés rivales; nous vantons sottement l'antiquité de nos origines; et nous n'avons pas assez de chansons satiriques, assez d'injures, de menaces et d'outrages, pour les sociétés nouvellement formées qui nous semblent entachées de roture et de bâtardise. Sur tous les points de la France, nous nous provoquons, nous nous égorgeons pour le droit de porter exclusivement l'équerre et le compas; comme si tout homme qui travaille à la sueur de son front n'avait pas le droit de revêtir les insignes de sa profession. La couleur d'un ruban placé un peu plus haut ou un peu plus bas, l'ornement d'un anneau d'oreille, voilà les graves questions qui fomentent la haine et font couler le sang des pauvres ouvriers. Quand j'y pense, j'en ris de pitié, ou plutôt j'en pleure de honte.

L'émotion empêcha le jeune réformateur

de poursuivre son ardente déclamation. Son cœur était plein ; mais il n'avait pas assez de paroles pour répandre l'indignation généreuse qui le suffoquait. Il s'arrêta, la poitrine oppressée, le front brûlant. Amaury, Amaury ! s'écria-t-il d'une voix étouffée, en saisissant le bras de son compagnon, tu voulais savoir de quoi je souffre ; je te l'ai dit, et il me semble que tu dois me comprendre. Je ne suis ni un fou, ni un rêveur, ni un ambitieux, ni un traître ; mais j'aime les hommes de ma race, et je suis malheureux parce qu'ils se haïssent.

Critique impartial (lecteur bénévole , comme nous disions jadis), sois indulgent pour le traducteur impuissant qui te transmet la parole de l'ouvrier. Cet homme ne parle pas la même langue que toi, et le narrateur qui lui sert d'interprète est forcé d'altérer la beauté abrupte, le tour original et l'abondance poétique de son texte, pour te communiquer ses pensées. Peut-être accu-

seras-tu ce pâle intermédiaire de prêter à ses héros des sentiments et des idées qu'ils ne peuvent avoir. A ce reproche, il n'a qu'un mot à répondre : informe-toi. Quitte les sommets où la muse littéraire se tient depuis si longtemps isolée de la grande masse du genre humain. Descends dans ces régions où la poésie comique puise si largement pour le théâtre et la caricature; daigne envisager la face sérieuse de ce peuple pensif et profondément inspiré que tu crois encore inculte et grossier : tu y verras plus d'un Pierre Huguenin à l'heure qu'il est. Regarde, regarde, je t'en conjure, et ne prononce pas sur lui l'arrêt injuste qui le condamne à végéter dans l'ignorance et la férocité. Connais ses défauts et ses vices, car il en a, et je ne te les farderai point; mais connais aussi ses grandeurs et ses vertus : et tu te sentiras, à son contact, plus naïf et plus généreux que tu ne l'as été depuis longtemps.

Ce qu'il y a d'admirable dans le peuple, c'est la simplicité du cœur. Cette sainte simplicité, perdue pour nous, hélas! depuis l'énorme abus que nous avons fait de la forme de nos pensées! Chez le peuple, toute forme est nouvelle, et la vérité sous celle du lieu commun lui arrache encore des larmes d'enthousiasme et de conviction. O noble enfance de l'âme! source d'erreurs funestes, d'illusions sublimes et de dévouements héroïques, honte à qui t'exploite! Amour et bénédiction à qui te ferait entrer dans l'âge viril, en te conservant la pureté sans l'ignorance.

A cause de cette candeur qui réside au fond des âmes incultes, la parole de Pierre Huguenin rencontrait peu d'obstacles dans les bons esprits de sa trempe, et celui de son ami le Corynthien ne se révolta point dans une âcre discussion. Il l'écouta longtemps en silence; puis il lui dit en lui serrant la main : — Pierre, Pierre, tu en sais

plus long que moi sur tout cela, et je ne trouve rien à te répondre. Je me sens triste avec toi, et ne sais aucun remède à notre mal.

CHAPITRE X.

Il y aurait de curieuses recherches à faire, pour découvrir, dans le passé, les causes d'inimitié qui présidèrent à ces dissensions parmi les différentes associations d'ouvriers, dont se plaignait Pierre Huguenin. Mais ici règne une profonde obscurité. Les ouvriers, s'ils les

connaissent, les cachent bien; et je crois fort qu'ils ne les connaissent guère mieux que nous. Que signifie, par exemple, entre les deux plus anciennes sociétés, celle de Salomon et celle de Maître Jacques, autrement dites des gavots et des dévorants, autrement dites encore le *Devoir* et le *Devoir de liberté*, cette interminable et sanglante question du meurtre d'Hiram dans les chantiers du temple de Jérusalem, question qu'au reste la plupart des compagnons prennent au sérieux et dans le sens le plus matériel? Chaque société renvoie à sa rivale cette terrible accusation; c'est à qui s'en lavera les mains; on se les couvre de gants dans les solennités de l'ordre, pour témoigner qu'on est pur de ce crime: on se provoque, on s'assomme, on s'étrangle, pour venger la mémoire d'Hiram, le conducteur des travaux du temple, égorgé et caché sous les décombres, par une moitié jalouse et cruelle de ses travailleurs. Il y a là sans doute quelque grand fait historique, ou quelque

principe vital du passé et de l'avenir du peuple, caché sous une fiction qui n'est pas sans poésie. Mais, comme chez les peuples enfants, le mythe est pris à la lettre par les ouvriers, véritable race dans l'enfance, imbue de toutes les illusions crédules, de tous les instincts indomptés, de tous les élans tendres et candides de l'enfance. Oui, chère et merveilleuse lectrice, le peuple vous représente un géant au berceau, qui commence à sentir la vie déborder de son sein puissant, et qui se lève pour essayer des pas incertains au bord d'un abîme. Qui de lui ou de nous y tombera? Madame, Madame! hâtez-vous d'être belle et de faire briller vos diamants. Peut-être sont-ils trempés dans le sang d'Hiram, et peut-être faudra-t-il un jour les cacher, ou les jeter loin de vous.

Quelques ouvriers lettrés et érudits (car il y en a, et ce n'est pas le fait le moins certain que je puisse vous attester) ont cherché philosophiquement à lever le voile de

ce mystère. Les uns attribuent la création de leur ordre aux ruines de l'ordre du temple, et selon eux, le fameux maître Jacques charpentier en chef de Salomon, ne serait autre que le grand-maître Jacques de Molay, martyr immolé par un roi cupide et cruel du nom de Philippe. Selon d'autres il faudrait remonter plus haut, et chercher la source de l'inextinguible aversion dans le ressentiment des races dépossédées et persécutées du midi de la France, des Albigeois, ou habitants riverains des gaves (de là gavots) contre les bourreaux du nord et les inquisiteurs de Dominique. Et nous, nous pouvons si nous voulons, supposer que toutes ces grandes insurrections de pastoureaux, de vaudois, de protestants et de calvinistes, tous plus ou moins zélateurs ou continuateurs de la doctrine de l'*Évangile éternel* qui ont, à diverses époques, arrosé de leur sang les plaines et les chemins de la France, n'ont pas été étouffées sans que bien des souvenirs amers,

bien des ressentiments funestes, ne restassent debout, et ne fussent légués en héritage, de génération en génération jusqu'à nos jours. La cause est oubliée, perdue ou dénaturée dans la nuit de la tradition, mais la passion subsiste. N'allez pas en Corse chercher la poésie tragique de la Vendetta : elle est à votre porte, elle est dans votre maison. Le tailleur de pierres qui a élevé votre demeure, est l'irréconciliable ennemi du charpentier qui l'a couverte; et pour un mot, pour un signe, pour un regard, leur sang a coulé sur cette pierre, écusson de leur noblesse, fondement mystique de leur droit.

Il y a deux sociétés de fondation immémoriale; nous venons de les nommer (1). De ces deux sociétés, ou de l'une des deux, est issue une troisième société, ennemie des deux autres : celle de *l'Union* ou des *Indépendants*, dits *les Révoltés*. Elle fut créée en

(1) Voyez le livre du Compagnonnage, par Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu.

1830 à Bordeaux, par des aspirants qui se révoltèrent contre leurs compagnons. A Lyon, à Marseille, à Nantes, de nombreux insurgés du même ordre se joignirent à eux et constituèrent *l'Union*. Une quatrième société est celle du *Père Soubise*, qui se dit aussi Dévorante. Ainsi quatre sociétés principales ou Devoirs, qui se composent chacune de plusieurs corps de métier, et auxquelles se rattachent de nombreuses adjonctions d'institution plus ou moins récente, les unes acceptées cordialement, les autres repoussées avec acharnement par les sociétés auxquelles elles veulent s'unir, de gré ou de force.

Il faudrait tout un livre pour énumérer toutes les sociétés leurs prétentions, leurs titres, leurs statuts, leurs origines, leurs coutumes et leurs relations mutuelles. Telle société est alliée à une autre : par exemple, les enfants du père Soubise s'honorent d'être, comme ceux de maître Jacques, compagnons

du Devoir, et n'en vivent pas en meilleure intelligence pour cela. Telle autre société est ennemie née de telle autre. Dans le sein d'un même Devoir il y a des corps de métier qui se tolèrent, d'autres qui se soutiennent, d'autres qui se haïssent mortellement. En général les sociétés nouvellement formées sont repoussées par l'orgueil des anciennes, et ne conquièrent leur droit de cité dans le compagnonnage qu'au prix de leur sang. Chaque Devoir a son code. Dans les uns, il y a deux grades ; dans d'autres il y en a trois et quatre. La condition de l'aspirant est heureuse ou misérable, suivant l'esprit despotique ou libéral de la société. Enfin tous ces camps divers et dissidents sont réunis dans une même appellation, les *Compagnons du tour de France.*

Chaque société a ses *villes de Devoir*, où les compagnons peuvent stationner, s'instruire et travailler, en participant à l'aide, aux secours et à la protection

d'un corps de compagnons qu'on appelle par application générique *société*, et dont les membres se fixent ou se renouvellent suivant leurs intérêts ou leurs besoins. Quand ils sont trop nombreux pour subsister, quelques uns parmi les premiers arrivés doivent faire place aux derniers arrivants.

Certaines villes peuvent être occupées par des Devoirs différents; certaines autres sont la propriété exclusive d'un seul Devoir, soit par antique coutume, soit par transaction, comme il est arrivé pour le marché de cent ans de la ville de Lyon.

Certaines bases sont communes à tous les Devoirs et à tous les corps qui les composent : et à voir la chose en grand, ces bases principales sont nobles et généreuses. L'*embauchage*, c'est-à-dire l'admission de l'ouvrier au travail; le *levage d'acquit*, c'est-à-dire la garantie de son honneur, les rapports du compagnon avec le maître, la *conduite*, c'est-à-dire les adieux fraternels

érigés en cérémonie, les soins et secours accordés aux malades, les honneurs rendus aux morts, la célébration des fêtes patronales, et beaucoup d'autres coutumes, sont à peu près les mêmes dans tout le compagnonnage. Ce qui diffère, ce sont les formes extérieures, les formules, les titres, les insignes, les couleurs, les chansons, etc.

La majeure partie des ouvriers de la province est enrôlée dans le compagnonnage. Une faible partie en ignore l'importance, et ne songe point à en percer les mystères. Dans les campagnes arriérées du centre où le métier est presque toujours héréditaire, le fils ou le neveu est naturellement l'apprenti du maître. Dans ces existences fixées d'avance et peu soucieuses de perfectionner l'art, le compagnonnage est inutile et le tour de France inusité.

Certains corps de métier ont eu des Devoirs qui se sont *perdus ;* c'est-à-dire que leurs statuts, n'étant plus nécessaires à leur

organisation et à leur sécurité, sont tombés en désuétude (1). Des sentiments, des liens politiques, suffisent à ces compagnies plus éclairées peut-être, mais peut-être aussi moins unies. A Paris, le compagnonnage tend chaque jour de plus en plus à se perdre et à se disperser, dans le vaste champ des travaux et des intérêts divers. Aucune société n'y pourrait monopoliser le travail. D'ailleurs, l'esprit sceptique d'une civilisation plus avancée a fait justice des gothiques coutumes du compagnonnage, trop tôt peut-être; car une association fraternelle étendue à tous les ouvriers n'était pas encore prête à remplacer les associations partielles. Cependant les haines de parti ne s'y effacent pas toujours. Les charpentiers *compagnons de liberté* y habitent la rive gauche de la Seine; leurs adversaires les charpentiers *compa-*

[1] Il est arrivé que les usages de certaines sociétés remontaient trop haut dans le moyen âge pour être observés désormais. Les nouveaux adeptes ont reculé devant la barbarie des pratiques que les vieux sectaires voulaient en vain conserver.

gnons passants occupent la rive droite. Ils sont tenus par une convention à travailler du côté du fleuve où leur domicile est fixé. Ils se battent néanmoins, et les autres compagnies ne se tolèrent pas toujours. Mais en général on peut dire que le compagnonnage, avec ses pouvoirs et ses passions, se trouve là comme perdu et absorbé au sein du grand mouvement qui entraîne tout vers une marche indépendante et soutenue.

Ce qui conserve dans les provinces l'importance du compagnonnage, c'est l'instruction, l'ardeur belliqueuse, l'esprit d'association et l'habitude d'organisation régulière infusée à une masse de jeunes gens qu'y jettent un caractère entreprenant, l'amour du progrès, le besoin d'échapper à l'isolement, à l'ignorance et à la misère. Ce sont les nobles enfants perdus de la grande famille des travailleurs, les artistes bohémiens de l'industrie, les Mamertins audacieux de la Rome primitive. Les uns y sont poussés par le despotisme grossier

de la famille qui les opprimait et les exploitait; les autres, par l'absence de famille et de premier capital. Une position perdue, un amour contrarié, un sentiment d'orgueil légitime, et par dessus tout le besoin de voir, de respirer et de vivre, y poussent chaque année l'élite d'une ardente jeunesse. Le tour de France, c'est la phase poétique, c'est le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l'artisan. Celui qui ne possède ni maison ni patrimoine s'en va sur les chemins chercher une patrie, sous l'égide d'une famille adoptive qui ne l'abandonne ni durant la vie, ni après la mort. Celui qui aspire à une position honorable et sûre dans son pays veut, tout au moins, dépenser la vigueur de ses belles années, et connaître les enivrements de la vie active. Il faudra qu'il revienne au bercail, et qu'il accepte la condition laborieuse et sédentaire de ses proches. Peut-être, dans tout le cours de cette future existence, ne retrouvera-t-il plus une année,

une saison, une semaine de liberté. Eh bien! il faut qu'il en finisse avec cette vague inquiétude qui le sollicite; il faut qu'il voyage. Il reprendra plus tard la lime ou le marteau de ses pères; mais il aura des souvenirs et des impressions, il aura vu le monde, il pourra dire à ses amis et à ses enfants combien la patrie est belle et grande: il aura fait son tour de France.

Je crois que cette digression était nécessaire à l'intelligence de mon récit. Maintenant, beaux lecteurs, et vous, bons compagnons, permettez-moi de courir après mes héros, qui ne se sont pas arrêtés ainsi que moi, sur la chaussée de la Loire.

CHAPITRE XI.

Ils arrivèrent à Blois comme dix heures sonnaient à l'horloge de la cathédrale. Ils s'étaient assez reposés au Berceau de la Sagesse, pour ne ressentir aucune fatigue de cette dernière étape, faite en causant doucement à la clarté des étoiles. Ils dirigèrent leurs pas vers la Mère de leur Devoir.

Par *Mère*, on entend l'hôtellerie où une société de compagnons loge, mange et tient ses assemblées. L'hôtesse de cette auberge s'appelle aussi la Mère; l'hôte, fut-il célibataire, s'appelle la Mère. Il n'est pas rare qu'on joue sur ces mots et qu'on appelle un bon vieux hôtelier *le père la Mère*.

Il y avait environ un an qu'Amaury le Corynthien n'était venu à Blois. Pierre avait remarqué qu'à mesure qu'ils approchaient de la ville, son ami l'avait écouté moins attentivement. Mais lorsqu'ils eurent dépassé les premières maisons, il fut tout à fait frappé de son trouble.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il, tu marches tantôt si vite que je puis à peine te suivre, tantôt si lentement que je suis forcé de t'attendre. Tu te heurtes à chaque pas, et tu sembles agité comme si tu craignais et désirais à la fois d'arriver au terme de ton voyage.

— Ne m'interroge pas, cher Villepreux,

répondit le Corynthien. Je suis ému, je ne le nie pas; mais il m'est impossible de t'en dire la cause. Je n'ai jamais eu de secrets pour toi, hormis un seul que je te confierai peut-être quelque jour; mais il me semble que le temps n'est pas venu.

Pierre n'insista pas, et ils arrivèrent chez la Mère au bout de quelques instants. L'auberge était située sur la rive gauche de la Loire, dans le faubourg que le fleuve sépare de la ville. Elle était toujours propre et bien tenue comme de coutume, et les deux amis reconnurent la servante et le chien de la maison. Mais l'hôte ne vint pas comme de coutume au-devant d'eux, pour les embrasser fraternellement. — Où donc est l'ami Savinien? demanda le jeune Amaury d'une voix mal assurée. La servante lui fit un signe comme pour lui couper la parole, et lui montra une petite fille qui disait sa prière au coin du feu, et qui, sur le point de s'aller coucher, avait déjà sa petite coiffe

de nuit. Amaury crut que la servante l'engageait à ne pas troubler la prière de l'enfant. Il se pencha sur la petite Manette, et effleura de ses lèvres, avec précaution, les grosses boucles de cheveux bruns qui s'échappaient de son béguin piqué. Pierre commença à deviner le secret du Corynthien, en voyant la tendresse pleine d'amertume avec laquelle il regardait cette enfant.

— Monsieur Villepreux, dit la servante à voix basse en attirant Pierre Huguenin à quelque distance, il ne faut pas que vous parliez de notre défunt maître devant la petite : ç'a la fait toujours pleurer, pauvre chère âme ! Nous avons enterré monsieur Savinien il n'y a pas plus de quinze jours. Notre maîtresse en a bien du chagrin.

A peine avait-elle dit ces mots qu'une porte s'ouvrit, et la veuve de Savinien, celle qu'on appelait la Mère, parut en deuil et en cornette de veuve. C'était une femme d'environ vingt-huit ans, belle

comme une Vierge de Raphaël, avec la même régularité de traits et la même expression de douceur calme et noble. Les traces d'une douleur récente et profonde étaient pourtant sur son visage, et ne le rendaient que plus touchant ; car il y avait aussi dans son regard le sentiment d'une force évangélique.

Elle portait son second enfant dans ses bras, à demi déshabillé et déjà endormi , un gros garçon blond comme l'ambre, frais comme le matin. D'abord elle ne vit que Pierre Huguenin, sur lequel se projetait la lumière de la lampe.

— Mon fils Villepreux, s'écria-t-elle avec un sourire affectueux et mélancolique, soyez le bien-venu, et comme toujours le bien-aimé. Hélas ! vous n'avez plus qu'une Mère ! votre père Savinien est dans le ciel avec le bon Dieu.

A cette voix le Corynthien s'était vivement retourné ; à ces paroles un cri partit du fond de sa poitrine.

— Savinien mort! s'écria-t-il; Savinienne veuve par conséquent!...

Et il se laissa tomber sur une chaise.

A cette voix, à ces paroles, le calme résigné de la Savinienne (1) se changea en une émotion si forte, que, pour ne pas laisser tomber son enfant, elle le mit dans les bras de Pierre Huguenin. Elle fit un pas vers le Corynthien; puis elle resta confuse, éperdue: et le Corynthien, qui se levait pour s'élancer vers elle, retomba sur sa chaise, et cacha son visage dans les cheveux de la petite Manette, qui, agenouillée entre ses jambes, venait d'éclater en sanglots au seul nom de son père.

La Mère reprit alors sa présence d'esprit; et, venant à lui, elle lui dit avec dignité : — Voyez la douleur de cette enfant.

(1) Dans les provinces du centre, l'usage du peuple, qui n'emploie guère, comme on sait, le mot de *Madame*, est de former le nom de la femme de celui du mari : *Raymonet*, la *Raymonette*; *Sylvain*, la *Sylvaine*, etc.

Elle a perdu un bon père ; et vous, Corynthien, vous avez perdu un bon ami.

— Nous le pleurerons ensemble, dit Amaury sans oser la regarder, ni prendre la main qu'elle lui tendait.

— Non pas ensemble, répondit la Savinienne en baissant la voix ; mais je vous estime trop pour penser que vous ne le regretterez pas.

En ce moment la porte de l'arrière-salle s'ouvrit, et Pierre vit une trentaine de compagnons attablés. Ils avaient pris leur repas si paisiblement qu'on n'eût guère pu soupçonner le voisinage d'une réunion de jeunes gens. Depuis la mort de Savinien, par respect pour sa mémoire autant que pour le deuil de sa famille, on mangeait presque en silence, on buvait sobrement, et personne n'élevait la voix. Cependant, dès qu'ils aperçurent Pierre Huguenin, ils ne purent retenir des exclamations de surprise et de joie. Quelques uns vinrent l'embrasser,

plusieurs se levèrent, tous le saluèrent de leurs bonnets ou de leurs chapeaux; car, à ceux qui ne le connaissaient pas, on venait de le signaler rapidement comme un des meilleurs compagnons du tour de France, qui avait été *premier compagnon* à Nîmes et *dignitaire* à Nantes.

Après l'effusion du premier accueil qui ne fut pas moins cordial pour Amaury de la part de ceux qui le connaissaient, on les engagea à se mettre à table, et la Mère, surmontant son émotion avec la force que donne l'habitude du travail, se mit à les servir.

Huguenin remarqua que sa servante lui disait :

— Ne vous dérangez pas, notre maîtresse; couchez tranquillement votre petit; je servirai ces jeunes gens.

Et il remarqua aussi que la Savinienne lui répondit :

— Non, je les servirai, moi; couche les enfants.

Puis elle donna un baiser à chacun d'eux, et porta le souper au Corynthien avec un empressement qui trahissait une secrète sollicitude. Elle servit aussi Huguenin avec le soin, la bonne grâce et la propreté qui faisaient d'elle la perle des Mères, au dire de tous les compagnons. Mais une invincible préférence la faisait passer et repasser sans cesse derrière la chaise du Corynthien. Elle ne le regardait pas, elle ne l'effleurait pas en se penchant sur lui pour le servir ; mais elle prévenait tous ses besoins, et se tourmentait intérieurement de voir qu'il faisait d'inutiles efforts pour manger.

— Chers compagnons fidèles ! dit *Lyonnais la-Belle-conduite* en remplissant son verre, je bois à la santé de Villepreux l'Ami-du-trait et de Nantais le Corynthien, sans séparer leurs noms ; car leurs cœurs sont unis pour la vie. Ils sont frères en Salomon, et leur amitié rappelle celle de notre poète *Nantais Prêt-à-bien-faire* pour son cher *Percheron.*

Et il entonna d'une voix mâle ces deux vers du poète menuisier :

Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre.

— Bien dit, mais mal chanté, dit *Bordelais le Cœur-aimable.*

— Comment, mal chanté ? se récria Lyonnais la-Belle-conduite. Voulez-vous que je vous chante :

Gloire à Percheron-*le-chapiteau*,
Rendons hommage à sa science...

— Mal ! mal ! toujours plus mal ! reprit Le Cœur-aimable. On chante toujours mal quand on chante mal à propos. Et un regard vers la Mère rappela le chanteur à l'ordre.

— Laissez-le chanter, dit la Savinienne avec douceur. Ne le contrariez pas pour si

peu de chose. Quand on chante l'amitié, d'ailleurs...

— Quand on commence on ne peut plus s'arrêter, observa Le Cœur-aimable, et quand on a pris une résolution de ne pas chanter sans nécessité...

— Il faut la tenir, interrompit La Belle-conduite. C'est juste; je vous remercie, frère, j'ai eu tort. Mais on peut boire un coup en l'honneur des amis; même deux...

— Pas plus de trois après la soif, dit *Marseillais l'Enfant-du-génie;* c'est le règlement. Il ne faut pas de bruit ici. Que diraient les Dévorants s'ils entendaient du vacarme chez une Mère en deuil? D'ailleurs qui de nous voudrait faire de la peine à la nôtre, à Savinienne la belle, la bonne, l'honnête, la ménagère, la tranquille?

— C'est à elle que je bois mon second coup, s'écria Lyonnais la-Belle-conduite. Est-ce que vous ne trinquez pas, le *pays?* ajouta t-il en voyant qu'Amaury avançait son

verre en tremblant. Est-ce qu'il a la fièvre, le *pays* (1) ?

— Silence là-dessus, dit *Morvandais Sans-crainte* à l'oreille de son voisin la Belle-conduite. Ce *pays*-là en a voulu conter, *dans les temps*, à la Mère; mais elle était trop honnête femme pour l'écouter.

— Je le crois bien! reprit la Belle-conduite. C'est pourtant un joli compagnon, blanc comme une femme, de beaux cheveux dorés, et le menton comme une pêche; avec cela, fort et solide. On dit qu'il a du talent?

— Sinon plus, du moins autant que l'Ami-du-trait, et pas plus de rivalité entre eux pour le talent que pour l'amour.

— Parlez plus bas, dit l'Enfant-du-génie, qui, placé à côté d'eux, les avait entendus; voici le Dignitaire, et si on parlait légère-

(1) Les tailleurs de pierres des deux partis s'interpellent du nom de *Coterie;* tous les compagnons des autres états se disent *Pays*.

ment de la Mère devant lui, ça pourrait mener plus loin qu'on ne veut.

— Personne n'en parle légèrement, mon cher pays, répondit Sans-crainte.

Le Dignitaire entra. En reconnaissant *Romanet le Bon-soutien*, Pierre Huguenin se leva, et ils se retirèrent dans une autre pièce pour échanger les saluts d'usage; car ils étaient Dignitaires tous les deux, et pouvaient marcher de pair. Cependant la dignité de l'Ami-du-trait n'était plus qu'honorifique. C'est un règne qui ne dure que six mois, et que deux compagnons ne pourraient d'ailleurs exercer à la fois dans une ville. L'autorité de fait de Romanet le Bon-soutien pouvait donc s'étendre, dans sa résidence, sur Pierre Huguenin comme sur un simple compagnon.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la salle et que le Dignitaire de Blois aperçut Amaury le Corynthien, il devint pâle, et ils s'embrassèrent avec émotion.

— Soyez le bien arrivé, dit le Dignitaire au jeune homme. Je vous ai fait appeler pour le concours, et je vois avec satisfaction que vous avez accepté. Je vous en remercie au nom de la société. Mes pays, ce jeune homme est un des plus agréables talents que je connaisse: vous en jugerez. Pays Corynthien, ajouta-t-il en s'adressant à Amaury plus particulièrement, et en s'efforçant de ne pas paraître mettre trop d'importance à sa demande, saviez-vous que nous avions perdu notre excellent père Savinien?

— Je ne le savais pas, et j'en suis triste, répondit Amaury d'un ton de franchise qui rassura le Dignitaire.

— Et vous, le pays, reprit le Bon-soutien en s'adressant à Pierre Huguenin, quand on s'appelle l'Ami-du-trait, on est un savant modeste. Si nous avions su où vous prendre, nous vous aurions invité au concours; mais puisque vous témoignez par votre présence que vous n'avez point abandonné le saint

Devoir de liberté, nous vous prions et vous engageons à vous mettre aussi sur les rangs. Nous n'avons pas beaucoup d'artistes de votre force.

— Je vous remercie cordialement, répondit Huguenin; mais je ne viens pas pour le concours. J'ai des engagements qui ne me permettent pas de séjourner ici. J'ai besoin d'aides, et je viens, au nom de mon père qui est Maître, pour embaucher ici deux compagnons.

— Peut-être pourriez-vous les embaucher et les envoyer à votre père à votre place. Quand il s'agit de l'honneur du Devoir de liberté, il est peu d'engagements qu'on ne puisse et qu'on ne veuille rompre.

— Les miens sont de telle nature, répondit Pierre, que je ne saurais m'y soustraire. Il y va de l'honneur de mon père et du mien.

— En ce cas, vous êtes libre, dit le Dignitaire.

Il y eut un moment de silence. La table

était composée de compagnons des trois ordres. Compagnons *reçus*, compagnons *finis*, compagnons *initiés*. Il y avait aussi bon nombre de simples *affiliés*, car chez les gavots règne un grand principe d'égalité. Tous les ordres mangent, discutent et votent confondus. Or, parmi tous ces jeunes gens, il n'y en avait pas un seul qui ne souhaitât vivement de concourir. Comme on devait choisir entre les plus habiles, beaucoup n'espéraient pas être appelés; et aucun d'eux ne pouvait comprendre qu'il y eût une raison assez impérieuse pour refuser un tel honneur. Ils s'entre-regardèrent, surpris et même un peu choqués de la réponse de Pierre Huguenin. Mais le Dignitaire, qui voulait éviter toute discussion oiseuse, invita l'assemblée, par ses manières, à ne pas exprimer son mécontentement.

— Vous savez, dit-il, que l'assemblée générale a lieu demain dimanche. Le rouleur vous a convoqués. Je vous engage à vous y

trouver tous, mes chers pays. Et vous aussi, pays Villepreux l'Ami-du-trait. Vous pourrez nous aider de vos conseils: ce sera une manière de servir encore la société. Quant aux ouvriers que vous demandez, on verra à vous les procurer.

— Je vous ferai observer, lui répondit Huguenin en baissant la voix, qu'il me faut des ouvriers du premier mérite; car le travail que j'ai à leur confier est très-délicat, et requiert des connaissances assez étendues.

— Oh! oh! dit le rouleur (1) en riant avec un peu de dédain, vous n'en trouverez qu'après le concours; car tout homme qui se sent du talent et du cœur veut concourir, et vous n'aurez même pas le premier choix: nous l'enlèverons pour notre glorieux combat.

Le repas terminé, les compagnons, avant

(1) Les fonctions du *rouleur* (ou *rôleur*) consistent à présenter les ouvriers aux maîtres qui veulent les embaucher, et à consacrer leur engagement au moyen de certaines formalités. C'est lui qui accompagne les *partants* jusqu'à la sortie des villes, qui lève les acquits, etc.

de se séparer, se formèrent en groupes pour s'entretenir entre eux des choses qui les intéressaient personnellement.

Bordelais le Cœur - aimable s'approcha de Pierre Huguenin et d'Amaury : — Il est étrange, dit il au premier, que vous ne vouliez pas concourir. Si vous êtes le plus habile d'entre nous, comme plusieurs le prétendent, vous êtes blâmable de déserter le drapeau la veille d'une bataille.

— Si je croyais cette bataille utile aux intérêts et à l'honneur de la société, répondit Huguenin, je sacrifierais peut-être mes intérêts et jusqu'à mon propre honneur.

—Vous en doutez ! s'écria le Cœur-aimable. Vous croyez que les dévorants sont plus habiles que nous ? raison de plus pour mettre votre nom et votre talent dans la balance.

— Les dévorants ont d'habiles ouvriers, mais nous en avons qui les valent ; ainsi, je ne préjuge rien sur l'issue du concours.

Mais, eussions-nous la victoire assurée, je me prononcerais encore contre le concours.

— Votre opinion est bizarre, reprit le Cœur-aimable, et je ne vous conseillerais pas de la dire aussi librement à des pays moins tolérants que moi; vous en seriez blâmé, et l'on vous supposerait peut-être des motifs indignes de vous.

— Je ne vous comprends pas, répondit Pierre Huguenin.

— Mais... reprit le Cœur-aimable, tout homme qui ne désire pas la gloire de sa patrie est un mauvais citoyen, et tout compagnon.....

— Je vous entends maintenant, interrompit l'Ami-du-trait, mais si je prouvais que, d'une manière ou de l'autre, ce concours sera préjudiciable à la société, j'aurais fait acte de bon compagnon.

Pierre Huguenin ayant répondu jusque-là à ces observations sans aucun mystère, ses paroles avaient été entendues de quelques

compagnons qui s'étaient rassemblés autour de lui. Le Dignitaire, voyant cette réunion grossir et les esprits s'émouvoir, rompit le groupe en disant à Pierre : — Mon cher pays, ce n'est pas l'heure et le lieu d'ouvrir un avis différent de celui de la société. Si vous avez quelques bonnes vues sur nos affaires, vous avez le droit et la liberté de les exposer demain devant l'assemblée ; et je vous convoque, certain d'avance que si votre avis est bon, on s'y rendra, et que s'il est mauvais, on vous pardonnera votre erreur.

On se sépara sur cette sage décision. Une partie des compagnons présents logeait chez la Mère. Une petite chambre avait été préparée pour Huguenin et Amaury, qui y furent conduits par la servante. La Mère s'était retirée avant la fin du souper.

Quand les deux amis furent couchés dans le même lit suivant l'antique usage des gens du peuple, Huguenin, cédant à la fatigue, allait

s'endormir; mais l'agitation de son ami ne le lui permit pas. — Frère, dit le jeune homme, je t'ai dit qu'un jour viendrait peut-être où je pourrais te confier mon secret. Eh bien, ce jour est venu plus tôt que je ne le prévoyais. Je suis amoureux de la Savinienne.

— Je m'en suis aperçu ce soir, répondit Pierre.

— Je n'ai pu, reprit le Corynthien, maîtriser mon émotion en apprenant qu'elle était libre, et un instant de folle joie a dû me trahir. Mais bientôt la voix de ma conscience m'a reproché ce sentiment coupable, car j'étais l'ami de Savinien. Ce digne homme avait pour moi une affection particulière. Tu sais qu'il m'appelait son Benjamin, son saint Jean-Baptiste, son Raphaël: il n'était pas ignorant, et il avait des expressions et des idées poétiques. Excellent Savinien! j'eusse donné ma vie pour lui et je la donnerais encore pour le rappeler sur la terre; car la Savinienne l'aimait, et il la rendait heureuse.

C'était un homme plus précieux et plus utile que moi en ce monde.

— J'ai compris tout ce qui se passait dans ton cœur, dit l'Ami-du-Trait.

— Est-il possible ?

— On lit aisément dans le cœur de ceux qu'on aime. Eh bien, maintenant qu'espères-tu ? La Savinienne connaît ton amour, et je crois qu'elle y répond. Mais es-tu le mari qu'elle choisirait? Ne te trouvera-t-elle pas bien jeune et bien pauvre pour être le soutien de sa maison, le père de ses enfants?

— Voilà ce que je me dis et ce qui m'accable. Pourtant je suis laborieux; je n'ai pas perdu mon temps sur le tour de France, je connais mon état. Tu sais que je n'ai pas de mauvais penchants, et je l'aime tant qu'il ne me semble pas qu'elle puisse être malheureuse avec moi. Me crois-tu indigne d'elle ?

—Bien au contraire, et, si elle me consultait, je dissiperais les craintes qu'elle peut avoir.

—Oh ! faites-le, mon ami, s'écria le Coryn-

thien, parlez-lui de moi. Tâchez de savoir ce qu'elle pense de moi.

— Il faudrait mieux savoir d'avance jusqu'où va votre liaison, répondit Pierre en souriant. Le rôle que tu me confies serait moins embarrassant pour elle et pour moi.

—Je te dirai tout, répondit Amaury avec abandon. J'ai passé ici près d'une année. J'avais à peine dix-sept ans (j'en ai dix-neuf maintenant). J'étais alors simple affilié, et je passai au grade de Compagnon-reçu, après un court séjour, ce qui donna de moi une bonne opinion à Savinien et à sa femme. Je travaillais à la préfecture que l'on réparait. Tu sais tout cela, puisque c'est toi qui m'avais fait affilier à mon arrivée, et que tu ne nous quittas que six mois après. J'ai toutes ces dates présentes, car c'est le jour de ton départ pour Chartres que je m'aperçus de l'amour que j'avais pour la Savinienne. Je me souviens de la belle conduite que nous te fîmes sur la chaussée. Nous avions nos cannes et nos ru-

bans, et nous te suivions sur deux lignes, nous arrêtant à chaque pas pour boire à ta santé. Le rouleur portait ta canne et ton paquet sur son épaule. C'est moi qui entonnais les chants du départ, auxquels répondaient en chœur tous nos pays. La solennité de cette cérémonie si honorable pour ceux à qui on la décerne, et dont j'étais fier de te voir le héros, me donna de l'enthousiasme et du courage. Je t'embrassai sans faiblesse, et je revins en ville avec *la Conduite*, chantant toujours et ne songeant pas à l'isolement où j'allais me trouver, loin de l'ami qui m'avait instruit et protégé. J'étais, je crois, un peu exalté par nos fréquentes libations, auxquelles je n'étais pas accoutumé et auxquelles je crains fort de ne m'habituer jamais. Quand les fumées du vin se furent dissipées, et que je me retrouvai sans toi chez la Mère, sous le manteau de la cheminée, tandis que nos frères continuaient la fête autour de la table, je tombai dans une profonde tristesse. Je ré-

sistai longtemps à mon chagrin, mais je n'en fus pas le maître, et je fondis en larmes. La Mère était alors auprès de moi, occupée à préparer le souper des compagnons. Elle fut attendrie de me voir pleurer; et pressant ma tête dans ses mains de la même manière qu'elle caresse ses enfants: Pauvre petit Nantais, me dit-elle, c'est toi qui as le meilleur cœur. Quand les autres perdent un ami, ils ne savent que chanter et boire jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de voix, et ne puissent plus tenir sur leurs jambes. Toi, tu as le cœur d'une femme, et celle que tu auras un jour sera bien aimée. En attendant, prends courage, mon pauvre enfant. Tu ne restes pas abandonné. Tous tes pays t'aiment, parce que tu es un bon sujet et un bon ouvrier. Ton père Savinien dit qu'il voudrait avoir un fils tout pareil à toi. Et quant à moi, je suis ta mère, entends-tu ? non pas seulement comme je suis celle de tous les compagnons, mais

comme celle qui t'a mis au monde. Tu me confieras tous tes embarras, tu me diras tes peines, et je tâcherai de t'aider et de te consoler.

En parlant ainsi, cette bonne femme m'embrassa sur la tête, et je sentis une larme de ses beaux yeux noirs tomber sur mon front. Je vivrais autant que le juif errant que je n'oublierais pas cela. Je sentis mon cœur se fondre de tendresse pour elle, et je te l'avoue, pendant le reste de ce jour-là, je ne pensai presque plus à toi. J'avais toujours les yeux sur la Savinienne. Je suivais chacun de ses pas. Elle me permettait de l'aider aux soins de la maison, et le brave Savinien disait en me regardant faire : — Comme ce garçon est complaisant ! quel bon enfant ! quel cœur il a ! — Savinien ne se doutait pas que dès ce jour-là j'étais son rival, l'amoureux de sa femme.

Il ne s'en douta jamais ; et plus j'étais amoureux, plus il avait de confiance. Lui qui avait

la cinquantaine, il ne pouvait sans doute pas s'imaginer qu'un enfant comme moi eût d'autres yeux pour la Savinienne que ceux d'un fils. Mais il oubliait que la Savinienne eût pu être sa fille, et qu'elle n'eût pas pu être ma mère. Cette Mère chérie vit bien l'état de mon cœur. Jamais je n'osai le lui dire; je sentais bien que cela eût été coupable, puisque Savinien était si bon pour moi. Et puis je savais combien elle est honnête. Il n'y aurait pas eu un seul compagnon, même parmi les plus hardis, qui se fût hasardé, fût-ce dans le vin, à lui manquer de respect. Mais je n'avais pas besoin de parler; mes yeux lui disaient malgré moi mon attachement. A peine avais-je fini ma journée que je courais chez la Mère, et j'arrivais toujours le premier. J'avais un amour et des soins pour ses enfants comme ceux d'une femme qui les aurait nourris. Dans ce temps-là elle sevrait son garçon. Elle fut malade, et ses cris l'empêchaient de reposer. Elle ne voulait pas le confier à sa servante, parce que

Fanchon avait le sommeil dur, et l'eût mal soigné, malgré sa bonne volonté. Elle permit que je prisse l'enfant dans mon lit pendant les nuits. Je ne pouvais fermer l'œil, mais j'étais heureux de le bercer et de le promener dans mes bras autour de la chambre, en lui chantant la chanson de la poule qui pond un œuf d'argent pour les jolis marmots. Cela dura deux mois. La Mère était guérie, et le petit s'était habitué à dormir tranquillement avec moi. Quand elle voulut le reprendre, il ne voulut plus me quitter, et il a reposé dans mes bras tout le temps que j'ai passé ici. Je crois qu'il n'y a pas de lien plus tendre que celui d'une femme avec la personne qui aime son enfant et qui en est aimé. Nous étions comme frère et sœur, la Savinienne et moi. Quand elle me parlait, quand elle me regardait, il y avait dans sa voix et dans ses yeux la douceur du Paradis, et je n'étais soucieux de rien, quoiqu'il y eût auprès de nous quelqu'un qui eût pu donner bien de l'inquiétude à Savinien et à moi. C'était Romanet

le Bon-soutien, aujourd'hui Dignitaire. Quel bon cœur! quel brave compagnon encore que celui-là! Il aimait la Savinienne comme je l'aime, et je crois bien qu'il l'aimera toute sa vie. Dans ce temps-là, les affaires de Savinien étaient assez embarrassées. Il avait du crédit, mais pas d'argent; et il était obligé de payer chaque année une partie de ce qu'il avait emprunté sur parole pour acheter son fonds. Et comme il ne gagnait pas beaucoup (il était trop honnête homme pour cela), il voyait avec effroi arriver le moment où il serait obligé de céder son auberge à un autre. Si j'avais eu quelque chose, combien j'aurais été heureux de l'aider! Mais je ne possédais alors que le vêtement que j'avais sur le dos; et mes journées suffisaient à peine à m'acquitter envers Savinien, qui m'avait nourri et logé gratis dans les commencements. Romanet le Bon-Soutien était dans une meilleure position. Il était riche. Il avait un héritage de plusieurs milliers d'écus. Il le vendit, et le mit dans

les mains de Savinien, sans vouloir accepter de billets, ni recevoir d'intérêts, en lui disant qu'il le lui rendrait dans dix ans s'il ne pouvait faire mieux. Il a agi ainsi par amitié pour Savinien, je le veux bien; mais, sans rien ôter à son bon cœur, on peut bien deviner que la Savinienne entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il avait à faire cette bonne action. Le brave jeune homme n'en était que plus timide avec elle, et, comme moi, il se fût fait un crime de manquer au devoir de l'amitié envers son mari. Nous l'aimions donc tous les deux, et elle nous traitait tous les deux comme ses meilleurs amis. Mais Romanet, retenu par la modestie à cause de son bienfait, et demeurant en ville, la voyait moins souvent que moi. Enfin, quelle qu'en fut la cause, la Mère avait pour moi une préférence bien marquée. Elle vénérait le Bon-Soutien comme un ange, mais elle me choyait comme son enfant; et il n'y avait pas qua-

tre personnes plus unies et plus heureuses sur la terre, qne Savinien, sa femme, le Bon-Soutien, et moi.

Mais le temps vint enfin où il fallut m'éloigner. Les travaux de la préfecture étaient terminés, et l'ouvrage allait manquer pour le nombre des compagnons réunis à Blois. De jeunes compagnons arrivèrent; ce fut aux plus anciennement arrivés de leur grade à leur céder la place. J'étais de ce nombre. On décréta qu'on nous ferait la conduite, et que l'on nous dirigerait sur Poitiers.

C'est alors que je m'aperçus de la force de mon sentiment. J'étais comme fou, et la douleur que j'éprouvais en apprit plus à la Savinienne que je n'aurais voulu lui en dire. C'est elle qui me donna la force d'obéir au Devoir en me parlant de son honneur et du mien; et, dans cette exhortation, il y eut des paroles échangées que nous ne pûmes pas reprendre après les avoir dites. Enfin, je partis le cœur brisé, et je n'ai jamais pu

aimer ou même regarder une autre femme que la Savinienne. Je suis encore aujourd'hui aussi pur que le jour où tu quittais Blois, et où la Savinienne m'embrassait au front sous le manteau de la cheminée.

Pierre, attendri par le récit de cette passion naïve et vertueuse, promit à son ami de le servir dans ses amours, et s'engagea à ne pas quitter Blois sans avoir pénétré les desseins de la Savinienne et soulevé le voile qui cachait l'avenir du Corynthien.

CHAPITRE XII.

Ce fut le lendemain, un dimanche bien entendu, que tous les compagnons et affiliés du Devoir de liberté de Blois employèrent leur journée à délibérer sur l'affaire du concours. La chambre consacrée aux séances étant livrée aux maçons pour cause d'urgente réparation,

l'assemblée eut lieu ce jour-là dans la grange de la Savinienne. Tous les membres s'assirent sans façon sur des bottes de paille. Le Dignitaire avait une chaise, et devant lui une table pour écrire, autour de laquelle étaient assis le secrétaire et les *anciens*. Pierre eût désiré terminer ses affaires et partir dès le matin. Mais outre que l'avertissement du rouleur n'était que trop vrai et qu'il ne pouvait trouver un seul bon ouvrier qui ne fût intéressé au concours, il regardait comme un devoir de répondre à l'appel qui le convoquait. Quand on eut proposé la pièce du concours, et lorsqu'on allait procéder à l'élection des concurrents, il demanda la parole, afin de pouvoir se retirer ensuite. Elle lui fut accordée; et, malgré l'agitation soulevée par l'affaire principale, on se disposa à l'écouter avec attention. Chacun était curieux de voir ce qu'un compagnon généralement estimé pouvait alléguer contre une chose aussi glorieuse et aussi sainte que la lutte contre les dévorants.

Pierre prit la parole. Il démontra d'abord que la victoire était toujours chanceuse; que le jury le plus intègre et le mieux composé pouvait se tromper ; qu'en matière d'art il n'y avait pas d'arrêts incontestables; que le public lui-même était souvent abusé par une tendance au mauvais goût, et que jamais le triomphe d'un artiste n'était accepté par ses rivaux ; qu'ainsi l'honneur que la société voulait attacher au concours, et la gloire qu'elle se flattait d'en retirer, n'étaient qu'illusion et déception.

Il parla aussi des dépenses qu'on allait faire pour ce concours. On allait priver de travail un certain nombre de concurrents. Il faudrait les soutenir pendant ce temps, et les indemniser ensuite sur le fonds commun. Il faudrait aussi nourrir et payer, pendant les cinq ou six mois que durerait la confection du chef-d'œuvre, les gardiens préposés à la claustration des concurrents. C'étaient là des dépenses qui endetteraient

certainement la société pour plusieurs années. Pierre prouva ses assertions par des chiffres. Mais il fut interrompu par des murmures. Il y avait là des amours-propres irritables, qui n'entendaient pas raillerie sur le fait de leur capacité scientifique et artistique. Comme il arrive dans toute assemblée, quels qu'en soient les éléments et le but, ces têtes chaudes et vaniteuses menaient tout, et venaient à bout de persuader à tous que la seule affaire était de les admirer et de leur ménager des triomphes. Quand Pierre Huguenin leur disait :

— De quoi servira à la société qu'une demi-douzaine de ses membres ait passé une demi-année sur un colifichet ruineux, sur un monument destiné à perpétuer le souvenir de notre folie et de notre vanité ?

Ils lui répondaient :

— Et si la société veut se charger de cette dépense, que vous importe ? Si vous ne voulez pas y participer, remerciez la so-

ciété (1); vous êtes libre, vous avez fini votre tour de France.

Et Pierre avait bien de la peine à leur faire comprendre que s'il eût été riche, il eût mieux aimé se charger de toute la dépense que de laisser la société se ruiner, s'endetter pour vingt ans peut-être.

— La société s'imposera toutes les privations, s'il le faut, répondaient-ils. L'honneur est plus précieux pour elle que la richesse. Laissez-nous abaisser l'orgueil des dévorants, leur prouver que nous seuls connaissons la partie, les forcer de nous céder la place, et vous verrez ensuite que personne ne se plaindra.

— Ce n'est pas vous qui vous plaindrez, dit à ce propos Pierre Huguenin à un des plus exaltés aspirans au concours; vous qui allez recueillir tout l'honneur du combat si

(1) Remercier la société, c'est s'en retirer en ce sens qu'on ne participe plus à ses dépenses, à ses entreprises, ni à ses profits. On reste lié de cœur, mais on n'est plus obligé envers elle que par la conscience.

vous gagnez, et qui, même en cas de défaite, serez indemnisé et récompensé de vos peines par la société. Mais tous ces jeunes affiliés qui, par la suite, viendront admirer dans vos salles d'étude le chef-d'œuvre de votre concours, seront-ils dédommagés, par la vue de ce trophée, des leçons qui leur manqueront et des avances qui ne pourront leur être faites ? Quant à moi, j'approuve le principe de l'émulation; mais à condition que la gloire des uns n'appauvrira pas les autres, et que les écoliers ne paieront pas pour rester écoliers, en proclamant la science des maîtres de l'art.

Ces bonnes raisons commençaient à avoir prise sur les gens désintéressés. Pierre Huguenin essaya de les dissuader de leur ambitieux dessein, par des raisons non plus positives, mais plus larges. Il s'abandonna aux sentiments et aux idées qui depuis longtemps fermentaient dans son cœur, en leur démontrant le tort moral que de semblables luttes causaient de part et d'autre aux sociétés.

— N'est-ce pas, leur dit-il, une grande injustice que nous commettons, lorsque nous disons à des hommes laborieux et nécessiteux comme nous : Cette ville ne saurait nous contenir tous, et nous faire vivre au gré de notre orgueil ou de notre ambition; tirons-la au sort, ou bien essayons nos forces ; que les plus habiles l'emportent, et que les vaincus s'en aillent pieds nus sur la route pénible de la vie, chercher un coin stérile où notre orgueil dédaigne de les poursuivre? Direz-vous que la terre est assez grande, et qu'il y a partout du travail? Oui, il y a partout de l'espace et des ressources pour les hommes qui s'entr'aident. Il n'y en a pas, non, l'univers n'est pas assez grand pour des hommes qui veulent s'isoler ou se disperser en petits groupes haineux et jaloux. Ne voyez-vous donc pas le monde des riches? ne vous êtes-vous jamais demandé de quel droit ils naissent heureux, et pour quel crime vous vivez et mourez dans la misère! pour-

quoi ils jouissent dans le repos, tandis que vous travaillez dans la peine! Qu'est-ce donc que cela signifie? Les prêtres vous diront que Dieu le veut ainsi; mais êtes-vous bien sûrs que Dieu le veuille ainsi en effet? Non, n'est-ce pas? Vous êtes sûrs du contraire; autrement vous seriez des impies, des idolâtres, et vous croiriez en un Dieu plus méchant que le diable, ennemi de la justice et du genre humain. Eh bien! voulez-vous que je vous dise comment s'est établie la richesse et comment s'est perpétuée la pauvreté? Par le savoir-faire des uns, et par la simplicité des autres. C'est pour cela que les simples ont accepté leur défaite et leur exclusion du partage de tous les biens et de tous les honneurs; car les habiles leur ont prouvé que cela devait être ainsi. Et voilà qu'il y a eu tant et tant de simples, que vos pères et vous avez été condamnés à travailler pour les riches sans vous plaindre et sans vous lasser. Vous trouvez cela fort in-

juste. Du matin au soir je l'entends dire, et je le dis moi-même. Ce que vous trouvez injuste contre vous, trouveriez-vous donc juste de le faire souffrir aux autres?

Quelquefois, malgré l'arrêt du sort, il vous est permis de sortir de votre misère: mais à quelles conditions? Il faut que vous soyez très-laborieux, très-persévérants, et peut-être très-égoïstes: il faut que vous vous éleviez par le gain, l'avarice, et l'âpreté au travail, au-dessus de tous vos pareils; car quels sont ceux d'entre nous qui réussissent à amasser quelque bien et à s'établir quelque part? Ceux-là seulement qui ont un héritage, ou bien ceux qui ont un génie supérieur. Je sais le respect qu'on doit à l'intelligence; mais trouvez-vous bien juste, bien généreux, qu'un homme croupisse dans la misère et périsse sur la paille, parce que Dieu ne lui a pas donné autant d'esprit ou de santé qu'à vous? Quel est l'esprit de notre société, quelle est sa cause, quel est son but? La

nécessité d'employer l'intelligence et le courage des uns à stimuler et à corriger l'ineptie ou la mollesse des autres; et pour cela il faut les soutenir et les aider de notre gain, c'est-à-dire de notre travail, jusqu'à ce qu'ils aient profité de nos leçons et reconnu la nécessité de travailler eux-mêmes sans se ménager.

La pensée qui a institué le Devoir de liberté, et, permettez-moi de vous le dire, la pensée qui a institué les différents Devoirs du compagnonnage, est donc grande, morale, vraie, et selon les desseins de *Salomon* (1). Eh bien! ce que vous faites lorsque vous travaillez à expulser une société est tout à fait opposé à cette pensée auguste, à

(1) *Salomon* était alors pour les compagnons et sera encore longtemps pour un grand nombre, un être de raison, une sorte de fétiche auquel on attribue toutes les perfections, toutes les puissances. Son nom équivaut presque à celui de l'Éternel, et Pierre Huguenin l'employait pour donner plus d'autorité à son invocation religieuse.

ces suprêmes desseins. Si les travailleurs du temple ont cru devoir se diviser en diverses tribus sous la conduite de plusieurs chefs, c'est que leur mission était de parcourir le monde par différents chemins, afin de porter sur plusieurs points à la fois la lumière et le bienfait de l'industrie. Soyez sûrs que les enfants de Jacques et ceux de Soubise sont aussi bien que nous les enfants du grand Salomon...

Un murmure désapprobateur faillit interrompre l'Ami-du-trait. Il se hâta de reprendre avec adresse (car un peu d'allégorie était bien nécessaire avec des esprits moins éclairés que le sien) :

— Ce sont des enfants égarés, il est vrai, des enfants rebelles, si vous voulez. Dans leur long et pénible pélerinage, ils ont oublié les sages lois et jusqu'au nom auguste de leur père. Jacques fut peut-être un imposteur qui corrompit leur jugement, et se fit prophète pour s'approprier le culte du vrai

maître; et c'est pourquoi ils ont tant d'animosité contre nous; c'est pourquoi ils nous provoquent et nous maltraitent avec fanatisme, cherchant à s'isoler de nous et à nous disputer le travail, héritage sacré de tous les compagnons. Imiterez-vous donc leur exemple, et, parce qu'ils sont aveugles et inhumains, agirez-vous comme eux? relèverez-vous le gant du combat? O mes pays! ô mes frères! rappelez-vous une grande leçon que Salomon nous a donnée. Deux mères se disputaient un enfant; il ordonna qu'on le coupât en deux, et que chacune en emportat la moitié. La mère supposée accepta le partage, la vraie mère s'écria qu'on le donnât tout entier à sa rivale. Cet apologue est l'emblème de notre destinée. Ceux de nous qui demandent le partage de la terre et du travail sont sans entrailles, et ne songent pas que ce lambeau partagé par le glaive de la haine ne sera plus entre leurs mains qu'un cadavre.

Pierre leur parla encore longtemps. Je

ne sais s'il portait dans son sein la révélation d'un temps et d'une société où le principe de liberté individuelle pourrait se concilier avec le droit de tous. Je sais que son cerveau intelligent eût pu s'élever à cette conception, telle qu'elle est entrée aujourd'hui dans les cœurs et dans les esprits d'élite. Mais il est à remarquer qu'à cette époque, le principe du Saint-Simonisme (la première des doctrines modernes qui se soit popularisée sous le règne des Bourbons) ne s'était pas encore développé. Les germes d'une philosophie sociale et religieuse couvaient dans de secrets conciles, ou s'élucubraient dans les méditations des économistes. Probablement Pierre Huguenin n'en avait jamais entendu parler; mais un esprit droit et assez cultivé, une âme ardente, une imagination poétique, faisaient de lui un être mystérieux et singulier, assez semblable aux pâtres inspirés qui naissaient dans l'ancienne tradition avec le don de prophétie. On pou-

vait dire, avec la Savinienne, qu'il était rempli de l'esprit du Seigneur; car, dans la candeur de son enthousiasme, il touchait aux plus hautes questions humaines, sans savoir lui-même quelles étaient ces cimes voilées où son rêve l'avait porté. C'est pourquoi ses discours dont nous ne pouvons vous donner ici que la substance sèche et grossière, avaient un caractère de prédication dont l'effet était grand sur des esprits simples et sur des imaginations encore vierges. Il leur conseilla de tenter, au lieu d'une épreuve douteuse, une paix honorable. Les Dévorants, las de querelles, commençaient à s'adoucir. Il serait peut-être plus facile qu'on ne pensait de les amener à reconnaître le droit des Enfants de Salomon. Pourquoi, si ces derniers étaient capables d'écouter la raison, de comprendre la justice, les Dévorants ne le seraient pas aussi? N'étaient-ils donc pas des hommes? et, au risque de n'être pas écouté, ne devait-on pas

essayer de les ramener à des sentiments humains, plutôt que d'envenimer leur haine par un défi d'amour-propre? Enfin ne serait-on pas encore à temps de reprendre la décision du concours, s'il venait à être bien démontré que c'était le seul moyen d'éviter de nouveaux combats. Mais que ne fallait-il pas entreprendre avant d'abandonner les chances de paix et d'alliance! L'avait-on fait? Tout au contraire, on n'avait songé qu'à répondre injure pour injure, bravade pour bravade. On s'était, de gaieté de cœur, précipité dans mille dangers qu'il eût été facile d'éviter dans le principe, avec plus de calme et de dignité. N'avait-on pas provoqué aussi les charpentiers Drilles, en chantant le matin même, devant leurs ateliers, des chants de guerre et d'anathème? Pierre avait été témoin de ce fait. Il le censura avec force, avec douleur. — Vous avez l'orgueil d'être les seigneurs, les patriciens du tour de France, leur dit-il; ayez donc au moins les manières

nobles qui conviennent quand on s'estime supérieurs au reste des hommes.

Lorsqu'il cessa de parler, il se fit un long silence. Les choses qu'il avait dites étaient si nouvelles et si étranges, que les auditeurs avaient cru faire un rêve dans une autre vie, et qu'il leur fallut quelque temps pour se reconnaître dans les ombres de la terre.

Mais peu à peu les passions contenues reprirent l'essor. Leur règne n'était pas encore près de finir; et le peuple des travailleurs n'avait gardé du grand principe d'égalité fraternelle proclamé par la révolution française, qu'une devise au lieu d'une foi, quelques mots glorieux, profonds, mais aussi mystérieux pour lui que les rites du compagnonnage. Les murmures succédèrent bientôt à la muette adhésion de quelques uns, à la stupeur profonde du grand nombre; et ceux dont le cœur avait tressailli involontairement rougirent tout aussitôt d'avoir senti cette émotion ou de l'avoir laissé paraître. Enfin un des

plus exaltés prit la parole. — Voilà un beau discours, dit-il, et un sermon mieux fait qu'un curé en chaire n'eût pu le débiter. Si tout le mérite d'un compagnon est de connaître les livres et de parler comme eux, honneur à vous, pays Villepreux l'Ami-du-trait! Vous en savez plus long que nous tous; et si vous aviez affaire à des femmes, vous les feriez peut-être pleurer. Mais nous sommes des hommes, des enfants de Salomon; et si la gloire d'un compagnon du Devoir de liberté est de soutenir sa société, de se dévouer corps et âme pour elle, de repousser l'injure, de lui faire un rempart de sa poitrine, honte à vous, pays Villepreux, car vous avez mal parlé, et vous mériteriez d'être réprimandé. Comment donc! nous avons écouté jusqu'au bout les conseils d'une lâche prudence, et nous ne nous sommes pas indignés? On nous a dit qu'il fallait abjurer notre honneur, oublier le meurtre de nos frères, tendre la joue aux soufflets, rayer notre nom appa-

remment du tour de France, et nous avons écouté tout cela patiemment? Vous voyez bien, pays Villepreux, que nous sommes doux et modérés autant qu'on peut l'être. Vous voyez bien que nous avons le respect du Devoir et la fraternité du compagnonnage bien avant dans le cœur, puisque nous ne vous avons pas réduit au silence comme un insensé, ou jeté hors d'ici comme un faux frère. Vous avez une si belle réputation, et vous avez été revêtu de dignités si éminentes dans la société, que nous persistons à croire vos intentions bonnes et votre cœur droit. Mais votre esprit s'est égaré dans les livres, et ceci doit servir d'enseignement à tous ceux qui vous ont entendu. Qui en sait trop, n'en sait pas assez; et quiconque apprend beaucoup de choses inutiles, risque d'oublier les plus nécessaires, les plus sacrées.

D'autres orateurs plus véhéments encore renchérirent sur l'indignation de celui-là, et bientôt une discussion violente s'engagea contre

Pierre Huguenin. Il répondit avec calme; il supporta avec la résignation d'un martyr et la fermeté d'un stoïque les accusations, les reproches et les menaces. Il disait d'excellentes choses, variant ses arguments et appropriant les formes de son langage à la portée d'esprit de ses divers interlocuteurs. Mais il voyait avec douleur que le petit nombre de ses adhérents diminuait de plus en plus, et il s'attendait à des outrages publics; car la séance était livrée à la confusion, et la vérité n'avait plus de pouvoir sur ces âmes endurcies ou exaltées. Enfin le Dignitaire, après bien des efforts inutiles, obtint le silence, et prit la défense des intentions de Pierre Huguenin.

— Je le connais trop, dit-il, pour douter de lui; et si un soupçon contre son honneur pouvait entrer dans ma pensée, je crois qu'un instant après je lui en demanderais pardon à genoux. Il n'y aura donc ici de réprimandes que contre ceux qui se permet-

traient de l'insulter. Sur tous les points, il a parlé suivant sa conscience, et sur plusieurs points mes sentiments sont d'accord avec les siens. Cependant je crois que ses idées ne sont pas applicables pour le moment; c'est pourquoi je propose de passer outre: mais je demande, une fois pour toutes, qu'on respecte la liberté des opinions, et qu'on les combatte sans aigreur et sans brutalité. Consolez-vous, pays Villepreux, de la contradiction un peu violente que vous avez rencontrée ici. Si vous vous êtes trompé en quelque chose, vous n'en avez pas moins dit certaines véritées qui resteront gravées dans plus d'un cœur ami, et dans le mien particulièrement. Soyez sûr qu'il en restera aussi quelques unes, même dans l'esprit des plus exaltés. Peut-être les idées de paix et d'union générale que vous avez osé proclamer seront-elles mieux écoutées dans des jours plus heureux. Je trouve, moi, que vous avez bien parlé, et que votre cœur n'a pas été corrompu par

la science des livres. Vous êtes libre de vous retirer, si la discussion de nos intérêts, comme nous les entendons pour le moment, blesse votre croyance; mais nous vous prions de ne pas quitter la ville avant que la crise où nous sommes ait changé de face. S'il fallait en venir à de nouveaux combats, et si la société vous ordonnait de marcher, nous savons que vous vous conduiriez comme un brave soldat de l'armée de Salomon.

Pierre s'inclina en signe de respect et de soumission. Il se retira, et le Corynthien le suivit. — Frère, lui dit ce noble jeune homme, ne sois pas humilié, ne sois pas triste, je t'en supplie; ce que le Dignitaire vient de dire est bien vrai, tes paroles ont retenti dans des cœurs amis du tien.

— Je ne suis point humilié, répondit l'Ami-du-trait, et ta sympathie suffirait à elle seule pour me dédommager de l'emportement des autres. Mais je suis inquiet, je te l'avoue, et pour une chose toute personnelle. Le Digni-

taire vient de m'ordonner en quelque sorte de rester ici. Je comprends la délicatesse de cette intention ; il voit que plusieurs m'accuseront de manquer de cœur à l'heure du combat, et il me fournit l'occasion de me réhabiliter à leurs yeux ; mais je ne suis pas jaloux de cet honneur farouche, et je l'accepterai avec douleur. Une raison non moins grave me fait regretter d'avoir renoué mes relations avec la société. J'ai donné ma parole d'honneur à mon père d'être de retour sous trois jours, et mon père a donné la sienne de reprendre ses travaux demain. Il ne peut le faire sans moi. Il est malade, et plus sérieusement peut-être depuis que je suis absent. Il est d'un caractère bouillant, d'une loyauté scrupuleuse. A l'heure qu'il est, il m'attend sur la route, et je crois le voir, tourmenté par l'inquiétude, par l'impatience, par la fièvre. Pauvre père ! Il avait tant de foi à la promesse que je lui ai faite ! Il me faudra donc y manquer !

—Pierre, répondit le Corynthien, je sens que

tu es entre deux devoirs : le saint *devoir de liberté*, et le devoir filial qui n'est pas moins sacré. Il faut que tu partages ton fardeau. J'en veux prendre la moitié. Tu resteras ici pour obéir aux lois de la société, et moi j'irai chez ton père. J'inventerai quelque prétexte pour t'excuser, et je me mettrai à l'ouvrage à ta place. Une heure d'attention va me suffire pour recevoir tes instructions. Je sais comme tu démontres, et tu sais comme je t'écoute. Viens dans le jardin, et avant la nuit je me mettrai en route. Je coucherai chez la Jambe-de-bois, et avant le jour, je prendrai la diligence qui passe par là. Demain soir je serai chez ton père, après-demain matin dans la chapelle de ton vieux château. De cette manière tout s'arrangera, et tu auras l'esprit tranquille.

— Cher Amaury, répondit Pierre Huguenin, je n'attendais pas moins de ton amitié et d'un cœur comme le tien ; mais je ne puis accepter ton dévouement.

Il est probable que le concours aura lieu ;

et je ne dois ni ne veux que tu perdes l'occasion de te faire connaître et d'acquérir de la gloire. Ce n'est pas parce que tu es mon élève, mais je suis certain que tu es le plus fort de ceux qui se présenteront au concours. Si tu ne remportes le prix du compas d'or, du moins tu feras de telles preuves de talent qu'il en sera parlé sur le Tour de France. De pareilles occasions ne se présentent que rarement, et souvent elles décident de tout l'avenir d'un ouvrier. A Dieu ne plaise que je te fasse perdre celle qui peut s'offrir demain !

— Et moi, je veux la perdre, répondit le Corynthien, et je la perdrais dans tous les cas. Tu me crois bien borné, si tu crois que depuis ce matin mes idées et mes sentiments n'ont pas marché. J'ai ouvert les yeux, frère; et je ne suis déjà plus l'homme aveugle et grossier qui t'écoutait hier soir avec stupeur sur la chaussée de Blois. Les paroles que tu viens de dire devant l'assemblée sont tombées

dans mon cœur, comme le bon grain dans le sillon fertile. Il m'a semblé qu'un nuage s'enlevait de terre entre nous deux, et que je t'avais aimé jusqu'ici à travers un voile. Oui, mon ami, tu ne m'avais pas semblé autre chose qu'un compagnon instruit, honnête, et bon. A présent je vois bien que tu es plus que cela, plus qu'un ouvrier, plus qu'un homme peut-être. Que vais-je te dire? je me suis figuré le Christ, ce fils d'un charpentier, pauvre, obscur, errant sur la terre, et parlant à de misérables ouvriers comme nous, sans argent, presque sans pain, sans éducation (c'est ainsi qu'on nous les dépeint). Je me suis rappelé ce qu'on raconte de sa beauté, de sa jeunesse, de sa douceur, des préceptes de sagesse et de charité qu'il expliquait comme tu l'as fait aujourd'hui en paraboles. Je ne veux pas blesser ta modestie, Pierre, en te comparant à celui qu'on appelle Dieu; mais je me disais : Si le Christ revenait parmi nous, et qu'il passât devant cette

maison, que ferait-il? Il verrait la Savinienne au seuil, avec son air affable et ses deux beaux enfants, et il les bénirait. Et alors la Savinienne le prierait d'entrer ; elle laverait ses pieds poudreux et brûlants, et elle abriterait ses petits dans les plis de la robe du Sauveur, tandis qu'elle irait lui chercher l'eau la plus pure pour étancher sa soif. Et pendant ce temps, le fils du charpentier interrogerait les enfants, et il saurait d'eux qu'il y a là, dans la grange, des hommes qui parlent et qui concertent quelque chose. Alors l'homme divin voudrait connaître le cœur de ses frères, de ses fils, les pauvres travailleurs. Il entrerait dans la grange, et ne dédaignerait pas de s'asseoir comme nous sur une botte de paille, lui qui naquit sur la paille d'une étable; puis il écouterait. Et tout en faisant ce rêve, je me représentais la belle figure de Jésus, attentive et souriante, et ses beaux yeux attachés sur toi avec une expression de douceur et d'attendrissement... Et quand tu eus fini de parler

(car ceci, Pierre, n'était pas une simple supposition que je faisais dans mon esprit; c'était comme une vision que j'avais devant les yeux), quand tu eus fini de parler, je le vis s'approcher, se pencher sur toi et te dire en t'imposant les mains ce qu'il disait aux pauvres hommes du peuple dont il faisait ses disciples : « Viens avec moi, quitte tes filets et suis-moi ; je veux te faire pêcheur d'hommes. » Et il me sembla qu'une grande lumière jaillissait du front du Christ, et t'enveloppait dans son rayon. Alors je me dis en moi-même : Pierre est un apôtre; comment ne le savais-je pas? Il prophétise ; comment ne l'avais-je pas compris? Et moi aussi, je me levai, transporté d'un zèle qui me brûlait. J'allais m'écrier : Oh! Christ, emmenez-moi avec mon frère; je ne suis pas digne de délier les cordons de vos souliers, mais je vous écouterai et je ramasserai les miettes qui tomberont de votre table... Alors les compagnons se sont agités. Ils t'ont contredit, ils

t'ont blâmé. Ma vision s'est effacée; mais il m'en est resté comme un tremblement dans tout le corps; j'ai eu beaucoup de peine à me contenir, j'étais prêt à pleurer, comme dans le temps où la Savinienne, cette pieuse femme qui aime tant Dieu, sans aimer les prêtres, me lisait, de sa voix douce, l'Écriture Sainte dans une vieille Bible qui est dans sa famille depuis deux ou trois cents ans. Aussi, je ne serai jamais impie, et, dût-on se moquer de moi, je ne me moquerai jamais de Jésus le fils du charpentier. Qu'il soit Dieu ou non, qu'il soit tout à fait mort ou qu'il soit ressuscité, je ne peux pas examiner cela, et je ne m'en inquiète pas. Il y en a même qui disent qu'il n'a jamais existé. Moi je dis qu'il est impossible qu'il n'ait pas existé, et j'en suis plus sûr depuis que j'ai compris ce que tu penses, et ce que tu veux faire comprendre aux autres. Pourquoi serais-tu le premier ouvrier qui aurait eu de telles idées? Je ne conçois pas comment je ne les ai

pas eues plus tôt ; et je me dis que tu ne les aurais pas, si des hommes ou des dieux comme Jésus ne les avaient pas répandues dans le monde. C'est pourquoi je ne veux plus écouter que toi, je ne veux plus agir, ni penser, ni travailler, ni aimer même, sans que tu m'aies dit : Cela est bon, cela est juste. Et je ne te quitterai plus jamais..., excepté que je vais te quitter ce soir, mais pour aller t'attendre chez ton père. Tu vois que je ne comprends plus ce que c'est que des concours, de la gloire, des chefs-d'œuvre... nous avons bien autre chose à faire, c'est de travailler sans nuire aux autres, sans les humilier, sans leur disputer ce qui leur appartient aussi bien qu'à nous.

La Savinienne, inquiète de voir Pierre et Amaury quitter l'assemblée et s'enfoncer dans le jardin pour causer avec chaleur, les y avait suivis. Peu à peu elle s'était approchée; et, appuyée sur le dossier de leur banc, elle les écoutait. Pierre la voyait bien, mais

il était heureux qu'elle entendît les discours exaltés du Corinthien, et il se gardait de trahir sa présence. Quand le Corinthien se tut, la Savinienne lui dit avec un soupir:— Je voudrais que Savinien fût encore là pour vous entendre; mais j'espère que, dans le ciel, il vous voit et vous bénit. Corinthien, vous avez un cœur et un esprit comme je n'en ai jamais connus..., si ce n'est mon pauvre Savinien; mais il lui restait encore bien des choses à apprendre, et, comme l'on dit, la vérité sort de la bouche des enfants.

Pierre sourit de joie en voyant que la Savinienne comprenait le Corinthien. Il vit la rougeur et le transport de son ami, quand la Mère lui tendit la main en lui disant : C'est à la vie et à la mort entre nous pour l'estime, mon fils Amaury.

— Et pour l'amitié? s'écria le jeune homme enhardi et troublé à la fois.

— Amitié veut dire une chose entre les hommes, et une autre entre hommes et femmes,

répondit-elle naïvement. Vous avez la mienne comme si nous étions deux hommes ou deux femmes.

Amaury ne répondit rien. La robe noire de la veuve lui imposait silence. Elle s'éloigna, et Pierre reprit en regardant son ami qui la suivait des yeux: — Et maintenant, frère, veux-tu encore partir ? N'es-tu pas retenu ici par quelque chose de plus cher et de plus sérieux que la gloire ?

— Je serais à la veille d'être son mari, répondit le Corinthien, que pour sauver ton honneur, je partirais encore. Mais nous n'en sommes pas là. Je ne peux rester ici. Je ne sais où je prendrais la force de ne jamais dire ce que je pense ; et ce que je pense, une femme en deuil ne doit pas l'entendre. Je manquerais à moi-même, à la mémoire de Savinien, je perdrais l'estime de la Savinienne, et tout cela malgré moi. Fais-moi partir, Pierre, tu me rendras service peut-être plus qu'à toi-même.

Pierre sentit que son ami avait raison. — Eh

bien ! quant à moi, j'accepte, dit-il ; mais je doute fort que la société y consente. Dans l'excès de ta modestie, tu oublies que si le concours a lieu, on aura besoin de toi plus que de tout autre, et qu'on ne te laissera pas partir ainsi. Quelle que soit l'issue de nos différends avec le *Devoir*, ta présence ici est regardée comme nécessaire, puisqu'on t'a convoqué.

— Pierre, Pierre ! s'écria le Corinthien avec tristesse, as-tu donc oublié déjà ce que tu me disais hier soir sur la chaussée ? N'es-tu pas dégoûté de ce pacte qui nous subordonne aux caprices et aux préjugés d'hommes ignorants et emportés ? Nous leur devons assistance quand ils sont dans le malheur ou le danger ; car ils sont nos frères. Mais quand ils sont enivrés d'orgueil ou de vengeance, leur devons-nous une aveugle soumission ? Non ! Quant à moi, ce rêve s'efface, et tout à l'heure, en les voyant se tourner contre toi, je les trouvais si coupables que les liens de l'affection jurée se brisaient malgré moi dans mon cœur.

Viens, rentrons dans l'assemblée. Je vais leur demander de me laisser partir, leur dire de ne pas compter sur moi pour le concours; et, s'ils me refusent, je remercie la société, je reprends ma liberté...

— Tu n'en as pas le droit devant Dieu. Égarés ou coupables, ils sont nos frères. Leur situation est pénible et périlleuse. Nous ne sommes pas en nombre ici, et nos ennemis sont les plus forts, les plus exaltés. S'ils persistent à vouloir nous expulser de Blois par la violence, il vaudra certainement mieux en venir à l'épreuve du concours qu'à celle des coups. Prenons donc patience. Je saurai me résigner encore. S'il faut que d'une manière ou de l'autre, mon honneur soit compromis, je sacrifierai mes intérêts à ceux d'autrui; et si mon père me condamne, ma conscience m'absoudra.

CHAPITRE XIV.

La séance terminée, les Gavots se mirent à table. Le concours était voté, et le Corinthien était du nombre des concurrents élus. Cette nouvelle lui causa une émotion où la joie eut plus de part que le regret, il faut bien l'avouer. Quoique sincère dans son dévouement pour

Pierre Huguenin, et dans ses vertueuses résolutions à l'égard de la Savinienne, son jeune cœur tressaillait, malgré lui, à l'idée de passer plusieurs mois auprès de celle qu'il aimait, et d'être absous, par la volonté du destin, de ce qui eût été un tort en d'autres circonstances. Il faut bien dire aussi que le Corinthien n'était pas sans avoir ressenti plus d'une fois déjà les chatouillements de l'ambition. Il avait trop de talent pour n'être pas un peu sensible à la gloire; et si, dans un mouvement d'enthousiasme généreux, il revenait aux idées évangéliques dont l'avait nourri la pieuse Savinienne, bientôt après les séductions de l'art et de la renommée reprenaient leur empire naturel sur cette âme d'artiste et d'enfant, candide, ardente, et mobile comme les nuages légers d'un beau ciel au matin.

Il s'efforça de recevoir la nouvelle de son élection avec une résignation dédaigneuse. Mais, en dépit de lui-même, la gaieté communicative de ses compagnons ranimait peu à peu les roses de

son teint, et l'aspect de la Savinienne remplissait son cœur d'un espoir plein d'agitations et de combats. Sa voix ne se mêla pas aux propos enjoués de la table ; mais il y avait dans sa gravité une expression de joie sérieuse et profonde, qui n'échappa point à Pierre. De temps en temps le regard de l'aimable Corinthien semblait demander grâce à son austère ami ; puis ses yeux se reportaient invinciblement vers la Savinienne, et un nuage de volupté passionnée les troublait aussitôt. — Prends garde à toi, mon enfant ! lui dit Pierre, tandis que le bruit des convives couvrait leurs voix. N'oublie pas que tout à l'heure tu voulais partir pour fuir le danger. Maintenant qu'il faut l'affronter, ne sois pas téméraire.

— Ne vois-tu pas que ma main tremble en soutenant mon verre ? répondit le Corinthien. Va, je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Je sens le sort plus puissant que moi, et je prie Dieu qu'il me donne un peu de ta force pour me soutenir.

En ce moment plusieurs jeunes gens de la société rentrèrent d'une course qu'ils avaient été faire en ville, à la sortie de la séance. Ils racontèrent qu'ils avaient vu un grand repas de charpentiers Drilles dans un cabaret. En passant devant la porte, ils avaient jeté un regard dans leur salle, et avaient remarqué des militaires attablés avec eux. Les chants de guerre des Dévorants étaient venus frapper leurs oreilles :

Gavot abominable,
Mille fois détestable,
Pour toi plus de pitié! etc.

Alors un de ces jeunes Gavots, transporté d'indignation, s'avança jusque sur le seuil du cabaret, et écrivit sur la porte avec son crayon blanc : « Lâches ! lâches ! »

Cette action d'une bravoure insensée eut le destin étrange de n'être remarquée d'aucune des personnes qui étaient dans la salle. Les convives étaient apparemment trop absorbés

par le plaisir de la table, et ceux qui les servaient trop affairés pour faire attention à ce qui se passait sous leurs yeux. Les autres Gavots n'attendirent pas que la téméraire inscription attirât les regards; ils ne se donnèrent même pas le temps de l'effacer. Voyant que *Marseillais-le-Résolu* (c'était le nom de leur jeune confrère) allait se précipiter dans l'antre aux lions comme un martyr des premiers siècles, ils l'arrachèrent à une mort certaine en se jetant sur lui et en l'entraînant presque de force. Ils racontèrent ce qu'il avait fait, en donnant des éloges à son courage, mais en blâmant son imprudence. Le Dignitaire se joignit à eux pour lui reprocher de n'avoir pas réprimé un mouvement de colère qui pourrait attirer sur la société de nouveaux désastres. — Fasse le ciel, dit-il, qu'il ne faille pas du sang pour effacer ce que vous venez d'écrire!

Vers la fin du souper, on parla de la pièce du concours. C'était un modèle de

chaire à prêcher, qui devait réunir toutes les qualités de la science et toutes les beautés de l'art. Pierre, se soumettant à la décision adoptée, donna son avis sans morgue et sans affectation. Toute dissension était oubliée entre lui et ses compagnons. Les ambitieux qu'il avait froissés, n'ayant plus rien à craindre de son opposition, ne rougissaient pas de l'écouter; car il raisonnait sur son art avec une incontestable supériorité. Déjà les Gavots se livraient à des rêves flatteurs; on se croyait assuré de la victoire, et la belle chaire s'élevait comme un monument gigantesque dans les imaginations excitées par les fumées de la gloire, lorsque des coups violents ébranlèrent la porte de l'auberge. — Qui donc peut s'annoncer aussi brutalement? dit le Dignitaire en se levant. Ce ne peut être un de nos frères.

— Ouvrons toujours, répondirent les compagnons, nous verrons bien si l'on entrera chez nous sans saluer.

— N'ouvrez pas! s'écria la servante, qui

avait regardé par la fenêtre de l'étage supérieur ; ce ne sont pas des amis. Ils sont armés. Ils viennent avec de mauvaises intentions.

—Ce sont les charpentiers du père Soubise, dit un compagnon qui avait été regarder par la serrure ; ouvrons ! c'est une députation qui vient parlementer.

—Non, non ! dit la petite Manette, tout effrayée ; il y a de grands vilains hommes avec des moustaches ; ce sont des voleurs. Et elle courut se réfugier dans les bras de sa mère, qui pâlit et se pressa instinctivement derrière la chaise du Corinthien.

—Eh bien ! ouvrons toujours, s'écrièrent les compagnons ; si ce sont des ennemis, ils trouveront à qui parler.

— Un instant ! dit le Dignitaire ; courons prendre nos cannes pour les recevoir ; on ne sait ce qui peut arriver.

Les coups cessèrent d'ébranler la porte ; mais des voix menaçantes s'élevèrent dehors.

Elles chantaient un verset de la sauvage chanson du seizième siècle :

Tous ces Gavots infames
Iront dans les enfers
Brûler dedans les flammes
Comme des Lucifers.

Les compagnons s'étaient levés en tumulte. Quelques-uns voulaient défendre la porte, qu'on cherchait de nouveau à enfoncer, tandis que d'autres rassembleraient les armes. Mais avant qu'on eût eu le temps de se reconnaître, une fenêtre fut brisée, la porte vola en éclats, et les charpentiers se précipitèrent dans la salle avec des cris affreux. Il y eut alors une scène de fureur et de confusion impossible à retracer. Chacun s'armait de ce qui lui tombait sous la main. Aux terribles cannes ferrées des Dévorants, et aux sabres des soldats de la garnison, dont plusieurs s'étaient laissé attirer dans les rangs des Drilles à la suite d'une orgie, les Gavots opposèrent des tronçons de

bouteilles dont ils frappaient les assaillants au visage, des tables sous lesquelles ils les renversaient, des broches dont ils se servaient comme de lances, et dont l'un des plus vigoureux colla son adversaire à la muraille. Leur défense était légitime; elle fut opiniâtre et meurtrière. Pierre Huguenin s'était d'abord jeté entre les combattants, espérant faire entendre sa voix, et empêcher le carnage. Mais il fut repoussé violemment, et dut bientôt songer à défendre sa vie et celle de ses frères. La Savinienne s'élança sur l'escalier de sa chambre, et le gravit avec la force et la rapidité d'une panthère, emportant ses deux enfants dans ses bras. Elle les poussa dans le grenier, leur montrant avec énergie un dégagement par lequel ils pouvaient fuir vers la grange, et se mettre en sûreté. Puis elle revint, et, pleine d'indignation, de courage et de désespoir, elle redescendit l'escalier et se jeta dans la mêlée, croyant que la vue d'une femme désarmerait la fureur des assaillants. Mais ils

pathos

ne voyaient plus rien et frappaient au hasard. Elle reçut un coup qui, sans doute, ne lui était pas destiné, et tomba ensanglantée dans les bras du Corinthien. Jusque-là, ce jeune homme, consterné, s'était battu mollement. C'était la première fois qu'il prenait part à ces horribles drames, et il en ressentait un tel dégoût qu'il semblait chercher à se faire tuer plus qu'à se défendre. Quand il vit la Savinienne blessée, il devint furieux; et, comme le jeune Renaud du Tasse, il fit voir que, s'il avait la beauté d'une femme, il avait la force et l'intrépidité d'un héros. L'insensé qui avait répandu quelques gouttes du précieux sang de la Mère, le paya de tout le sien. Il tomba la figure fendue et la tête fracassée, pour ne jamais se relever.

Ce terrible acte expiatoire tourna contre le Corinthien tous les efforts des Dévorants. Jusque là il semblait qu'on plaignît ou qu'on méprisât sa jeunesse, et qu'on eût voulu l'épargner; mais quand on le vit se dresser,

les yeux ardents et les bras ensanglantés, entre la Mère évanouie et le cadavre étendu à ses pieds, il y eut un hourra général, et vingt bras furent levés pour l'anéantir. Pierre n'eut que le temps de se mettre devant lui et de lui faire un rempart de son corps. Il reçut plusieurs blessures, et tous deux allaient certainement périr accablés sous le nombre, lorsque la garde, attirée par le bruit, pénétra dans la maison, et à grand'peine sépara les combattants. Pierre, malgré le sang qu'il perdait, conserva toute sa force et toute sa présence d'esprit. Il emporta la Savinienne dans sa chambre; et, l'ayant déposée sur son lit, il força le Corinthien, qui l'avait suivi, à se réfugier dans la grange, pour se soustraire aux arrestations auxquelles on était en train de procéder. Il le cacha dans la paille, ramena les enfants transis d'effroi auprès de leur mère, et redescendit dans la salle avec assez de prestesse pour faire évader encore quelques compagnons de son Devoir. Les plus

acharnés au combat avaient été saisis ; on les emmenait en prison. D'autres s'étaient dispersés à temps, laissant leurs ennemis aux prises avec la garde. Pierre avait d'abord l'intention de se livrer de lui-même à la force publique, afin de rendre hautement témoignage de son innocence et de celle de ses amis. Mais quand il vit la maison pleine de soldats, de morts et de blessés, il songea à l'abandon où se trouverait la Savinienne dans cette crise déplorable, et il se tint à l'écart jusqu'à ce que la garde se fût retirée emportant les morts et emmenant les prisonniers des deux partis, les uns à l'hôpital, les autres à la prison. Il ordonna alors à la servante de laver au plus vite le sang dont la maison était inondée, et il courut chercher un médecin pour la Savinienne ; mais ses courses furent inutiles. Il y avait eu assez de blessés à secourir et à transporter pour occuper tous les gens de l'art qu'on avait pu trouver. Il revint fort alarmé, mais il retrouva la Savinienne debout comme la

femme forte de la Bible. Elle avait lavé et pansé elle-même sa blessure, qui n'était pas grave heureusement, et qui ne laissa qu'une légère cicatrice à son front large et pur. Elle avait rassuré et couché ses enfants, et elle aidait sa servante à rétablir dans la maison l'ordre, cette fin sérieuse et sacrée vers laquelle tendent sans relâche et sans distraction tous les soins et toutes les forces de la femme du peuple. Son cœur était cependant tourmenté par de cruelles tortures ; elle ignorait ce que le Corinthien était devenu et lesquels de ses amis avaient péri. Elle songeait aux châtiments sans pitié que la loi allait faire peser peut-être sur les innocents comme sur les coupables ; et, en proie à ces angoisses, pâle comme la mort, le cœur serré, la main tremblante, elle travaillait, au milieu de la nuit, à rassembler les débris épars de ses pénates violés, de ses foyers dévastés, sans verser une larme, sans proférer une plainte.

Quand elle vit rentrer Pierre Huguenin,

elle n'eut pas le courage de l'interroger; mais elle lui sourit avec une sublime expression de joie qui semblait accepter les plus grands malheurs, en échange du salut d'un ami tel que lui. Il la prit par la main, et courut avec elle à la grange où il avait caché et enfermé le Corinthien. Durant cette retraite forcée, le désolé jeune homme, en proie à mille anxiétés, avait d'abord tenté de rentrer à tout risque dans la maison, pour savoir le sort de ses compagnons et surtout celui de la Mère. Mais l'émotion et la fatigue lui avaient ôté la force d'enfoncer les portes que Pierre, redoutant son imprudence, avait barricadées sur lui. Il était si accablé qu'il faillit s'évanouir en revoyant sa maîtresse et son ami hors de danger. On visita et on pansa ses blessures, qui étaient assez graves. On lui fit, avec des matelas et des couvertures, un lit improvisé dans une chambre qu'on lui improvisa de même, en superposant des bottes de paille dans la charpente

de la grange. Il était urgent de le tenir caché; car il était un des plus compromis dans l'affaire, et Pierre ni la Savinienne n'étaient d'avis de s'en remettre à l'intégrité de la justice pour distinguer les provoqués des agresseurs.

Quand Pierre eut songé à tout et épuisé le reste de ses forces, il en resta encore à la Savinienne pour le soigner. Lui aussi était blessé et affaibli, et surtout brisé dans le fond de son âme. Que ne devait pas souffrir, en effet, cette organisation toujours portée vers l'idéal et rejetée sans cesse dans la plus brutale réalité! Quand il fut seul, il se sentit désespéré; et, se souvenant des coups qu'il avait été forcé de porter, voyant se dresser devant lui tous les spectres de l'insomnie et de la fièvre, il désira mourir, et tordit ses mains dans l'excès d'une horrible douleur. Le sommeil vint enfin à son secours, et il resta plongé dans un accablement presque léthargique depuis le jour naissant jusqu'à la nuit.

La Savinienne se reposa à peine deux ou trois heures. Elle partagea sa sollicitude, tout le reste du jour, entre sa fille, que la peur avait rendue malade aussi, le Corinthien, et l'Ami-du-trait.

Le Dignitaire et ceux des compagnons qui avaient su s'échapper à temps de la scène du combat, vinrent la voir et la rassurer. Plusieurs des blessés étaient hors de danger; on lui cacha, tant qu'on put, l'agonie et la mort de quelques autres. Mais on craignait l'effet des poursuites judiciaires. On avait déjà fait sauver un compagnon qui, comme Amaury, avait donné la mort à un de ses ennemis, et on conseilla à Pierre de fuir aussi avec le Corinthien. Dès que ce dernier put marcher, c'est-à-dire la nuit suivante, Pierre le conduisit à la cabane du Vaudois, en attendant qu'il pût prendre la diligence et se rendre à Villepreux. Le bon charpentier le cacha dans sa soupente, et lui prodigua tous les soins de l'amitié. Il était devenu

médecin lui-même, à ce qu'il prétendait, à force d'avoir eu affaire à des médecins. Il se mit en devoir de le médicamenter ; et Pierre, tranquillisé sur son compte, retourna à Blois, décidé à ne point abandonner ses frères captifs tant que ses démarches et son témoignage pourraient servir à leur justification et à leur délivrance.

Il revenait, aux premières lueurs du matin, le long des rives verdoyantes de la Loire, en proie à une grande tristesse, à un dégoût profond. Cette fatale nécessité de soutenir une guerre de parti acharnée contre des hommes du peuple, contre ces enfants du travail et de la pauvreté qu'il considérait pieusement comme ses frères, et qu'il eût voulu, au prix de sa vie, réconcilier et réunir en une seule famille, était pour lui un remords devant Dieu, un supplice, une honte vis-à-vis de lui-même. Et pourtant, que faire? Avait-il à se reprocher d'avoir négligé quelque chose pour maintenir

la paix? Ne s'était-il pas livré au blâme de ses propres compagnons, en voulant leur prouver que les Dévorants étaient des hommes semblables à eux? Et voilà que ces Dévorants avaient eu un nouvel accès de fureur, et que les Gavots, persécutés pour leur foi, étaient rejetés pour longtemps sans doute dans un fanatisme devenu nécessaire à la conservation de leur indépendance, dans une haine presque légitime après de tels outrages!

Pierre n'était pas assez avancé (quoiqu'il le fût peut-être plus que les esprits les plus forts de cette époque) pour faire une distinction nette entre le principe et le fait. C'est une notion encore bien nouvelle pour nous, et dont l'habitude s'insinue difficilement dans nos esprits inquiets et troublés, que cette acceptation courageuse des faits, et cette foi persévérante aux principes, qui nous aide à vivre dans la pensée d'un avenir meilleur. On nous a si longtemps élevés dans la coutume de juger ce qui se doit par ce

qui se fait, et ce qui se peut par ce qui est, qu'à tout instant nous tombons dans le découragement, en voyant le présent donner tant de démentis à nos espérances. C'est que nous ne comprenons pas encore suffisamment les lois de la vie dans l'humanité. Nous devrions étudier la société comme nous observons l'homme, dans son développement physiologique et moral. Ainsi les cris, les pleurs, l'absence de raison, les instincts sans mesure, la haine du frein et de la règle, tout ce qui caractérise l'enfance et l'adolescence de l'homme ne sont-ce pas là autant de crises pénibles, mais inévitables, mais nécessaires à la floraison et à la maturité de ce germe qui grandit dans la souffrance comme tout ce qui s'enfante au sein de l'univers ? Pourquoi n'appliquerions-nous pas cette idée à l'humanité ? Pourquoi le présent nous ferait-il renoncer à notre idéal ? Pourquoi, puisque nous assistons à la manifestation de l'idée dans le monde, n'accepterions-nous pas ses défaillances, comme les savants observent sans effroi celles de la lumière dans les

astres impérissables. Mais, enfants nous-mêmes, et ignorants que nous sommes, nous croyons souvent que l'enfant va périr parce qu'il se fait homme, que les soleils vont s'éteindre parce que leurs foyers se couvrent de nuages !

Si Pierre Huguenin avait pu se rendre bien compte du passé et de l'avenir du peuple, il ne se fût pas tant effrayé du présent où il le voyait engagé. Il se serait dit que le principe de fraternité et d'égalité, toujours en travail dans l'âme des opprimés, subissait en ce moment-là une crise nécessaire ; et que le Compagnonnage, qui est une des formes essayées par l'instinct fraternel, devait alors sa conservation à ces luttes, à ces combats, à ce sang versé, à cet orgueil en délire. Dans un temps où l'esprit des classes éclairées n'avait pas encore songé à la plus importante des vérités, à la plus nécessaire des initiations, c'était la Providence qui conservait dans le peuple cet esprit d'association mystique et d'enthousiasme ré-

publicain, à travers les vanités de famille, les jalousies de métier, les préjugés de secte, et le brutal héroïsme de l'esprit de corps.

Le prolétaire philosophe se débattait en vain dans ce problème obscur de la notion du bien et du mal; distinction fictive dans l'ordre abstrait, en présence de l'idée éternelle, vraie seulement dans l'ordre des choses créées, dans la manifestation temporaire. Il se laissait donc abattre sous les revers passagers; et, dans son besoin de vérité et de justice, il se laissait aller à l'impiété de rougir de ses frères. Il était tout près de les haïr, de les abandonner, de porter ailleurs sa foi, son amour et son zèle. Mais à qui les consacrer désormais? Infortuné, se disait-il à lui-même, qui voudrait de toi, flétri comme te voilà par la misère, enchaîné par l'esclavage du travail? Ces classes éclairées, polies, vers lesquelles te portent souvent une secrète séduction et des rêves dangereux, pourrais-tu comprendre seulement leur langage, et pour-

raient-elles se faire à la rudesse du tien? Sans doute, parmi cette jeunesse qui s'instruit aux écoles, parmi ces industriels puissants et fiers qui luttent contre la noblesse et le clergé, parmi ces braves militaires qui, dit-on, conspirent de toutes parts contre la tyrannie, il y a des volontés généreuses, des principes purs, des sentiments démocratiques; et tandis que nous autres, malheureux aveugles, nous épuisons notre énergie dans des luttes criminelles contre notre propre race, ces agitateurs éclairés travaillent pour nous, conspirent pour nous, montent pour nous à l'échafaud. Oui, c'est pour nous, c'est pour le peuple, c'est pour la liberté que meurent les Borie, les Berton, et tant d'autres dont le sang a naguère coulé sans que le peuple l'ait compris, sans que le peuple s'en soit ému! Oh oui! ce sont là des héros, des martyrs; et nous, peuple ingrat et stupide, nous n'avons pas arraché ces victimes à la main du bourreau, nous n'avons pas brisé les

portes de leurs prisons, nous n'avons pas renversé leurs échafauds ! Mais où donc étions-nous, et que faisons-nous aujourd'hui que nous ne songeons point à les venger ?

— Je vous demande pardon d'avoir troublé votre rêverie, dit en ce moment une voix inconnue à l'oreille de Pierre Huguenin. Mais il y a longtemps que je vous cherche, et il faut que je rompe la glace d'un seul coup, car le temps est précieux; j'espère qu'il nous en faudra peu pour nous entendre.

Pierre, surpris de cet étrange préambule, regarda de la tête aux pieds la personne qui lui parlait ainsi. C'était un tout jeune homme, fort bien mis et d'une figure assez agréable. Il y avait dans sa manière d'être un mélange de bonhomie et de rudesse qui plaisait au premier abord. Il avait ou il affectait quelque chose de l'allure militaire sous son habit bourgeois; sa parole était rapide, brève, décidée, et son demi-grasseyement annonçait un Parisien.

— Monsieur, répondit Pierre après l'avoir bien examiné, je crois que vous me prenez pour un autre, car je n'ai pas du tout l'honneur de vous connaître.

— Eh bien! moi, je vous connais, répliqua l'étranger, et je vous connais si bien qu'il je lis à cette heure dans votre pensée, comme je vois le fond de cette eau limpide qui coule à nos pieds. Vous êtes soucieux, préoccupé au point que je vous suis pas à pas depuis un quart d'heure sans que vous m'ayez remarqué. Vous êtes en proie à un chagrin profond, car votre visage en porte l'empreinte malgré vous. Voulez-vous que je vous dise à quoi vous songez?

— Vous me feriez plaisir, dit en souriant Pierre, qui commençait à prendre ce jeune homme pour un fou.

— Pierre Huguenin, reprit l'étranger avec une assurance qui fit tressaillir notre héros, vous pensiez à l'inutilité de vos efforts, à l'endurcissement des cœurs sur lesquels vous voulez

agir, à la force des obstacles qui paralysent votre énergie, votre zèle et vos grandes intentions.

Pierre fut si frappé de voir devant lui un homme qui semblait sortir de terre et refléter comme un miroir ses plus secrètes pensées, qu'il faillit croire à une apparition surnaturelle, et qu'il n'eut pas la force de répondre un seul mot, tant il se sentit troublé, presque effrayé de ce qu'il entendait.

— Mon pauvre Pierre, répondit l'étranger, vous avez raison d'être accablé et dégoûté du métier que vous faites de parler à des sourds, et d'agiter le flambeau de la vérité devant des aveugles. Vous ne tirerez jamais rien de ces âmes ineptes; vous ne réformerez pas ces mœurs féroces. Vous êtes un homme supérieur, et pourtant vous ne ferez pas un tel miracle. Il n'y a rien à espérer de vos Compagnons.

— Qu'en savez-vous, vous qui me parlez avec tant d'assurance de ce que vous présumez et ne savez pas? Connaissez-vous les ouvriers

pour vous prononcer ainsi contre eux? Êtes-vous des nôtres? Portez-vous la même livrée que nous?

— J'en porte une plus belle, repartit l'étranger; c'est celle de serviteur de l'humanité.

— Vous devez être un serviteur très-occupé, dit Pierre en secouant la tête avec un peu de dédain, car sa nouvelle connaissance commençait à lui inspirer plus de méfiance que de sympathie.

L'étranger, poursuivant son cours de divination, lui dit avec un sourire bienveillant: — Cher maître Huguenin, dans ce moment-ci vous vous demandez si je ne suis point un homme de la police, un agent provocateur.

Interdit de ce nouveau prodige, Pierre se mordit les lèvres. — Si j'ai cette pensée, répondit-il, n'êtes-vous pas tout préparé à en subir les conséquences, vous qui m'abordez d'une façon si étrange, vous que je ne connais pas....

— Pourquoi, reprit l'étranger, voulez-vous

qu'une action aussi simple que celle de vous aborder sur un chemin cache des motifs mystérieux? Êtes-vous donc de ces hommes qui tremblent au seul mot de conspiration, et qui prennent leur ombre pour un gendarme?

— Je n'ai sujet de rien craindre, et je n'ai pas le caractère craintif, répondit Pierre.

— Mettez-vous donc à l'aise avec moi, reprit l'étranger, car vous voyez en moi un homme qui voyage pour étudier et connaître les hommes. Pénétré d'un ardent amour de l'humanité, j'étends à toutes les classes de la société l'ardeur de mes investigations, et, dans toutes, je recherche les âmes nobles, les esprits éclairés. Quand je les rencontre sur mon chemin, j'éprouve donc le besoin de fraterniser avec elles.

—Ainsi, dit Pierre en souriant, vous exercez la profession de philantrhope ! Mais si vous procédez seulement comme vous venez de le dire, ce n'est pas une profession aussi utile que je la concevais; car si vous ne recherchez que

l'élite des hommes, ces gens-là n'ayant pas besoin d'être réformés, il en résulte qu'en les fréquentant sur votre passage, vous voyagez absolument pour votre plaisir. A votre place, je croirais mieux employer mon temps en recherchant les hommes égarés, les esprits incultes, afin de les redresser ou de les instruire.

— Je vois que vous méritez votre réputation, reprit l'étranger en riant à son tour; vous êtes un homme de raisonnement et de logique, et avec vous il faut prendre garde à tout ce qu'on dit.

— Oh! ne croyez pas, dit Pierre avec douceur, que j'aie la prétention de discuter avec vous; non, monsieur: quand j'interroge, c'est pour m'instruire.

— Eh bien, mon ami, sachez que je répands ma sollicitude sur tous les hommes. A ceux-ci le respect, à ceux-là la compassion; à tous le dévouement et la fraternité. Mais ne vous semble-t-il pas que dans le temps où nous vivons, ayant à lutter contre la tyrannie et

la corruption qu'elle entraîne, contre l'esprit prêtre et le fanatisme qu'il excite, le plus pressé est de rassembler les capacités et de s'entendre avec elles pour préparer l'œuvre du libéralisme?

— Je ne présume pas, dit Pierre en souriant, que vous veniez à moi pour cela. J'ai tout à apprendre, rien à enseigner.

— Je vais vous prouver que vous pouvez être très-favorable à mes vues régénératrices. Vous connaissez l'élément populaire au sein duquel vous vivez, tout en vous en détachant par votre supériorité intellectuelle. Vous pouvez me donner de bonnes idées sur les moyens de répandre la lumière et de propager les saines doctrines politiques sur ce terrain-là.

— Ce sont là des questions que je voudrais vous adresser. Est-il possible que vous attendiez après moi pour entamer une mission si vaste et si difficile? Oh! vous voulez me railler! Vous savez bien qu'un pauvre ou-

vrier ne peut vous ouvrir aucun chemin vers ce but immense, et que tout au plus il y marcherait en tremblant à la suite des gens éclairés qui voudraient le guider.

— Je commence à voir que, malgré votre excessive modestie, nous nous entendons assez bien. Je parlerai donc plus clairement. Si vous voulez vous associer au grand œuvre de la délivrance physique et morale des peuples, des hommes sympathiques vous tendront les bras; et, au lieu de vous laisser dans le rang obscur où vous semblez vous retrancher, on facilitera le noble essor, on trouvera le haut emploi de vos énergiques facultés. Durant le peu de jours que je viens de passer à Blois, j'ai assez bien employé mon temps. Je connais déjà tout ce qu'on peut attendre de vous. J'ai noué autour de vous des relations que vous connaîtrez bientôt; je vous ai déjà vu, déjà observé. Je sais que vous joignez à un courage intrépide un esprit de conciliation qui malheureusement doit échouer dans les

luttes obscures où vous êtes engagé, mais qui rendra d'immenses services à la patrie, quand vous serez entré dans une voie plus large, plus féconde, et plus digne de vous. Je ne veux pas vous en dire davantage maintenant. Vous ne pourriez pas m'accorder l'entière confiance à laquelle je prétends et que je saurai conquérir bientôt. D'ailleurs nous voici dans la ville, et il est très-important pour moi de n'être pas vu avec vous. Je ne vous recommande qu'une chose; c'est de vous informer de moi auprès des personnes dont voici le nom, et de vouloir bien vous trouver au rendez-vous indiqué sur cette carte. Elle vous servira de laissez-passer. Vous y viendrez avec certaines précautions que l'on vous indiquera, et vous serez libre de nous amener ceux de vos amis dont vous pouvez répondre comme de vous-même. Adieu, et au revoir.

L'étranger serra vivement la main de l'ouvrier, et s'éloigna d'un pas rapide.

CHAPITRE XV.

Pierre n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps à cette bizarre rencontre. Il avait beaucoup à faire; car, malgré son découragement intérieur, il ne laissait pas de servir ses malheureux compagnons de tout son pouvoir. Il sentait si bien la sainteté de ce de-

voir-là, qu'il ne voulut plus prendre en considération les inquiétudes et les impatiences de son père, et qu'il surmonta ses chagrins personnels avec héroïsme. Il courut toute la journée, avec le Dignitaire et les principaux membres de la société, de la prison à l'hôpital, et de la demeure des autorités à celle des avocats. Il réussit à faire relâcher quelques-uns de ses compagnons qui avaient été arrêtés sans motifs suffisants. Son activité, son air de franchise et son éloquence naturelle, firent une telle impression sur les magistrats, qu'ils n'osèrent entraver son zèle. Le lendemain, il eut de plus tristes devoirs à remplir : ce fut de rendre les derniers honneurs à un de ses compagnons, mort dans la bataille. Cette cérémonie à laquelle assistèrent tous les Gavots de Blois et que présida le Dignitaire, s'accomplit selon les rites du Devoir de liberté. Lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, Pierre s'agenouilla et prononça une courte et belle

prière, à *l'Être Suprême*, conforme au texte des livres sacrés ; puis il se releva, et, avançant un pied au bord de la fosse ouverte, il tendit la main à un des compagnons, qui prit la même attitude, saisit sa main et pencha son visage vers le sien pour échanger les mystérieuses paroles qui ne se prononcent pas tout haut : après quoi ils s'embrassèrent, et tous les autres compagnons accomplirent lentement la même formule, s'éloignant deux à deux de la tombe après y avoir jeté chacun trois pelletées de terre.

Comme les Gavots quittaient le cimetière, un autre convoi arrivait, et les phalanges ennemies se rencontrèrent dans un morne silence sur la terre du repos, dans l'asile de l'éternelle paix. C'étaient les charpentiers Dévorants qui venaient aussi ensevelir leurs morts. Il y avait sans doute d'amères pensées et un repentir vainement combattu dans leurs âmes ; car leurs regards évitèrent ceux des Gavots, et les gendarmes qui les surveil-

laient à distance n'eurent pas besoin de maintenir l'ordre entre les deux camps. La circonstance était trop lugubre pour qu'on songeât de part ou d'autre à exercer des représailles. Les Gavots entendirent, en se retirant, les hurlements étranges des charpentiers Dévorants, sorte de lamentation sauvage dont ils accompagnent leurs solennités, et dont les intonations réglées sur un rhythme ont un sens caché.

Le soir de ce triste jour, Pierre alla visiter le Corinthien, et sa joie fut vive en le voyant à moitié rétabli. Grâce aux bons traitements et aux doctes ordonnances de la Jambe-de-bois, Amaury pouvait espérer de partir bientôt, et Pierre lui fit la démonstration des travaux à entreprendre au château de Villepreux. Puis il le quitta, en lui promettant de parler sérieusement de lui à la Savinienne, aussitôt qu'il trouverait l'occasion favorable.

Il la trouva le soir même. Resté seul avec elle et ses enfants endormis qu'il l'aidait à

soigner, il entra en matière naturellement ; car elle ne manquait pas de l'interroger chaque soir avec sollicitude sur la situation du Corinthien. Il lui parla de son ami avec la délicatesse qu'il savait mettre dans toutes choses. La Savinienne l'ayant écouté attentivement, lui répondit :

— Je puis vous parler avec sincérité et me confier à vous comme à un homme au-dessus des autres, mon cher fils Villepreux. Il est bien vrai que j'ai eu pour le Corinthien une amitié plus forte que je ne le devais et que je ne le voulais. Je n'ai rien à lui reprocher, et je n'ai rien de volontaire à me reprocher non plus dans ma conscience. Mais, depuis la mort de Savinien, je suis plus effrayée de cette amitié que je ne l'étais durant sa vie Il me semble que c'est une grande faute de penser à un autre qu'à lui, quand la terre qui le couvre est encore fraîche. Les larmes de mes enfants m'accusent, et je ne cesse de demander pardon à Dieu de ma folie. Mais, puisque nous sommes ici pour

nous expliquer, et que votre prochain départ me force à parler de ces choses-là plus tôt que je n'aurais voulu, je vais tout vous dire. Il m'est venu quelquefois, pendant la vie de Savinien, des idées bien coupables : certainement j'aurais donné ma vie, à moi, pour qu'il ne quittât pas ce monde ; mais enfin, comme il était plus âgé que moi et que depuis deux ans les médecins me disaient qu'il avait une maladie bien sérieuse, il me venait malgré moi à l'esprit que si je perdais mon cher mari, mon devoir serait de me remarier ; et alors, je me disais tout en tremblant : Je sais bien qui je choisirais. Des idées semblables venaient à Savinien lorsqu'il se sentait plus malade que de coutume ; et quand il fut tout à fait retenu au lit, elles lui vinrent si souvent qu'il finit par m'en parler. — Femme, me dit-il quelques jours avant sa mort, je ne suis pas bien, et je crains un peu que tu ne deviennes veuve plus tôt que je ne comptais. Cela me tourmente pour toi et pour nos

pauvres enfants; tu es encore trop jeune pour rester exposée à toutes les amitiés que les compagnons vont prendre pour toi. Comme je te sais honnête femme, tu souffriras de n'avoir pas un porte-respect, et tu quitteras peut-être ton auberge. Ce sera la ruine de nos enfants; car tu n'es pas bien forte, et ce qu'une femme peut gagner est si peu de chose que tu n'auras pas de quoi faire donner de l'éducation à ces petits. Tu sais cependant que toute mon idée était de leur faire bien apprendre à lire, à écrire et à compter, sans cela on n'est bon à rien, et je vous vois d'ici, tous les trois, tomber dans la misère. Si j'avais pu m'acquitter avec Romanet le Bon-Soutien, je serais un peu plus tranquille; mais je n'ai pas pu lui rendre seulement le tiers de ce qu'il m'a prêté, et cela me fâche grandement de mourir banqueroutier, surtout envers un ami. Il n'y a qu'un moyen de réparer tout cela; c'est que tu deviennes la femme du Bon-Soutien si je

m'en vas. Il a pour toi un honnête attachement; il te considère comme la meilleure des femmes, et il a raison; il aime nos enfants comme s'ils étaient ses neveux : il les aimera comme s'ils étaient ses enfants, quand il sera ton mari. C'est l'homme à qui je me fie le plus sur la terre. Notre fonds est sa propriété, puisque c'est lui qui l'a payé en grande partie; il rentrera ainsi dans son argent et fera marcher notre commerce. Il donnera de l'éducation aux enfants; car il est instruit lui-même, et sait ce que cela vaut. Enfin il te rendra heureuse et t'aimera comme je t'aime. C'est pourquoi je veux que vous me promettiez tous deux de vous marier ensemble si je suis forcé de vous quitter.

Je fis, comme vous pouvez croire, tout mon possible pour lui ôter cette idée; mais plus il se sentait périr, plus il songeait à fixer mon sort. Enfin, le jour où il reçut les derniers sacrements, il fit venir le Bon-Soutien; et, sur son lit de mort, il mit nos mains

ensemble. Romanet promit tout, en pleurant; moi, je pleurais trop pour promettre. Mon Savinien rendit l'âme, me laissant désolée de le perdre et bien triste d'être engagée à un homme que je respecte et que j'aime, mais que je ne voudrais pas prendre pour mari. Cependant je sens que je le dois, que je ne peux rester veuve, que le sort de mes enfants et la dernière volonté de mon mari me commandent de prendre cet homme sage et généreux, qui a mis tout son avoir dans nos mains, et à qui je ne pourrais rendre son bien sans ruiner ma famille. Voilà ma position, maître Pierre; voilà ce qu'il faut dire au Corinthien, afin qu'il ne pense plus à moi, comme moi je vais prier le bon Dieu de ne plus me laisser penser à lui.

— Tout ce que vous m'avez dit est d'une femme vertueuse et d'une bonne mère, répondit Pierre. Je vous approuve de combattre dans ce moment le souvenir du Co-

rinthien, et je vais lui conseiller de ne pas se livrer à de trop vives espérances. Cependant, ma bonne Mère, permettez-moi, et permettez à mon ami, de ne pas croire absolument que tout soit perdu. J'ai assez connu notre Savinien pour être bien sûr que s'il eût pu lire au fond de votre cœur, c'est au Corinthien qu'il vous eût fiancée. Il se serait fié à l'avenir de ce jeune homme, si courageux, si bon, si habile dans son art, et aussi dévoué à sa mémoire, à sa veuve et à ses enfants que le Bon-Soutien lui-même. Je connais aussi le Bon-Soutien; je sais qu'il a des sentiments trop élevés pour accepter le sacrifice de votre vie et de vos sentiments. Il entendra raison là-dessus. Il souffrira sans doute; mais c'est un homme, et un homme d'un grand cœur. Il restera votre ami et celui d'Amaury. Quant à la dette, je vous prie de n'y pas penser davantage, ma Mère. Il faudra que vous rendiez à Romanet tout ce qu'il a prêté. Si, à l'époque

où votre deuil doit finir, le Corinthien, malgré son talent et son courage, n'avait pu compléter cette somme, ce serait à moi de la trouver; et ce sera votre fils qui me remboursera, quand il sera en âge d'homme et au courant de ses affaires. Ne me répondez pas là-dessus. Nous avons bien des soins dans la tête, et il ne faut pas perdre le temps en paroles inutiles. Je ne dirai au Corinthien que ce qu'il doit savoir, et je me fie à l'honneur du Dignitaire pour ne pas vous adresser, pendant tout le temps que durera votre deuil, un seul mot qui vous force à un engagement ou à une rupture. Pleurez votre bon Savinien sans remords et sans amertume, ma brave Savinienne. Ne le pleurez pas jusqu'à vous rendre malade : vous vous devez à vos enfants, et l'avenir vous récompensera du courage que vous allez avoir.

Ayant ainsi parlé, Pierre embrassa la Savinienne comme un frère embrasse sa sœur;

puis il s'approcha du berceau des enfants pour leur donner aussi un baiser :

— Donnez-leur votre bénédiction, maître Pierre, dit la Savinienne en se mettant à genoux auprès du berceau dont elle soulevait la courtine; la bénédiction d'un ange comme vous leur portera bonheur.

CHAPITRE XVI.

Le récit de ce qui s'était passé entre la Savinienne et Pierre donna du courage au Corinthien, et hâta sa guérison. Il fixa au jour suivant son départ pour Villepreux, résolu de mériter son bonheur par une année au moins de courage et de résignation. Pierre, sans

cesser de s'occuper activement de ses chers prisonniers, dut songer à se procurer un second compagnon pour escorter le Corinthien dans sa route et l'aider à son ouvrage. Il n'était pas absolument nécessaire que ce second associé aux travaux du château de Villepreux fût un artiste distingué; le talent d'Amaury pouvait compter pour deux. Il ne fallait qu'un ouvrier adroit et diligent pour scier, tailler, et débillarder. Le Dignitaire lui présenta un brave enfant du Berry, qui n'était pas beau, quoiqu'on l'appelât, par antithèse sans doute, *la Clef-des-cœurs*. C'était un bon garçon et un rude abatteur d'ouvrage, au dire de tous les compagnons. Cet utile Berrichon trouvé, embauché et mis au courant du travail qu'on lui confiait, fit son paquet, ce qui ne fut pas long, car il n'avait pas beaucoup de hardes; et le rouleur ayant levé son acquit, c'est-à-dire ayant constaté, chez le maître qu'il quittait et chez la Mère, qu'il ne devait rien et qu'il ne lui était rien dû, il se tint prêt à partir.

Pierre fit encore dans cette journée pour ses compagnons plusieurs démarches qui ne furent pas sans succès ; et, l'horizon commençant à s'éclaircir de ce côté-là, il se mit en route pour le Berceau de la sagesse, accompagné de son Berrichon, et le cœur un peu moins accablé qu'il ne l'avait eu les jours précédents. Chemin faisant, il prévint la Clef-des-cœurs de l'aversion que son père avait pour le compagnonnage, et tâcha de lui faire comprendre la conduite qu'il devait tenir avec maître Huguenin La Clef-des-cœurs était, certes, un ouvrier très-adroit, mais un diplomate très-gauche. A cette ingénuité parfaite il unissait la singulière prétention d'être fort rusé, et de savoir conduire finement une affaire délicate. Pierre, qui ne le connaissait pas, se méfia un peu de ses promesses. Mais le Berrichon y revint avec tant d'assurance, que Pierre se disait en lui-même tout en le regardant : On a vu quelquefois beaucoup de sens et de finesse se loger,

comme par mégarde, dans ces grosses têtes, dont les yeux ternes et béants ne ressemblent pas mal aux fenêtres peintes que l'on simule sur les murs des maisons mal percées.

La nuit était close lorsqu'ils arrivèrent à la porte du Vaudois. Elle était fermée avec soin, et il fallut se nommer pour entrer. — Que signifie ce redoublement de précaution? dit Pierre à voix basse en embrassant son hôte. La police serait-elle sur les traces du Corinthien? — Non, grâce à Dieu, répondit la Sagesse, mais il a quitté sa soupente pour se rendre à l'invitation de notre voyageur, et il fallait bien se tenir sur ses gardes; car c'est ici la maison du bon Dieu : tout le monde peut y entrer. — Quel voyageur? demanda Pierre étonné. — Celui que vous savez bien, répondit le Vaudois, puisque vous venez au rendez-vous; il est là qui vous attend avec des gens de votre connaissance.

Pierre ne comprenait rien à ces paroles. Il entra dans la salle, et vit avec quelque

surprise l'étranger mystérieux qui l'avait abordé trois jours auparavant au bord de la Loire, attablé avec le Dignitaire, un des quatre anciens maîtres serruriers du Devoir de liberté, et un jeune avocat de Blois que Pierre Huguenin avait fréquenté à son premier séjour en cette ville. Ce dernier vint à lui, et lui prenant la main d'un air affectueux, le fit approcher de la table : — J'ai bien des reproches à vous faire, maître Huguenin, lui dit-il, pour n'être pas venu me voir depuis huit jours que vous êtes dans ce pays-ci, et pour ne m'avoir pas confié la défense de vos compagnons inculpés dans cette dernière affaire. Vous avez oublié apparemment que nous étions amis, il y a deux ans.

Cet accueil empressé et ce mot d'*amis* étonna un peu l'oreille de Pierre Huguenin. Il se souvenait bien d'avoir travaillé pour le jeune avocat, et de l'avoir trouvé affable et bienveillant; mais il ne se souvenait pas d'avoir été traité par lui sur ce pied d'égalité. Il ne

répondit donc pas à ses avances avec tout l'abandon qu'elles semblaient provoquer. Malgré lui, il tournait ses regards avec froideur vers l'étranger, qui s'était levé à son approche, en lui tendant une main qu'il avait hésité à serrer. — J'espère que vous ne vous méfiez plus de moi, lui dit ce dernier en souriant. Vous avez dû prendre sur mon compte des informations satisfaisantes, et vous me trouvez dans une société qui doit vous rassurer complètement. Asseyez-vous donc avec nous, et partagez ces rafraîchissements. J'espère, en ma qualité de commis-voyageur, en procurer à notre cher hôte qui lui feront faire plus de profits que par le passé.

Le Vaudois répondit à cette promesse par un sourire malin en clignant de l'œil ; et le Berrichon, qui avait l'habitude sympathique de sourire toutes les fois qu'il voyait sourire, se mit à copier, du mieux qu'il put, le sourire et le clignot-

tement du Vaudois. Il fit cette grimace bénévole au moment où l'étranger interrogeait du regard cette figure inconnue, et peu belle, il faut l'avouer, quoique douce et pleine de candeur. Le prétendu commis-voyageur crut donc, à cet air d'intelligence, que le Berrichon était préparé aux ouvertures qu'on voudrait lui faire, et lui tendit la main avec la même popularité qu'il avait témoignée à Pierre Huguenin. Le Berrichon serra de toute sa force, et sans la moindre méfiance, cette main protectrice, en s'écriant d'un ton pénétré : A la bonne heure, voilà des bourgeois qui ne sont pas fiers !

— Je vous remercie, mon brave, dit l'étranger, d'avoir bien voulu venir souper avec nous. Cette franche cordialité vous fait honneur.

— L'honneur est de mon côté, répondit le Berrichon radieux.

Et il s'assit sans façon à côté de l'étranger, qui se mit en devoir de le servir.

Pierre voyait bien qu'il y avait là une méprise, et il ne se fit point un cas de conscience d'en profiter pour s'instruire sans se compromettre. Il avait encore la pensée que cet étranger pouvait bien être un espion, une sorte d'agent provocateur comme on croyait en voir partout, et comme il y en avait effectivement beaucoup à cette époque-là. C'était l'été de 1823. De nombreuses conspirations avortées et cruellement punies n'avaient pas encore découragé les sociétés secrètes. On travaillait peut-être en France avec moins de hardiesse que les années précédentes au renversement des Bourbons, mais on y travaillait avec un reste d'espoir à la frontière d'Espagne. Ferdinand VII était prisonnier dans les mains du parti libéral, et l'on se flattait encore d'une révolte dans l'armée française commandée par le duc d'Angoulême. Cependant les secrets du Carbonarisme étaient un peu éventés, et partout les agents du pouvoir étaient sur sa piste. Pierre était donc assez fondé à

se méfier du recruteur qui s'efforçait de conquérir ses sympathies. Il voyait avec effroi le Corinthien, le Dignitaire, et le maître serrurier, se mettre en rapport avec lui. Il était résolu à préserver ces derniers du piége qui pouvait leur être tendu, et il dissimula d'abord ses craintes afin d'observer mieux l'inconnu auprès duquel le hasard venait de le ramener.

D'abord celui-ci ne se livra guère, attendant que Pierre Huguenin se livrât le premier :

— Voyons, dit-il, vous venez ici pour faire *des affaires*, n'est-il pas vrai ?

— Certainement, répondit Pierre, qui voulait le laisser s'engager.

— Et votre compagnon aussi? dit le prétendu commis-voyageur en regardant le Berrichon qui souriait toujours.

— Oui, répondit Pierre; c'est un homme très-propro à toutes sortes d'affaires.

Le Dignitaire et le maître serrurier se re-

tournèrent et regardèrent la Clef-des-cœurs avec surprise. Pierre eut quelque peine à garder son sérieux.

— A merveille ! s'écria le voyageur. Eh bien ! mes enfants, nous pourrons nous entendre, et sans beaucoup de façons. Sans doute vous vous êtes vus ? ajouta-t-il en regardant alternativement le Dignitaire et Pierre Huguenin.

— Certainement, répondit Pierre, nous nous voyons du matin au soir.

— Je comprends, reprit le voyageur; j'aurai donc peu de préambule à vous faire.

— Permettez, dit le Dignitaire; je n'ai point parlé de vous avec mon pays Villepreux.

— En ce cas, c'est mon ami l'avocat, reprit le voyageur.

— Ce n'est pas moi non plus, répondit l'avocat; mais qu'importe, puisque l'ami Pierre est ici ?

— Au fait, dit le voyageur, cela prouve

qu'il est sûr de nous, et, quant à nous, nous sommes sûrs de lui.

Pierre tira l'avocat un peu à l'écart :

— Vous connaissez ce monsieur? lui demanda-t-il à voix basse.

— Comme moi-même, répondit l'avocat.

Pierre adressa la même question au Dignitaire, qui lui fit à peu près la même réponse.

Enfin il interrogea aussi le maître serrurier, qui lui répondit :

— Pas plus que vous, mais on m'a répondu de lui, et je suis tenté de me mettre dans la politique. Pourtant je veux d'abord savoir à quoi m'en tenir.

Pierre examina le Vaudois, et se convainquit bientôt qu'un lien, sinon mystérieux, du moins sympathique, existait entre lui et le commis-voyageur. Il commença donc à changer d'opinion sur le compte de ce dernier, et à l'écouter avec autant d'intérêt qu'il avait fait d'abord avec répugnance.

Il se disposait à l'avertir de la nullité du rôle du Berrichon, lorsqu'on frappa à la porte, et deux personnes en costume de chasse, ayant le fusil sur l'épaule et la carnassière au côté, entrèrent avec leurs chiens et leur provision de gibier qu'ils déposèrent sur la table, en échangeant d'affectueuses poignées de main avec l'avocat et le commis-voyageur.

— Allons, s'écria l'un des chasseurs dont la figure n'était pas inconnue à Pierre Huguenin, nous n'avons pas fait buisson creux aujourd'hui... et je vois qu'on peut vous faire le même compliment, ajouta t-il en baissant la voix et en s'adressant au commis-voyageur, tout en regardant Pierre, le Corinthien, le maître serrurier, et le Berrichon, qui s'étaient groupés à un bout de la table, par discrétion.

— Père Vaudois, mettez-nous ce maître lièvre à la broche, dit un autre chasseur que Pierre reconnut pour un des jeunes mé-

decins qui avaient soigné à l'hospice les compagnons blessés chez la Mère ; nos chiens l'ont forcé ; il sera tendre comme une alouette. Nous mourons de faim et de fatigue, et nous sommes bien heureux de n'être pas forcés d'aller jusqu'à Blois pour souper.

— C'est une excellente rencontre, s'écria le commis-voyageur ; et vous allez nous aider à goûter les bons petits vins dont j'ai apporté ici les échantillons. C'est vous, Messieurs, qui donnerez conseil au père Vaudois pour remonter sa cantine ; et comme vous avez quelquefois affaire avec elle dans vos parties de chasse, vous serez sûrs de ne pas la trouver à sec.

Les deux chasseurs se récrièrent sur l'heureux hasard qui les réunissait à leurs amis. Mais Pierre, qui les observait attentivement, ne fut point dupe de cette prétendue rencontre fortuite. Il surprit des regards échangés qui lui prouvèrent bien qu'il était, ainsi que

le maître serrurier, l'objet d'un sérieux examen de la part de ces messieurs. Le plus âgé des deux était un capitaine licencié de l'ancienne armée, établi dans les environs. Pierre avait eu occasion de le voir autrefois à Blois, et même de lui donner quelques leçons de géométrie. A cette époque, le capitaine, effrayé des privations que lui imposait sa demi-solde, avait eu l'envie d'exercer une profession industrielle et de monter un atelier de menuiserie dans son village natal. Mais Pierre avait trouvé cette cervelle de militaire plus dure que le bronze d'un canon, et l'éducation n'avait pas été au-delà des premières notions de la science.

Ce brave capitaine fit à son ancien précepteur un accueil plein de cordialité. Né dans le peuple, il n'avait point de peine à s'y remettre. Le médecin tâcha de se montrer aussi fraternel avec l'ouvrier; mais il n'y réussit pas: il était aisé de voir que son rôle était forcé. L'avocat y mettait plus d'aisance

et de savoir-faire; mais Pierre se souvenait fort bien que cet agréable jeune homme n'avait pas, deux ans auparavant, l'habitude de lui serrer la main lorsqu'il allait lui présenter son compte de journées.

On se mit à table, tous ensemble. Le Berrichon était allé aider complaisamment le Vaudois à faire tourner la broche. Pierre l'oublia d'autant plus vite qu'il prenait plus d'intérêt à la conversation; elle fut bientôt dirigée vers la politique. — Quelles nouvelles, monsieur Lefort? demanda le capitaine au commis-voyageur. — Des nouvelles d'Espagne, répondit celui-ci, et de bonnes! Tout va bien pour le bon parti; les Cortès réunies à Séville ont décidé le départ de Ferdinand pour Cadix. Le vieux sournois a fait mine de résister; on a prononcé sa déchéance à l'unanimité, et une régence provisoire a été nommée : elle se compose de Valdès, Ciscar, et Vigodet.

Cette nouvelle parut exciter des transports

de joie chez les amis du voyageur; mais les ouvriers y prirent peu de part. On eut soin de leur expliquer l'importance des succès du libéralisme en Espagne, et l'influence que la victoire de ce parti exercerait en France. A ce sujet, la politique du moment fut débattue sous toutes ses faces. Achille Lefort, (c'était le nom du commis-voyageur) démontra l'impossibilité de subir le gouvernement des Bourbons en Europe, et vanta le bienfait de l'esprit de propagande qui travaillait, sur plusieurs foyers simultanément, à la destruction des pouvoirs tyranniques. On s'anima, et lorsque l'on apporta le civet fumant, le commis-voyageur exhiba de nombreux échantillons de vins, que Pierre trouva bien recherchés pour être avec vraisemblance destinés à la cave du Vaudois. Il se méfia de ces stimulants au patriotisme, et vit avec plaisir que le maître serrurier se tenait aussi sur ses gardes. Quoiqu'ils ne suspectassent plus la bonne foi du voyageur, ils ne se souciaient

ni l'un ni l'autre de s'enrôler sous une bannière qui ne représenterait pas leurs véritables sentiments.

Le Berrichon ayant accompli ses fonctions de marmiton, se disposa à remplir celles de convive, et revint se placer à la droite de M. Achille Lefort, qui, ainsi que l'avocat, se mit en frais pour lui plaire. Ils y réussirent aisément, car nulle âme au monde n'était plus bienveillante à table que celle du Berrichon. Pierre cherchait un prétexte pour l'éloigner, mais ce n'était pas facile; car la bonne chère, jointe aux rasades qu'on lui versait abondamment de droite et de gauche, le mettait en joie, et ne le disposait guère à goûter l'avis de s'aller coucher. Il n'était guère aisé non plus de faire comprendre aux assistants que ce convive réjoui n'était pas un néophyte ardent; car il était là sous la caution de Pierre, et celui-ci se rappelait que le commis-voyageur lui avait dit en le quittant : Amenez qui vous voudrez, pourvu

que vous en puissiez répondre comme de vous-même. De plus, le Berrichon abondait vaillamment dans le sens de ses généreux amphitrions. On voulait sonder ses opinions, et lui, désireux de plaire et très-rusé à sa manière, se gardait bien de laisser voir qu'il ne comprenait goutte aux questions qui lui étaient adressées. Il répondait à tout avec cette ambiguité qui distingue l'artisan berrichon; et, dès qu'il avait saisi un mot, il le répétait avec enthousiasme en buvant à la santé de toute la terre. Le vieux militaire parlait de Napoléon : Ah! oui, le petit caporal! s'écriait le Berrichon à tue-tête; vive l'Empereur! moi je suis pour l'Empereur! — Il est mort, lui dit Pierre brusquement. — Ah oui! c'est vrai? Eh bien, vive son enfant! vive Napoléon II! Un instant après, l'avocat parlait de Lafayette : Vive Lafayette! s'écria le Berrichon, si toutefois il n'est pas mort aussi, celui-là. Enfin le mot de république s'échappa des lèvres du commis-voya-

geur : le Berrichon cria : Vive la république ! accompagnant chaque exclamation d'une nouvelle rasade.

Le commis-voyageur, qui l'avait fort goûté d'abord, commençait à le trouver un peu simple, et ses regards interrogèrent Pierre Huguenin. Celui-ci ne répondit qu'en remplissant coup sur coup le verre du Berrichon, et en l'excitant à boire, si bien qu'au bout de cinq minutes, la Clef-des-cœurs menaçait de s'endormir en travers de la table. Pierre le prit dans ses bras vigoureux, et, quoique ce ne fût pas un mince fardeau, il l'emporta dans la soupente et le déposa sur le lit du Corinthien. Puis il revint se mettre à table, et, délivré de toutes ses inquiétudes, il prit part à la conversation. Jusque-là, c'était une causerie générale, une sorte de dissertation où plusieurs opinions étaient débattues sous forme dubitative. On était animé pourtant, mais sans aigreur, et les convives paraissaient être d'accord sur un

point principal qu'ils n'articulaient pas, mais qui semblait établir entre eux un lien sympathique. Ce ton vif et enjoué séduisait Pierre; sa curiosité était excitée de plus en plus, et bientôt il cessa de voir qu'il était lui-même l'objet de la curiosité d'autrui. On n'y mettait pourtant pas infiniment d'adresse; et le commis-voyageur, celui qui paraissait être le président improvisé de cette réunion, avait si peu de réserve, que Pierre était surpris de voir un homme si jeune et si étourdi chargé d'une mission aussi dangereuse. Mais ce jeune homme s'exprimait avec une facilité qui lui plaisait et qui exerçait une sorte de fascination sur le Dignitaire et sur le Vaudois. Pierre se sentit entraîné à sortir de sa réserve habituelle et à faire des questions à son tour. — Vous prétendiez tout à l'heure, monsieur, dit-il à l'étranger, qu'un parti puissant existe en France pour proclamer la république?...

— J'en suis certain, répondit l'étran-

ger en souriant ; j'ai assez parcouru la France pour avoir été, grâce à mon négoce, en relation avec des Français de toutes les classes. Je puis vous assurer que partout j'ai trouvé des sentiments républicains; et si, par je ne sais quelle catastrophe imprévue, les Bourbons venaient à être renversés, je crois que le parti ultra-libéral l'emporterait sur tous les autres.

Le vieux militaire secoua la tête; le médecin sourit. Chacun d'eux avait une pensée différente. — Mon opinion semble erronée à ces messieurs? reprit le voyageur avec politesse: eh bien! qu'en pensez-vous, monsieur Huguenin? Croyez-vous que dans le peuple il y ait un autre sentiment que le sentiment républicain?

— Je me demande comment il peut y en avoir un autre, répondit Pierre. N'est-ce pas votre opinion, à vous autres qui représentez ici le peuple avec moi? ajouta-t-il en interpellant le Dignitaire et les autres ouvriers.

Le Dignitaire mit la main sur son cœur, et son silence fut une réponse éloquente. Le Vaudois ôta son bonnet de coton, et, l'élevant au-dessus de sa tête : — Je ne voudrais le teindre dans le sang d'aucun Français, s'écria-t-il ; mais, pour le voir arborer sur la France, j'offrirais ma tête avec.

Le maître serrurier rêva quelques instants, puis il dit d'un air réservé : — La république ne nous a pas fait tout le bien qu'elle nous promettait : je ne puis prévoir celui qu'elle pourrait nous faire à présent ; mais pour du sang, ajouta-t-il avec une rage concentrée, j'en voudrais répandre. Je voudrais voir couler celui de nos ennemis jusqu'à la dernière goutte. — Bravo! s'écria le commis-voyageur; oh oui! haine à l'étranger, guerre aux ennemis de la France! Et vous, et vous, maître Huguenin, quel souhait formez-vous?

— Je voudrais que tous les hommes vécussent ensemble comme des frères, répondit Pierre ; voilà tout ce que je voudrais. Avec

cela, bien des maux seraient supportables; sans cela, la liberté ne nous ferait aucun bien.

— Je vous le disais, reprit le commis-voyageur en s'adressant à ses amis, c'est un philanthrope, un philosophe du siècle dernier...

— Non, monsieur, non, je ne crois pas, répondit Pierre vivement. Le plus libéral de tous ces philosophes était Jean-Jacques Rousseau, et il a dit qu'il n'y a pas de république possible sans esclaves.

— A-t-il pu dire une pareille chose? s'écria l'avocat. Non, il ne l'a pas dite; c'est impossible!

— Relisez le *Contrat social*, répondit Pierre, vous vous en convaincrez.

— Ainsi vous n'êtes pas républicain à la manière de Jean-Jacques?

— Ni vous non plus, monsieur, je présume.

— Par conséquent vous ne l'êtes pas à la manière de Robespierre?

— Non, monsieur.

— Eh bien! vous l'êtes à la manière de Lafayette! Bravo!

— Je ne sais pas quelle est la manière de Lafayette.

— Son système est celui des gens sages, des ennemis de l'anarchie, des vrais libéraux pour tout dire. Une révolution sans proscriptions, sans échafauds.

— Une révolution dont nous sommes loin par conséquent! répondit Pierre. Et cependant l'on conspire!....

Ce mot fut suivi d'un silence général.

— Qui est-ce qui conspire? demanda le commis-voyageur avec une assurance enjouée. Personne ici que je sache.

—Pardonnez-moi, monsieur, répondit Pierre; moi, je conspire.

— Vous! comment? dans quel but? avec qui? contre qui?

— Tout seul, dans le secret de mes pensées, en rêvant presque toujours, en pleurant quelquefois. Je conspire contre tout le mal qui existe, et dans le but, sinon dans l'espoir de tout changer. Voulez-vous être de mon parti?

— J'en suis ! s'écria le commis-voyageur avec un enthousiasme un peu affecté. Vous me paraissez notre maître à tous, et j'aime cette âme de tribun et de réformateur, ce courage de Brutus, ce sombre fanatisme, cette fermeté profonde digne de Saint-Just et de Danton. Je bois à la mémoire de ces héros méconnus, illustres martyrs de la liberté !

Le toast du commis-voyageur n'eut qu'un seul écho. Le vieux maître serrurier tendit son verre, et l'approcha de celui de l'orateur. Mais il le retira aussitôt, en disant : Je ne trinque pas avec mon verre plein contre un verre vide. Je me suis toujours méfié de cela.

—Vous ne trinquez pas à la mémoire de ceux-là? dit le Vaudois irrésolu à Pierre Huguenin.

— Non, répondit Pierre. Ce sont des hommes et des choses que je ne comprends pas bien encore, et que je me sens trop petit pour juger.

Les convives regardaient Pierre Huguenin avec quelque surprise ; le médecin voulut le forcer à s'expliquer davantage.

— Vous me paraissez, tout en vous retranchant dans d'honorables scrupules, avoir des idées bien arrêtées, lui dit-il. Pourquoi nous en faire un mystère ? Ne sommes-nous pas sûrs les uns des autres ici; et, d'ailleurs, faisons-nous autre chose que de causer pour causer ? Il y a deux principes politiques soulevés et débattus en France à l'heure qu'il est : le gouvernement absolu, et le gouvernement constitutionnel. Voilà ce qui intéresse aujourd'hui les vrais Français, sans qu'il soit nécessaire de se reporter vers un passé pénible à rappeler pour les uns, dangereux à invoquer pour les autres. Les choses ont changé de nom : pourquoi ne pas se conformer aux formes du langage que la France a voulu adopter ? Ce que nos pères appelaient République indivisible, nous l'appelons Charte constitutionnelle. Acceptons cette dénomination, et rangeons-nous sous cette bannière, puisque c'est la seule déployée...

— Cette manière de voir simplifie beaucoup

la question, répondit Pierre en souriant.

— Et maintenant qu'elle est ainsi posée, reprit le médecin, voulez-vous nous dire si vous êtes pour ou contre la Charte ?

— Je suis, dit Pierre, pour ce principe inscrit en tête de la Charte constitutionnelle : Tous les Français sont égaux devant la loi. Mais comme je ne vois pas que ce principe soit mis en pratique dans les institutions consacrées par la Charte, je ne puis me passionner pour un gouvernement constitutionnel, quel qu'il soit, tant que je verrai le texte de la loi divine écrit sur vos monuments et rayé de vos consciences. La république, dont vous invoquez le souvenir, ne l'entendait pas ainsi, je pense; elle cherchait à pratiquer la justice, et tous les moyens lui semblaient bons. Dieu m'est témoin que je ne suis pas un homme de sang, et pourtant j'avoue que je comprends bien mieux cette rigueur sauvage qui disait aux puissances renversées : Faites la paix avec nous ou recevez

la mort, qu'un système vague qui nous promettrait l'égalité sans nous la donner.

— Je vous le disais! s'écria le commis-voyageur avec son ton de bienveillance hypocritement superbe; il est montagnard, pur jacobin de la vieille roche. Eh bien! c'est beau, cela, c'est franc, c'est hardi. Que voulez-vous de plus? Il faut prendre les gens comme ils sont.

— Sans doute, répondit le médecin, mais ne pourrait-on, pour plus de franchise et de clarté, tâcher de s'entendre avec maître Pierre? Un homme comme lui mérite bien qu'on prenne la peine de lui montrer les choses sous leur vrai jour.

— Je ne demande que cela, dit Pierre. Voyons, les portes sont-elles bien fermées? Y a-t-il quelqu'un parmi vous devant qui je ne doive pas m'expliquer? Quant à moi, je n'éprouve ni crainte ni embarras à vous dire ce que je pense. Vous conspirez ou vous ne conspirez pas, messieurs, peu m'importe; mais vous exprimez des vœux, des sentiments, et

je ne vois pas pourquoi je ne me donnerais pas le même plaisir. Je ne suis pas venu ici pour être interrogé, je pense; car vous n'avez rien à apprendre de moi, et vous savez probablement tout ce que j'ignore. Laissez-moi donc parler. Il est bien évident que personne ici ne croit à l'amour des Bourbons pour les institutions libérales. Il est bien certain que nous n'avons ni confiance ni sympathie pour ce gouvernement-là, et que nous en choisirions, si nous pouvions, un autre dès demain. Quel serait-il? Ici, nous autres gens simples, nous restons court en attendant votre réponse. Nous trouvons plusieurs noms sur vos programmes; car nous lisons quelquefois les journaux, et nous voyons bien que les libéraux ne sont pas tout à fait d'accord entre eux. Je crois, par exemple, que, sans sortir d'ici, on trouverait des avis bien différents. Monsieur l'avocat serait pour Lafayette, si je ne me trompe, et monsieur le médecin pour un autre qu'il ne nomme pas. Monsieur le capitaine serait

pour le roi de Rome, et le père Vaudois ne voudrait pas entendre parler de cela peut-être; ni moi non plus : qui sait? Enfin vous avez tous quelqu'un en vue, et je ne gagnerais rien à savoir ce que veut chacun de vous; aussi n'est-ce pas là ce que je demande...

— Que demandez-vous donc? dit le médecin un peu sèchement.

— Je ne demande pas qui on mettrait à la place du roi; je demande ce qu'on mettrait à la place de la Charte.

— Ah! ah! la Charte ne vous satisfait pas! dit l'avocat en riant.

— Il serait possible, répondit Pierre avec un peu de malice. Et si une partie de la nation était dans le même cas que moi, que lui répondriez-vous pour la satisfaire?

— Parbleu! cela n'est pas bien embarrassant, dit le commis-voyageur gaiement. On dirait à ceux qui trouvent la Charte mal faite : Faites-la meilleure.

— Et si nous disions que nous la trouvons tout à fait mauvaise, et que nous en voulons une toute neuve, dit le maître serrurier qui avait écouté toute cette discussion avec l'austérité rancunière d'un vieux jacobin.

— Dans ce cas-là, on vous dirait, répondit Achille Lefort, faites-en vite une autre, et en avant *la Marseillaise!*

— Est-ce votre avis à tous? s'écria le vieillard d'une voix de tonnerre en se levant et en promenant un regard sombre sur les auditeurs stupéfaits : en ce cas, je suis des vôtres, et j'ouvre ma veine pour signer le pacte avec mon sang; autrement, je brise le verre où j'ai bu à vos santés.

Et en parlant ainsi, il étendait son bras droit retroussé jusqu'au coude et tatoué de figures cabalistiques, tandis que de la main gauche il frappait avec son verre sur la table ébranlée. Sa figure triste et sévère, son épais sourcil blanc frémissant sur un œil en-

flammé, tout son aspect à la fois brutal et imposant fit une impression désagréable sur l'avocat et le médecin. D'abord la sortie de ce vieux *sans-culotte* les avait fait sourire dédaigneusement; mais ce sourire expira sur leurs lèvres lorsqu'ils virent combien son action était sérieuse et son apostrophe passionnée. Le Vaudois, électrisé par son exemple, s'était levé aussi; et le Corinthien, qui avait écouté toutes ces choses sans dire un mot, absorbé dans une attention mélancolique et profonde, étendit sa main sur celle du maître serrurier, et l'y tint fixe et contractée, avec la pâleur sur les lèvres et le cœur serré d'indignation. Trop modeste ou trop fier pour parler, il avait senti une mortelle antipathie se développer et croître en lui de minute en minute contre ces conspirateurs aux mains blanches; et chacune de leurs paroles flatteuses, chacun de leurs sourires moqueurs, avait fait dans son âme orgueilleuse une plaie brûlante.

Pierre regarda les trois prolétaires debout en face de ces révolutionnaires au petit pied, et formant un peu le groupe du serment des trois Suisses au Ruthly. Il sourit de voir leur puissante attitude et leur expression profonde déconcerter tout à coup ces hommes si malicieusement polis. Il sentit en même temps un vif élan de tendresse pour ceux-là qui étaient ses frères ; et, quoiqu'il n'eût ni les passions politiques des deux vieillards, ni l'ambition secrète du jeune homme, il jura dans son cœur foi et alliance à eux et à toute leur race; car de ce côté était le droit divin.

Cependant le commis-voyageur fut bientôt revenu de sa surprise. En homme habitué à braver toutes sortes de résistances et à supporter toutes sortes d'oppositions, il se mit à railler doucement le vieux patriote.

— Eh bien! à qui donc en a ce vieux brave? s'écria-t-il gaiement. Ne dirait-on pas qu'il nous prend pour des raccoleurs poli-

tiques, et qu'il assiste à notre souper comme à un complot ? Si on vous entendait du dehors, mon maître, on nous passerait la corde au cou. Vraiment, ce n'est pas bien de ne pas savoir causer tranquillement des affaires publiques. Chacun n'est-il pas libre au cabaret de chanter sa chanson et de fêter son saint ? Si le vôtre est saint Couthon ou saint Robespierre, qui vous empêche de le célébrer ? Je ne vois pas pourquoi vous vous fâchez contre nous, à moins que vous ne nous preniez pour des gendarmes. Dieu merci, nous sommes dans une maison sûre, et nous nous connaissons tous ; autrement vous nous feriez peur, comme Croquemitaine aux petits enfants. Allons, mon maître, videz votre verre au lieu de le fêler. Je vous ferai raison en l'honneur de qui vous voudrez ; car, moi, je respecte toutes les opinions, et je salue toutes les gloires de la France. La France, mes amis ! quand on aime la France, on ne comprend pas que

ses vrais enfants puissent se quereller entre eux pour des noms propres. Mais c'est assez de politique pour ce soir, puisque cela trouble le bon accord de notre réunion. Père Vaudois, parlons de nos affaires. Je vous enverrai donc deux barriques de ce vin blanc?... Tout à l'heure, capitaine, nous causerons de votre quartaut de Bourgogne; et quant à vous autres, messieurs, si vous voulez bien rédiger vos notes de commande, je les inscrirai sur mon livre dans l'instant.

Le médecin et l'avocat se mirent à parler sérieusement de leur cave, et tout autre sujet de conversation fut écarté, comme si le but principal du souper eût été une séance de dégustation. Puis ils parlèrent de chasse, de port d'armes, de chiens et de perdreaux, et bientôt toute trace d'une tentative ou d'un projet sérieux fut effacée de la réunion.

Le Dignitaire prit Pierre à part.

— La société dans laquelle vous êtes venu

ici, lui dit-il en faisant allusion au Berrichon, me prouve que vous ne vous attendiez pas à y trouver certaines personnes. On paraissait cependant compter sur vous. D'où vient cette méprise?

— Je me le suis demandé comme vous d'abord, répondit Pierre, et puis je me suis souvenu qu'on m'avait donné un rendez-vous qui m'était sorti de la mémoire. Je ne suis venu ici que pour faire partir le Corinthien avec le Berrichon, comme cela est convenu entre nous.

— Ne vous avait-on pas remis une note? dit le Dignitaire.

— En effet, dit Pierre; mais tant d'autres soins m'ont absorbé que je n'ai même pas songé à l'ouvrir. Je dois l'avoir encore sur moi.

Il chercha dans ses poches, et y trouva effectivement la note mystérieuse de l'étranger. Il la déplia, l'approcha de la clarté qu'envoyait le foyer, et y lut les noms du Digni-

taire et de l'avocat, ainsi que ceux de plusieurs autres personnes recommandables et bien connues de lui dans la ville de Blois.

— Ce sont là, lui dit Romanet, les gens qui devaient vous répondre de la loyauté de ce négociant; mais puisque vous ne les avez pas consultés et que nous voici, nous serons, si vous voulez, ses répondants auprès de vous, de même que nous avons été les vôtres auprès de lui. Quant au rendez-vous, consultez encore votre note, il doit être désigné pour ce soir et pour le lieu où nous sommes.

— Il l'est effectivement, répondit Pierre après avoir de nouveau regardé le papier. Mais pourquoi ce singulier prétexte : *Pour la qualité des vins, consulter Messieurs tels et tels*, etc... *Pour les goûter aller à l'auberge de*, etc...? Il est vrai que ma négligence à lire cette note prouve que ces sortes de choses sont bien faciles à perdre.

— Et comme le moindre prétexte peut donner prise à la persécution, vous feriez

bien de la brûler, dit le Dignitaire.

Pierre remit la note au Dignitaire, qui s'empressa de la jeter au feu. — Est-ce que, par hasard, vous seriez plus avancé que moi avec ces gens-là? dit Pierre en désignant à la dérobée les personnes restées à table.

L'espèce d'embarras avec lequel le Bon-Soutien répondit qu'il n'avait jamais eu que des affaires de commerce avec ce voyageur, joint au silence qu'il avait gardé pendant toute la discussion du souper, prouvèrent à Pierre qu'il était engagé plus qu'il ne pouvait l'avouer. Le prétexte dont il se servait pour motiver sa liaison avec cet agent de sociétés secrètes était trop invraisemblable pour laisser le moindre doute à cet égard. Pierre comprit qu'il ne devait pas interroger un homme lié par des serments; et, feignant de se payer de ses défaites, il le quitta pour aider le Corinthien à réveiller le Berrichon; car on entendait déjà rouler au loin la patache qui devait les transporter à Villepreux. Avec

beaucoup de peine, ils réussirent à mettre le compagnon sur pied; et, après des adieux fraternels, l'Ami-du-Trait et le Corinthien se séparèrent, l'un prenant avec le Berrichon la route de Villepreux, l'autre reprenant celle de Blois avec le Dignitaire et le vieux maître serrurier.

— Je crois, dit ce dernier en sortant du cabaret, qu'on a été plus loin qu'on ne voulait avec nous, ou qu'on nous a crus plus simples que nous ne sommes. N'importe, certaines choses, à moitié devinées, sont aussi sacrées que si elles étaient confiées tout-à-fait; n'est-ce pas votre avis, pays Villepreux?

— C'est une loi pour ma conscience, répondit Pierre Huguenin. Le Dignitaire garda un profond silence. Il était lié depuis longtemps, et peut-être faisait-il en cet instant des réflexions qui ne lui étaient pas encore venues. Ses deux compagnons eurent la délicatesse de lui parler d'autre chose.

Tandis qu'ils cheminaient vers la ville, le Vaudois, absorbé dans ses pensées, rangeait ses plats et ses bouteilles d'un air mélancolique. M. Achille Lefort, prétendu commis-voyageur, en réalité membre du comité de recrutement de la Charbonnerie, le capitaine napoléoniste, l'avocat lafayettiste et le médecin orléaniste, groupés sous le manteau de la cheminée, s'entretenaient à demi-voix.

Le médecin. — Eh bien! mon pauvre Achille, voilà encore une de tes bêtises. Ah tu veux faire du sans-culottisme! Vois comme cela te réussit.

Achille Lefort. — C'est ta faute, à toi. Si j'avais été seul, j'aurais tourné ces gens-là comme j'aurais voulu. J'ai cru leur donner de la confiance en leur montrant des personnes recommandables ; j'aurais dû me rappeler que ces personnes-là ne sont bonnes à rien. Est-ce que vous savez parler au peuple, vous autres?

L'avocat, *au médecin.* — Il est joli, son peuple! On dirait que nous ne le connais-

sons pas, le peuple, nous qui sommes en relations continuelles avec lui!

ACHILLE LEFORT. — Vous ne le voyez que malade de corps ou d'esprit. Un avocat, un médecin! Mais vous n'avez affaire qu'à des plaies dans l'ordre moral et physique! Vous ne connaissez pas le peuple en bonne santé. Est-ce que ce menuisier n'est pas un homme intelligent et instruit?

LE MÉDECIN. — Beaucoup trop ergoteur et beaucoup trop lettré pour un ouvrier. Avec ces cervelles bourrées de lectures mal ordonnées et de théories mal digérées, on ne fera jamais rien qui vaille. S'il fallait gouverner une nation composée de pareils hommes, Napoléon lui-même reviendrait en vain sur la terre.

LE CAPITAINE. — De son temps, il n'y en avait pas. Il les menait à la guerre, et là on n'avait pas le temps d'ergoter.

L'AVOCAT. — De son temps, il y en avait, car il y en a toujours eu. Ils ergotaient dans

la guerre comme dans la paix. Seulement, le grand homme, qui n'était pas partisan de discussions philosophiques, les priait de vouloir bien se taire. Il les appelait des *idéologues*.

Le capitaine. — Et il vous eût appelés ainsi, vous-mêmes. Vraiment, vous me paraissez bien singuliers avec vos théories, vos constitutions, et vos distinctions de gouvernements constitutionnel et absolu ! Qu'est-ce que tout cela nous fait? Il faut chasser l'ennemi, faire la guerre aux étrangers et à leurs Bourbons, aux royalistes et à leur prêtraille. On verra ensuite. Qu'avez-vous besoin de discuter avec ces braves ouvriers ? Il fallait leur parler de prendre chacun un fusil de munition et vingt-cinq cartouches. Voilà le seul langage que le peuple français comprenne.

Achille Lefort. — Vous voyez bien que non, et qu'il veut savoir aujourd'hui où il va. Moi, je connais la matière, et j'en ai enrôlé plus d'un qui ne se doute guère plus

que moi du principe pour lequel nous aurons travaillé dans vingt ans. Mais qu'importe? Agiter, soulever, associer, armer, avec cela on va à tout.

LE MÉDECIN. — Même à la république. Belle conclusion, et digne de l'exorde!

ACHILLE. — Eh bien! pourquoi pas la république?

L'AVOCAT. — Eh! certes, la république! Est-ce qu'on peut demander mieux, quand elle est représentée par les hommes les plus purs, les plus intègres, et les plus modérés?

LE MÉDECIN. — Ces hommes-là sont des niais, s'ils croient pouvoir museler le peuple quand ils l'auront lâché.

ACHILLE. — Bah! le peuple est doux comme un enfant après la victoire. Vous ne le connaissez pas, vous dis-je; moi, je me fais fort d'en mener dix mille comme ceux que vous venez de voir.

LE MÉDECIN. — Oui, comme le vieux serrurier jacobin, par exemple! Joli échantillon!

J'avoue que je ne me sens pas de goût pour les buveurs de sang. Avec cette populace déchaînée, nous serons débordés; nous irons droit à l'anarchie, à la barbarie, à la terreur, à toutes les horreurs de 93.

ACHILLE. — Eh bien ! allons-y, s'il le faut; cela vaut mieux que l'obscurantisme des jésuites et le calme plat de la tyrannie. Marchons, agissons, n'importe comment; pourvu que nous nous sentions vivre, et que nous ayons quelque chose de grand à faire. N'était-ce pas un beau temps que celui de Robespierre? Un jour de gloire, une mort illustre, un nom immortel, c'est de quoi donner la fièvre, rien que d'y songer.

L'AVOCAT. — Il parle de tout cela en amateur! Si vous êtes amoureux du martyre, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait fusiller avec Caron?

ACHILLE. —Bah! Caron, Berton, des imbéciles, des fous! des gens mécontents de leur position, qui se seraient tenus tranquilles si la

cour eût satisfait leur ambition personnelle !

Le capitaine. — Dites des héros que vous avez calomniés et lâchement abandonnés ! Mille bombes ! si on avait voulu me croire dans ce temps-là, ils n'auraient pas péri sur l'échafaud. Voilà pourquoi votre Carbonarisme me fait mal au cœur. Je rougis d'en être, à présent ! *(Il prend son fusil et se dispose à sortir.)*

Achille. — C'est toujours comme cela. Quand on a essuyé un revers, on s'en prend les uns aux autres, jusqu'à ce qu'une victoire revienne vous mettre d'accord. Connu ! connu !...

Le médecin, *prenant son fusil pour s'en aller.* — A vous dire vrai, je ne crois plus à vos victoires. Si les libéraux succombent en Espagne, bonsoir la compagnie. Il faudra bien chercher quelque chose de mieux que votre Charbonnerie, où personne ne se tient, où personne ne se connaît, et où personne ne s'entend.

L'AVOCAT. — Bonsoir, Achille. C'est égal, nous sommes dans le bon chemin, nous deux. Nous avons pour nous tous les hommes de talent. Manuel, Foy, Kératry, d'Argenson, Sébastiani, Benjamin Constant, et le vieux patriarche au cheval blanc. Hein? le père Lafayette? Voilà un homme!

ACHILLE. — Bonsoir, vous autres. Je ne m'inquiète guère de toutes vos boutades. *(A l'avocat.)* Bonsoir, mon petit Mirabeau en herbe! Nous verrons encore du pays avant de mourir, sois tranquille!

L'AVOCAT, *à Achille.* — Bonsoir, mon Barnave!

LE MÉDECIN, *à Achille.* — Bonsoir, mon Père Duchêne!

ACHILLE. — Comme vous voudrez! L'un ou l'autre, selon l'occasion, pourvu que je serve la France.

LE CAPITAINE *entre ses dents.* — Une bonne mitraillade sur tous ces bavards-là!...

CHAPITRE XVII.

L'instruction dirigée contre les fauteurs de la terrible querelle survenue entre les Gavots et les Dévorants eut pour résultat de disculper entièrement les premiers et de les mettre hors d'accusation. Pierre et Romanet, appelés comme témoins principaux, se distinguèrent par leur courage, leur franchise,

et leur fermeté. La belle figure, l'air distingué et le langage simple et choisi de Pierre Huguenin attirèrent sur lui l'attention des libéraux de la ville, qui assistaient avec leurs journalistes à la séance du tribunal. Mais il ne fut point l'objet de nouvelles avances, car il partit aussitôt qu'il ne se vit plus nécessaire.

Que faisait et à quoi songeait le père Huguenin pendant l'absence de son fils? Le bon homme se dépitait et s'emportait; mais, plus que tout, il s'inquiétait. Il est si exact et si preste à tout ce qu'il entreprend! se disait-il. Il faut qu'il lui soit arrivé malheur! Et alors il se désespérait; car il ne s'était jamais aperçu de l'amour et de l'estime qu'il portait à son fils, autant qu'il le faisait depuis cette dernière séparation.

Comme Pierre l'avait craint, sa fièvre en augmenta; et il n'avait pas pu quitter son lit, le jour où, par bonheur, Amaury et le Berrichon arrivèrent. Chemin faisant, le Corin-

thien avait renouvelé à son compagnon la recommandation que Pierre lui avait déjà faite de ménager les préventions du père Huguenin à l'endroit du compagnonnage ; et comme il lui répugnait un peu de débuter avec son nouveau maître par un mensonge, il chargea le Berrichon de porter la parole le premier. En sautant à bas de la diligence, ils demandèrent la maison du menuisier, et ils y entrèrent, l'un avec l'aisance d'un niais, l'autre avec la réserve d'un homme d'esprit.

— Holà hé, ohé ! cria le Berrichon en frappant de son bâton sur la porte ouverte ; hô, la maison ! salut, bonjour la maison ! N'est-ce pas ici qu'il y a le père Huguenin, maître menuisier ?

En ce moment le père Huguenin reposait dans son lit. Il était de si mauvaise humeur qu'il ne pouvait souffrir personne dans sa chambre. En voyant sa solitude si brusquement troublée, il bondit sur son chevet, et, tirant son rideau de serge jaune,

il vit la figure étrangement joviale de Berrichon la Clef-des-cœurs. — Passez votre chemin, l'ami, répondit-il brusquement, l'auberge est plus loin.

— Et si nous voulons prendre votre maison pour notre auberge, reprit la Clef-des-cœurs, qui, comptant sur le plaisir que son arrivée causerait au vieux menuisier, trouvait agréable de plaisanter en attendant qu'il se fît connaître.

— En ce cas, répondit le père Huguenin, en commençant à passer sa veste, je vais vous montrer que si on entre sans façon chez un malade, on en peut sortir avec moins de cérémonie encore.

— Pardon pour mon camarade, maître, dit Amaury en se montrant et en saluant le père de son ami avec respect; nous venons vers vous de la part de Pierre, votre fils, pour vous offrir nos services.

— Mon fils! s'écria le maître, et où donc est-il, mon fils?

— A Blois, retenu pour deux ou trois jours au plus, par une affaire qu'il vous dira lui-même; il nous a embauchés, et voici deux mots de lui pour nous annoncer.

Le père Huguenin, ayant lu le billet de son fils, commença à se sentir plus calme et moins malade. — A la bonne heure, dit-il en regardant Amaury; vous avez tout à fait bonne façon, mon fils, et votre figure me revient; mais vous avez là un camarade qui a de singulières manières. Voyons, l'ami, ajouta-t-il en toisant le Berrichon d'un œil sévère, êtes-vous plus gentil au travail que vous ne l'êtes à la maison? Votre casquette vous sied mal, mon garçon.

— Ma casquette? dit le Berrichon tout étonné, en se décoiffant et en examinant son couvre-chef avec simplicité. Dame, elle n'est pas belle, notre maître! mais on porte ce qu'on a.

— Mais on se découvre devant un maître en cheveux blancs, dit le Corinthien, qui

avait compris la pensée du père Huguenin.

— Ah dame ! on n'est pas élevé dans les colléges, répondit le Berrichon en mettant sa casquette sous son bras ; mais on travaille de bon cœur, c'est tout ce qu'on sait faire.

— Allons, nous verrons cela, mes enfants, dit le père Huguenin en se radoucissant. Vous venez à point, car l'ouvrage presse et je suis là sur mon lit, comme un vieux cheval sur la litière. Vous allez boire un verre de mon vin, et je vous conduirai au château ; car, mort ou vif, il faut que je rassure et contente la pratique.

Le brave homme, ayant appelé sa servante, essaya de se lever, tandis que ses compagnons faisaient honneur au rafraîchissement. Mais il était si souffrant qu'Amaury s'en aperçut, et le supplia, avec sa douceur accoutumée, de ne pas se déranger. Il l'assura que, grâce à Pierre, il était au courant de l'ouvrage comme s'il l'eût commencé lui-même ; et, pour le lui prouver, il lui

décrivit la forme et la dimension des voussures, des panneaux, des corniches, des limons, des courbes à double courbure, des calottes d'assemblage, etc., etc., à une ligne près, avec tant de mémoire et de facilité que le vieux menuisier le regarda encore fixement ; puis, songeant à l'avantage d'une science qui rend si claires et qui grave si bien dans l'esprit les opérations les plus compliquées, il se gratta l'oreille, remit son bonnet de coton, et remonta dans son lit en disant : A la garde de Dieu !

— Fiez-vous à nous, répondit Amaury. L'envie que nous avons de vous contenter nous tiendra lieu pour aujourd'hui de vos conseils ; et peut-être que demain vous aurez la force de venir à notre aide. En attendant, faites un bon somme, et ne vous tourmentez pas.

— Non, non, ne vous tourmentez pas, notre maître, s'écria la Clef-des-cœurs en avalant un dernier verre de vin à la hâte.

Vous verrez que vous avez eu tort de faire mauvaise mine à deux jolis Compagnons comme nous.

— Compagnons? murmura le père Huguenin, dont le front se rembrunit aussitôt.

— Ah ! je dis cela pour vous faire enrager, riposta le Berrichon en riant, parce que je sais que vous ne les aimez pas, les Compagnons.

— Ah ! ah ! vous êtes dans le Compagnonnage? grommela le père Huguenin, partagé entre sa vieille rancune et je ne sais quelle sympathie subite.

— Oui, oui, continua le Berrichon qui avait au moins l'esprit de savoir plaisanter sur sa laideur ; nous sommes dans le Devoir des beaux garçons, et c'est moi qui suis le porte-enseigne de ce régiment-là.

— Nous ne connaissons qu'un devoir ici, dit le Corinthien, en jouant sur le mot ; celui de vous bien servir.

— Que Dieu vous entende ! répliqua le

père Huguenin; et il s'enfonça avec accablement dans ses couvertures.

Cependant il dormit paisiblement, et le lendemain, se sentant mieux, il alla visiter ses compagnons. Il les trouva travaillant de grand cœur, faisant bien marcher les apprentis, et taillant d'aussi bonne besogne que Pierre Huguenin lui-même. Rassuré sur son entreprise, réconcilié avec M. Lerebours qui jusqu'alors l'avait boudé, plein d'espérance, il s'en retourna au lit; et bientôt il fut tout à fait sur pied pour recevoir son fils, qui arriva trois jours après dans la soirée.

Un calme céleste se peignait sur le front de Pierre Huguenin. Sa conscience lui rendait bon témoignage, et sa gravité ordinaire était tempérée par une satisfaction intérieure qui se communiqua comme magnétiquement à son père. Interrogé par lui sur la cause de son retard, il lui répondit :

— Permettez-moi, mon bon père, de ne pas entrer dans une justification qui pren-

drait du temps. Quand vous l'exigerez, je vous raconterai ce que j'ai fait à Blois; mais veuillez m'envoyer tout de suite auprès de mes compagnons, et vous contenter de la parole que je vous donne. Oui, je puis jurer sur l'honneur que je n'ai fait autre chose qu'accomplir un devoir, et que vous m'auriez béni et approuvé si vous aviez eu l'œil sur moi.

— Allons, tu me réponds comme tu veux, dit le vieux menuisier; et il y a des instants où tu me persuades que tu es le père, et moi le fils. C'est singulier pourtant, mais c'est ainsi.

Il se trouva si bien ce jour-là, qu'il put souper avec son fils, les deux compagnons, et les apprentis. Il se prenait de prédilection pour Amaury, dont la douceur et les soins respectueux le charmaient; et, quoiqu'il répugnât à le questionner sur certaines choses, il se disait à part lui : Si c'est là un de ces enragés Compagnons, du moins il faut

avouer que sa figure et ses paroles sont bien trompeuses. Il commençait aussi à revenir sur le compte du Berrichon, et à reconnaître d'excellentes qualités sous cette rude enveloppe. Ses naïvetés le faisaient rire, et il n'était pas fâché d'avoir quelqu'un à reprendre et à railler; car il avait, comme on a pu le voir, le caractère taquin des gens actifs; et la dignité habituelle de son fils et du Corinthien le gênait bien un peu.

Ce soir-là, quand le Berrichon eut apaisé sa première faim, qui était toujours impétueuse, il entama la conversation, la bouche pleine et le coude sur la table.

— Camarade, dit-il au Corinthien, pourquoi donc ne voulez-vous pas que je raconte à maître Pierre ce qui s'est passé à son sujet tantôt, avec ce grand *sotiot* de Polydore, Théodore (je ne sais pas comment vous l'appelez), enfin le garçon à l'intendant du château?

Amaury, mécontent de cette indiscrétion, haussa les épaules, et ne répondit rien.

Mais le père Huguenin n'était pas disposé à laisser tomber le babil du Berrichon.

— Mon cher Amaury, dit-il, je ne vous conseille pas d'avoir des secrets de moitié avec ce garçon-là. Il est fin et léger comme une grosse poutre de charpente qui vous tomberait sur les doigts du pied.

— Allons, dit Pierre Huguenin, puisqu'il a commencé, il faut le laisser achever. Je vois bien qu'il s'agit de monsieur Isidore Lerebours. Comment pouvez-vous croire, Amaury, que je me soucie de ce qu'il a pu dire contre moi? Il faudrait être bien faible d'esprit pour craindre son jugement.

— Ah ! bien; en ce cas, je vas vous le dire; vrai, je vas vous le dire, maître Pierre! s'écria le Berrichon en clignotant du côté d'Amaury, comme pour le supplier de ne pas lui fermer la bouche.

Le Corinthien lui fit signe qu'il pouvait parler, et il commença son récit en ces termes :

« D'abord, c'était une belle dame, une superbe femme, ma foi, toute petite et rouge de figure, qui a passé et repassé, et encore passé, et encore repassé, comme pour regarder notre ouvrage; mais, aussi vrai que je mords dans mon pain, c'était pour regarder le pays Corinthien... »

— Que veut-il dire, avec son pays et son Corinthien? demanda le père Huguenin, devant qui on était convenu de ne jamais se donner les noms du Compagnonnage.

Pierre marcha un peu fort sur le pied du Berrichon, qui fit une affreuse grimace, et reprit bien vite :

« Quand je dis le pays, c'est comme si je disais l'ami, le camarade... Nous sommes pays, lui et moi : il est de Nantes en Bretagne, et moi je suis de Nohant-Vic en Berry. »

– Très-bien ! dit le père Huguenin en se tenant les côtes de rire.

« Et quand je dis le Corinthien, poursuivit le Berrichon à qui l'on marchait tou-

jours sur le pied, c'est un nom comme ça que je m'amuse à lui donner... »

— Enfin cette dame regardait Amaury? reprit le père Huguenin.

— Quelle dame? demanda Pierre, qui, sans savoir comment, se prit à écouter avec attention.

— Une grande belle femme toute petite, comme il vous l'a dit, répondit Amaury en riant; mais je ne la connais pas.

— Si elle est rouge de figure, objecta le père Huguenin, ce n'est pas la demoiselle de Villepreux, car celle-là est pâle comme une morte. Ce sera peut-être sa fille de chambre?

— Ah! peut-être bien, répondit le Berrichon, car on l'appelait madame.

— Elle n'était donc pas seule à vous regarder? demanda Pierre.

— Toute seule, répondit la Clef-des-cœurs; mais ensuite monsieur Colidor...

— Isidore! interrompit le père Huguenin d'une grosse voix pour le déconcerter.

— Oui, Théodore, continua le Berrichon, qui avait sa malice tout comme un autre. Eh bien! ce monsieur Molitor lui a dit comme ça: Y a-t-il quelque chose pour votre service, madame la marquise?

— Ah! ce sera la nièce, la petite dame des Frenays, observa le père Huguenin. Celle-là n'est pas fière, et regarde tout le monde... Regardait-elle Amaury? vrai?

— Comme je vous regarde! s'écria le Berrichon.

— Oh non! autrement? répondit le vieux menuisier riant des vilains gros yeux que faisait le Berrichon. Et enfin vous a-t-elle parlé?

— Nenni! Elle a dit seulement comme ça: Je cherche le petit chien; ne l'auriez-vous pas vu par ici, messieurs les menuisiers? Et elle regardait le pays... le camarade Amaury; dame! elle le regardait comme si elle eût voulu le manger des yeux!

— Allons donc, imbécile! c'est toi qu'elle

regardait! dit Amaury. Tu peux bien en convenir : ce n'est pas ta faute si tu es beau garçon.

— Oh! pour ce qui est de cela, vous voulez rire, répondit le Berrichon. Jamais aucune espèce de femme ne m'a regardé; ni riche, ni pauvre, ni jeune, ni vieille, excepté la Mère... je veux dire la Savinienne, avant qu'elle fût dans les pleurs pour son défunt.

— Elle te regardait, toi? s'écria Amaury en rougissant.

— Oui, en pitié, répondit le Berrichon, qui ne manquait pas de bon sens en ce qui lui était personnel; et elle me disait souvent: Mon pauvre Berrichon, tu as un si drôle de nez, et une si drôle de bouche! Est-ce ton père ou ta mère qui avait ce nez-là et cette bouche-là?

— Enfin, l'histoire de la dame? reprit le père Huguenin.

— L'histoire est finie, répliqua le Berri-

chon. Elle est sortie comme elle est entrée, et monsieur Hippolyte...

— Monsieur Isidore! interrompit l'obstiné père Huguenin.

— Comme il vous plaira, reprit le Berrichon. Son nom n'est pas plus beau que mon nez. *De sorte que*, il s'est établi à côté de nous, les bras croisés comme l'empereur Napoléon tenant sa lorgnette; et voilà qu'il s'est mis à dire que nous faisions de la pauvre ouvrage, de la pauvreté d'ouvrage, quoi! Et voilà que tout d'un coup, le pays... le camarade Amaury ne lui a rien répondu; et que, tout de suite, moi, j'ai continué à scier mes planches sans rien dire. C'est ce qui l'a fâché, le monsieur! Il aurait souhaité sans doute qu'on lui demandât pourquoi l'ouvrage ne lui plaisait pas. Et alors il a pris une pièce, en disant que c'était du mauvais matériau, que le bois était déjà fendu, et que si on laissait tomber ça, ça se casserait comme un verre. Et voilà que le

Corinthien (pardon, notre maître, c'est une *accoutumance* que j'ai de l'appeler comme ça), le Corinthien, que je dis, lui a répondu : Essayez-y donc, notre bourgeois, si le cœur vous en dit. Et voilà qu'il a jeté la pièce par terre de toute sa force; et voilà qu'elle ne s'est point cassée, sans quoi que je lui cassais la tête avec mon marteau.

— Est-ce là tout? demanda Pierre Huguenin.

— Vous n'en trouvez pas assez, maître Pierre? excusez! dit le Berrichon.

— Moi, j'en trouve trop, dit le père Huguenin, qui était devenu pensif. Vois-tu, Pierre, je te l'avais prédit : le fils Lerebours te veut du mal, et il t'en fera.

— Nous verrons bien, répondit Pierre.

En effet, Isidore Lerebours, ayant appris de quelle manière Pierre Huguenin avait critiqué et refait son plan d'escalier, nourrissait contre lui une profonde rancune. La veille, il avait dîné au château, à la table

du comte de Villepreux; car c'était le dimanche, et ce jour-là le comte invitait, avec le curé, le maire et le percepteur, M. Lerebours et son fils. Le système du comte était qu'il y a toujours dans un village quatre à cinq individus sur lesquels il faut se conserver la haute main, et qu'on enchaîne plus avec la politesse d'un dîner qu'avec le droit et les bonnes raisons. M. Isidore était fort vain de ce privilége. Il portait au château l'éclat de ses plus ridicules toilettes, y cassait chaque fois plus ou moins d'assiettes et de carafes, y savourait les meilleurs vins d'un air de connaisseur, y recevait toujours du maître quelque bonne leçon dont il ne savait pas profiter, et s'y permettait de regarder avec impudence la jolie petite marquise des Frenays.

Ce premier dimanche se présenta fort à point pour assouvir la vengeance d'Isidore. Naturellement, pendant que le comte faisait, après dîner, sa partie de trictrac avec

le curé, on parla des travaux de la chapelle, et le vieux comte demanda à son intendant si on les avait enfin repris.

— Oui, monsieur le comte, répondit M. Lerebours. Quatre ouvriers sont à la besogne, et travaillent même aujourd'hui.

— Malgré le dimanche? observa le curé.

— Vous leur donnerez l'absolution, curé, dit le comte.

— Je crains, dit alors Isidore qui attendait avec impatience le moment de placer son mot, que monsieur le comte ne soit guère content de l'ouvrage qu'ils font. Ils emploient du bois qui n'est pas assez sec, et n'entendent rien à leur besogne. Le vieux Huguenin n'est pas maladroit, mais il est blessé; et son fils est un ignorant fieffé, un avocat de village, un âne en un mot.

— Laisse donc les ânes tranquilles, dit le comte en mêlant tranquillement ses cartes; nous n'y pensions pas.

— Que monsieur le comte me permette de

lui dire que ce lourdaud n'est pas propre aux travaux qu'on lui a confiés. Il serait bon tout au plus à fendre des bûches.

— En ce cas-là, tu ne serais pas en sûreté, répondit le comte, qui, dans son genre, était aussi railleur que le père Huguenin. Mais qui donc a choisi cet ouvrier? n'est-ce pas monsieur ton père?

M. Lerebours était à l'autre bout de l'appartement, se perdant en exclamations louangeuses sur la tapisserie que brodait madame des Frenays, et n'entendant pas les insinuations de son fils contre Pierre Huguenin.

— Mon père s'est trompé sur cet homme-là, répondit Isidore à demi-voix. On le lui avait vanté. Il a cru faire une bonne affaire en le payant moins cher qu'un homme de talent qu'on eût fait venir d'ailleurs. Mais c'est une erreur; car tout ce qui a été fait, et tout ce qu'on va laisser faire, il faudra le recommencer. Je veux perdre mon nom, si la chose n'arrive pas comme je le dis.

— Perdre ton nom ! reprit le comte, jouant toujours aux cartes et le raillant ouvertement sans qu'il voulût s'en apercevoir ; ce serait grand dommage. Si j'avais le bonheur de m'appeler Isidore Lerebours, je ne me risquerais pas ainsi.

La marquise des Frenays, que M. Lerebours ennuyait beaucoup avec ses compliments, prit la parole d'une voix douce et flûtée.

— Vous êtes bien sévère, monsieur Isidore, dit-elle avec son parler enfantin et coquet. Moi, j'ai traversé par hasard la bibliothèque, et j'ai trouvé la nouvelle boiserie aussi jolie et aussi bien faite que l'ancienne. Comme elle est belle, cette boiserie ! Vous avez eu bien raison de la faire réparer, mon oncle ; ce sera d'un goût parfait, et tout à fait de mode.

— De mode ? s'écria judicieusement Isidore ; il y a plus de trois cents ans qu'elle est faite.

— Tu as trouvé cela tout seul ? dit le comte.

— Mais il me semble... reprit Isidore.

— C'est la mode à présent! interrompit avec humeur le curé, à qui le babil d'Isidore donnait des distractions. Toutes les vieilles modes reviennent... Mais, laissez-nous donc jouer, monsieur Isidore.

M. Lerebours lança un regard terrible à son fils, qui, satisfait d'avoir pu porter le premier coup à Pierre Huguenin, s'approcha des dames. Mademoiselle Yseult avait pour lui une si invincible répugnance qu'elle se leva et changea de place. Madame des Frenays, moins délicate de nerfs, ne se refusa point à lier conversation avec l'employé aux ponts-et-chaussées. Elle le questionna sur la bibliothèque et sur ce Pierre Huguenin dont il disait tant de mal; enfin elle lui demanda lequel parmi les ouvriers qu'elle avait vus le matin en traversant l'atelier était Pierre Huguenin. — Il y en a un qui m'a paru avoir une figure distinguée, dit-elle avec une grande ingénuité.

— Pierre Huguenin n'était pas là, répondit Isidore, et celui que vous voulez dire est un compagnon. Je ne sais comment il s'appelle, mais il a un drôle de surnom.

— Ah! vraiment? dites-le moi donc, cela m'amusera.

— Son camarade l'appelle le Corinthien.

— Oh! que c'est joli le Corinthien! Mais pourquoi? qu'est-ce que cela veut dire?

— Ces gens-là ont toutes sortes de sobriquets. L'autre, s'appelle la Clef-des-cœurs.

— Oh! la bonne plaisanterie! Mais c'est qu'il est affreux! je n'ai jamais rien vu de si laid!

Un autre qu'Isidore eût pu remarquer que, pour une marquise, madame des Frenays avait peut-être trop regardé les ouvriers de la bibliothèque, et qu'elle ne justifiait guère en ce moment la sentence de Labruyère: «Il n'y a qu'une religieuse pour qui un jardinier soit un homme.» Mais Isidore, qui

savait la marquise un peu coquette, et qui se croyait fort agréable, se borna à penser qu'elle lui disait des riens, et qu'elle feignait d'y prendre intérêt afin de le retenir auprès d'elle et de jouir de sa conversation.

La marquise des Frenays, *née* Joséphine Clicot, et fille d'un gros fabricant de draps de la province, avait été mariée fort jeune au marquis des Frenays, neveu de M. de Villepreux. Ce marquis était un fort bon gentilhomme de Touraine, en tant que noble, mais un fort triste personnage, en tant que particulier. Il avait servi sous l'empire; mais comme il avait peu de talent et point de conduite, il n'était jamais sorti des grades secondaires, où il avait mangé assez grossièrement son patrimoine. Aux cent-jours il n'avait su prendre son parti ni habilement ni courageusement; c'est-à-dire qu'il avait trahi trop tard la fortune de l'Empereur, et qu'il n'avait su se donner ni le profit de la défection, ni le mérite de la fidélité. Il était

alors retombé sur les bras du comte de Villepreux, qui, trouvant sa société un peu fâcheuse et ses dettes un peu fréquentes, avait imaginé de s'en débarrasser au profit de la famille Clicot, en lui faisant épouser la riche héritière Joséphine. Les Clicot savaient fort bien d'avance que le marquis n'était ni beau, ni jeune, ni aimable; que ses mœurs étaient aussi dérangées que sa fortune; en un mot, que sa femme n'aurait aucune chance de bonheur et de véritable considération. Mais l'alliance avec la famille, comme le disait fort bien M. Lerebours, leur avait tourné la tête, et la petite Clicot s'était consolée de tout avec le titre de marquise.

Peu d'années suffirent à la désenchanter; le marquis eut bientôt mangé d'une façon triviale la dot de sa femme. Les Clicot, voulant conserver à cette dernière des ressources pour l'avenir, offrirent une séparation amiable, réglèrent une pension de six mille francs au mari, à condition qu'il la mangerait à Paris

ou à l'étranger, et reprirent leur fille. La mère Clicot étant morte pendant cet arrangement, le père Clicot s'était remis dans les affaires, afin de réparer la brèche faite à sa fortune; et Joséphine avait été vivre avec lui et deux vieilles tantes, dans une grosse maison de campagne très-bourgeoise, attenant à la fabrique, sur les bords du Loiret, à quelques lieues de Villepreux.

Au milieu du bruit et du mouvement sans charme et sans élégance de la vie industrielle, entourée de gens très-prosaïques et condamnée à une vie austère (car ses parents exerçaient sur elle la même surveillance que si elle eût été encore une petite fille), la pauvre Joséphine s'ennuya mortellement. Elle avait vu rapidement un coin du grand monde, et y avait pris le besoin immodéré de la vie élégante et de l'agitation frivole. Pendant un ou deux ans, elle avait eu à Paris un équipage, un bel appartement, une loge à l'Opéra, un entourage de freluquets, de mar-

chandes de modes, de couturières, et de parfumeurs. Reléguée tout à coup dans une usine fumeuse et puante, entourée d'ouvriers ou de chefs d'atelier qui avaient les intentions meilleures que les manières, n'entendant parler que de laines, de métiers, de salaires, de teintures, de prix-courants et de fournitures, elle n'avait eu d'autres ressources contre le désespoir que de lire des romans le soir et de dormir une partie de la journée, tandis que ses belles robes, ses plumes et ses dentelles, dernières traces d'un luxe effacé, jaunissaient dans les cartons, attendant vainement l'occasion de revoir la lumière. Joséphine avait reçu une pitoyable éducation. Sa mère était bornée et vaine de son argent; son père n'avait d'autre souci et d'autre occupation que d'amasser de l'argent : leur fille n'avait d'autre désir et d'autre faculté que de dépenser de l'argent. Elle n'était plus propre à rien, dès qu'elle n'avait plus de

parures à commander, ou de partie de plaisir à projeter. Elle était âgée au plus de vingt ans, et parfaitement jolie; mais de cette beauté qui parle aux yeux plus qu'à l'esprit. Ne sachant donc plus que faire de sa beauté, de sa jeunesse et de ses atours, son imagination, vive et riante comme sa figure et son naturel, avait pris l'essor dans le monde des romans. Elle se créait dans la solitude des aventures et des conquêtes merveilleuses; mais forcée de retomber dans la réalité, elle n'en était que plus à plaindre. La mélancolie qui s'était emparée d'elle avait suggéré à ses tantes la précaution dangereuse de la séquestrer d'autant plus; et la pauvre tête de Joséphine, enfermée dans la chaudière industrielle, menaçait de faire explosion, lorsqu'un événement inattendu vint changer son sort.

Le père Clicot tomba dangereusement malade, et, touché des tendres soins que lui prodiguait sa fille, en même temps que

blessé des vues sordides que laissaient percer ses vieilles sœurs, il conspira contre ces dernières en les quittant. Il assura leur existence ; mais il abolit leur autorité, en appelant à son lit de mort le comte de Villepreux, et en plaçant Joséphine et ses biens sous sa protection. Le comte sentit fort bien qu'ayant fait le malheur de la pauvre jeune bourgeoise en l'unissant à son mauvais sujet de neveu, il avait beaucoup à réparer envers elle. Il comprit ses devoirs, et, l'ayant aidée à fermer les yeux à son père, il se déclara son subrogé tuteur en attendant sa majorité qui était proche. Il fit exécuter le testament, assembla le conseil de famille, expulsa, selon la volonté du défunt, les vieilles tantes de la fabrique, confia la conduite de l'exploitation industrielle à un chef entendu et probe; puis il emmena la marquise dans sa propre famille, et l'y traita avec une affection paternelle, dont le premier acte fut de signifier au marquis des Frenays qu'il ferait respecter

la séparation convenue, et qu'il protégerait au besoin sa femme contre lui.

Cette louable conduite déchaîna contre M. de Villepreux la branche de la famille à laquelle tenait le marquis des Frenays. Cette branche était ultra-royaliste, ruinée, jalouse, et accusait le vieux comte d'être spoliateur, avare, et jacobin.

Joséphine, soustraite à tous ses persécuteurs et à tous ses tyrans, commença enfin à respirer. D'abord l'intimité douce et cordiale de son oncle, l'amitié délicate d'Yseult, la tranquillité bienveillante de leurs manières et de leurs habitudes, lui semblèrent le paradis après l'enfer. Mais à cette tête excitée, il eût fallu un peu plus de mouvement, soit de dissipations, soit d'aventures, que n'en offrait la vie paisible et rangée du vieux comte. Yseult était aussi une compagne un peu sérieuse pour la romanesque Joséphine. Habituée déjà à s'isoler en esprit de ceux qui l'entouraient et à se faire un

monde de chimères dans le secret de ses pensées, elle feignit donc d'être à l'unisson de la famille, et reprit le train ordinaire de ses rêveries sentimentales sans en faire part à personne.

CHAPITRE XVIII.

Le courage était revenu au cœur de Pierre Huguenin. La chapelle lui paraissait encore plus belle que lorsqu'il y était entré pour la première fois. La guérison de son père, la douce société et la précieuse assistance de son cher Corinthien, ajoutaient à

son bonheur. Il prit son ciseau, et entonna d'une voix fraîche et sonore le chant sur la menuiserie :

Notre art a puisé sa richesse
Dans les temples de l'Éternel.
Il a pris son droit de noblesse,
En posant son sceau sur l'autel (1).

Puis, avant de donner le premier coup de ciseau, il embrassa son père, serra la main du Corinthien, et se mit à l'ouvrage avec ardeur. Le Berrichon hocha la tête.

— Et pour moi, rien de rien? dit-il d'un gros air triste et bon.

— Pour toi aussi le cœur et la main, dit Pierre en pressant sa main calleuse.

Le Berrichon, rendu à la joie, fit sur le bois qu'il allait entamer une croix avec le ciseau, suivant l'antique coutume chrétienne de son pays, et se mit à chanter à son tour une chanson de *l'Angevin-la-Sagesse*,

(1) L'équerre, insigne du travail, qui figure aussi le triangle symbolique de la Trinité divine.

un des braves poëtes du Tour de France.

Le père Huguenin, avec son bras en écharpe, les suivait des yeux en souriant. En ce moment, le comte de Villepreux entrait, suivi de sa petite-fille, de la marquise, et de M. Lerebours. Le comte, travaillé par la goutte, marchait appuyé d'un côté sur une canne à béquille, de l'autre sur le bras d'Yseult, qui l'accompagnait fidèlement dans toutes ses promenades de propriétaire. M. Lerebours s'était risqué jusqu'à offrir son bras à Joséphine, qui l'avait accepté avec une résignation gracieuse. Le comte s'arrêta à l'entrée de la bibliothèque pour écouter avec curiosité la chanson du Berrichon :

Chassons loin de nous le chagrin,
Qui tant d'hommes dévore;
Pour nous le passé n'est plus rien,
L'avenir rien encore.

— La rime n'est pas riche, dit le comte à sa fille, mais l'idée va loin.

Et ils s'approchèrent sans être vus. Le

bruit de la scie et du rabot couvrait celui de leurs pas et de leurs voix.

— Lequel de tous ceux-là est Pierre Huguenin? demanda la marquise à l'économe.

— C'est le plus grand et le plus fort de tous, répondit M. Lerebours.

Les yeux de la marquise se portèrent alternativement du Corinthien à l'Ami-du-trait, ne sachant lequel était le plus beau de celui qui ressemblait au chasseur antique avec son air mâle et sa force élégante, ou de l'autre qui rappelait le jeune Raphaël avec sa grâce pensive, sa pâleur, et ses longs cheveux.

Le vieux comte, qui avait le goût et le sens du beau, fut frappé aussi du noble trio de têtes grecques que complétait le père Huguenin avec son large front, sa chevelure argentée, les lignes accentuées de son profil, et son œil plein de feu.

— On dit que le peuple n'est pas beau en France, dit-il à sa petite-fille en étendant sa béquille comme s'il lui eût fait remarquer

un tableau. Voilà pourtant des échantillons de belle race.

— C'est vrai, répondit Yseult en regardant le vieillard et les deux jeunes gens avec le même calme que s'ils eussent été là en peinture.

Le père Huguenin, qui ne travaillait pas, était venu au-devant des nobles visiteurs avec une politesse franche. L'aspect du comte était vraiment vénérable, et quiconque le voyait était forcé d'abjurer en sa présence toute prévention démocratique. Le comte le salua en ôtant son chapeau tout à fait et le baissant très-bas, comme il eût salué un duc et pair. Il n'avait pas suivi les manières de ces roués insolents de la régence, qui, en se familiarisant avec le peuple, l'avaient dégradé; il avait reçu et gardé les saines traditions des grands seigneurs de Louis XIV, qui, par une admirable politesse, consacraient *in petto* l'infériorité du peuple. Le vieux comte portait un sentiment nouveau dans cette civilité dès

longtemps acquise; il avait des souvenirs de la révolution qui lui faisaient accepter moitié ironiquement, moitié franchement, le principe de l'égalité; il disait lui-même que, toutes les fois qu'il abordait un homme du peuple, il murmurait à part lui cette formule : Peuple souverain, tu veux qu'on te salue!

Il s'informa d'abord de la blessure du vieux menuisier, et lui dit obligeamment qu'il était fort peiné qu'il eût éprouvé cet accident en travaillant pour lui.

— C'est qu'en effet j'allais un peu vite, répondit le père Huguenin. On ne devrait pas être étourdi à mon âge : mais M. Lerebours me pressait tellement, que, pour contenter monsieur le comte, je donnais de furieux coups dans le bois; et je me suis aperçu que mon ciseau avait une bonne trempe, quand il a entamé ma vieille peau presque aussi dure que le vieux chêne.

— Vous me faites donc bien méchant,

monsieur Lerebours ? dit le comte en se tournant vers son intendant. Je n'ai pourtant jamais estropié personne, que je sache.

Pierre Huguenin, immobile, la tête découverte et la poitrine oppressée, regardait mademoiselle de Villepreux avec une émotion indéfinissable. Il s'était souvenu, seulement en l'entendant nommer, de ses veillées dans le cabinet d'étude, et de l'espèce de culte qu'il avait rendu à la divinité inconnue de ce sanctuaire. Il était troublé en sa présence, comme si un lien mystérieux eût été prêt à se nouer ou à se rompre à cette première entrevue. Il s'étonna d'abord de ne pas la trouver aussi belle qu'il se l'était créée. Elle était, en effet, plus distinguée que jolie. Ses traits étaient fins, son front pur et bien dessiné, sa tête élégante et d'un bel ovale : mais rien n'était grand ni frappant dans sa personne. Elle manquait absolument d'éclat. Cependant, en la regardant bien, on voyait qu'elle dédaignait d'en

montrer; car son œil petit et noir eût pu s'animer, sa bouche sourire, et toute sa frêle personne dévoiler la grâce cachée qui était en elle. Mais il y avait comme un parti pris de mépriser le travail de la séduction. Elle était toujours vêtue en conséquence; ses robes étaient sombres et sans aucun ornement, et ses cheveux partagés en bandeaux lisses sur son front. Avec cette rigidité d'aspect et d'intention, elle avait un charme bien pénétrant pour qui savait la comprendre; mais cela était impossible à la première vue, et en tout temps assez difficile.

Pierre Huguenin l'examinait; mais tout à coup il rencontra son regard. Ce regard était presque hardi, à force d'être indifférent et calme. Pierre rougit, détourna les yeux, et sentit un poids de glace tomber sur son imagination : non qu'il trouvât l'héroïne de la tourelle désagréable ou antipathique; mais cette gravité étrange dans une si jeune fille détruisait toutes ses notions et dérangeait

tous ses rêves. Il ne savait pas s'il devait la considérer comme un enfant malade, ou comme une organisation à jamais frappée d'apathie et de langueur. Et puis il se dit qu'il ne la connaitrait jamais davantage; qu'il ne la reverrait peut-être pas, qu'il n'aurait aucune occasion d'échanger un second regard avec elle; et il se sentit triste, comme s'il eût perdu la protection de quelque puissance idéale sur laquelle il aurait compté sans la connaître.

Cependant le comte s'était approché des travaux. Il en examina attentivement toutes les parties :

— Cela est parfaitement exécuté, dit-il, et je ne puis que vous donner des éloges; mais êtes-vous bien sûrs, messieurs, de la qualité de votre bois?

— Certainement il ne vaut pas, répondit Pierre, celui de l'ancienne boiserie. Dans deux cents ans il sera bon, et l'ancien ne le sera peut-être plus. Mais ce dont je puis

répondre, c'est que le mien ne jouera pas de manière à compromettre l'ensemble. Si une planche se contracte, si un panneau vient à éclater, ce qui n'est pas probable, je le réparerai à mes frais, et avant qu'on en ait eu la vue choquée.

— Mais si vous vous étiez trompé sur toute la qualité de la matière? dit le comte; si l'ouvrage entier était à recommencer?

— Je le recommencerais à mon compte, et je m'engagerais à fournir de meilleur bois, répondit Pierre.

— En ce cas, dit le comte en se retournant vers sa fille comme pour la prendre à témoin, je crois qu'il faut avoir confiance et laisser faire la conscience et le talent des gens. A coup sûr, vous travaillez fort bien, messieurs, et je n'aurais pas cru qu'on pût reproduire aussi fidèlement les anciens modèles.

— Il y a un mince mérite à cela, répondit Pierre; ce n'est qu'un travail d'artisan

appliqué et docile. Mais celui qui a dessiné le modèle était un artiste. Celui là avait le goût, l'invention, le sentiment, aujourd'hui perdu, de la proportion élégante et simple.

Les yeux du comte s'animèrent, et il frappa légèrement le pavé de sa béquille, ce qui était chez lui l'indice d'une surprise et d'une satisfaction intérieure. Le père Huguenin le savait bien, et il le remarqua.

— Mais c'est être artiste que de comprendre et d'exprimer comme vous faites! dit le comte.

— Nous prenons tous ce titre, répondit Pierre, mais nous ne le méritons pas. Cependant, ajouta-t-il en désignant Amaury, voici un artiste. Il pratique la menuiserie telle qu'on la fait aujourd'hui, parce qu'il faut gagner sa vie; mais il pourrait inventer d'aussi belles choses que ce qui est ici. S'il y avait dans le château une pièce à décorer, on pourrait consulter les dessins qu'il a faits à ses moments perdus pour son amusement, et on y

verrait des modèles que les connaisseurs ne critiqueraient pas.

— En vérité ? dit le comte en regardant Amaury, qui, ne s'attendant guère à cette révélation, rougissait jusqu'au blanc des yeux. Est-il votre frère ?

— Non, monsieur le comte; mais c'est tout comme, répondit Pierre...

— Eh bien ! nous mettrons ses talents à profit, et les vôtres aussi, monsieur. Charmé de vous connaître. Je suis bien votre serviteur.

Et le comte l'ayant salué avec politesse, et même avec une certaine déférence, s'éloigna, s'émerveillant tout bas, avec sa petite-fille, du bon sens et de la modestie des réponses de Pierre Huguenin.

La première figure qu'ils rencontrèrent en sortant de la bibliothèque fut celle d'Isidore qui, ayant épié le moment, attendait là l'effet que sa délation avait dû produire. Il ne savait pas que le vieux comte, ayant l'instinct

et le goût de ce que les phrénologues appellent aujourd'hui *constructivité*, s'entendait beaucoup mieux que lui à juger les travaux de l'atelier, et qu'il n'était pas facile de l'induire en erreur. Il avait compté sur la brusque vivacité qu'il lui connaissait, et sur l'orgueil un peu irascible du père Huguenin. Il espérait que l'un émettrait quelque doute, et que l'autre répondrait sans respect et sans mesure. Le comte, qui s'était fait raconter le matin par son architecte l'aventure du plan de l'escalier, comprenait fort bien maintenant la conduite d'Isidore et la méprisait parfaitement.

— Je suis fort content de ce que je viens de voir, lui dit-il en élevant la voix et en le regardant droit au visage d'un air sévère : ce sont de bons ouvriers, et je remercie beaucoup votre père de les avoir employés. Qui est-ce donc qui disait, hier soir, qu'ils travaillaient mal ? Est-ce mon architecte ? n'est-ce pas vous, Isidore ?

— Je ne pense pas que l'architecte ait pu

dire cela, répondit M. Lerebours, car il est fort content du travail des Huguenin.

— Ce sera donc lui ! dit le comte en montrant Isidore avec malice.

— Mon fils n'a pas vu ce qu'ils font ; d'ailleurs, il ne s'y connaît pas. Les sciences qu'il a étudiées sont d'un ordre plus relevé, et le proverbe qui dit : Qui peut le plus peut le moins, n'est pas toujours vrai. Mais qui donc a pu chercher à indisposer monsieur le comte contre *mes* ouvriers ? Ce sera le curé ; il m'en veut parce que je le gagne au billard.

— Ce sera le curé, répondit le comte, c'est un sournois. La première fois que nous le verrons, nous lui dirons de se mêler de ses affaires.

Isidore ne comprit pas la leçon. Il crut que le comte manquait de mémoire, et se promit d'en profiter pour revenir à la charge. Il était de cette race de gens que rien ne peut convaincre d'erreur à leurs propres

yeux; par conséquent, il était persuadé que son plan d'escalier était bon, et que celui de Pierre était erroné. Il s'étonnait naïvement de la partialité que l'architecte avait mise dans son jugement, et il attendait son adversaire à l'œuvre pour l'humilier. C'est en vain que le prudent auteur de ses jours lui avait conseillé de ne pas se vanter d'une défaite qu'on oublierait ou qu'on passerait sous silence; Isidore feignait d'adhérer à son conseil, mais il n'en caressait pas moins le projet de se venger.

Le soir, au milieu du souper des Huguenin, un domestique du château vint prier Pierre de se rendre auprès de M. le comte. Ce message fut transmis avec une politesse qui frappa le père Lacrête, présent au souper.

— Jamais je n'ai vu leurs laquais si honnêtes, dit-il tout bas à son compère.

— Je t'assure que mon fils a quelque chose de singulier, répondit de même le père Huguenin. Il impose à tout le monde.

Pierre était monté à sa chambre. Il en redescendit habillé et peigné comme un dimanche. Son père eut envie de l'en plaisanter; il n'osa pas.

— Excusez ! dit le Berrichon dès que Pierre fut sorti pour se rendre au château. Il s'est fait brave, notre jeune maître! S'il y va de ce train-là, gare à vous, pays Corinthien! la petite baronne ne vous regardera plus.

— Assez de plaisanteries là-dessus, dit le père Huguenin d'un ton sévère. Les propos portent toujours malheur, et ceux-là pourraient faire du tort à mon fils. Si vous n'y tenez pas, mon Amaury, vous ne laisserez pas continuer.

— Les paroles oiseuses me déplaisent autant qu'à vous, mon maître, répondit le Corinthien. Ainsi, Berrichon, nous ne parlerons plus de cela, n'est-ce pas, ami?

— Assez causé, dit la Clef-des-cœurs. Mon affaire, à moi, c'est de faire rire. Quand on ne rit plus...

— Nous savons que tu as de l'esprit, mon garçon, dit le père Huguenin. Tu nous feras rire d'autre chose.

— C'est égal, dit le Berrichon. Ces gens du château me reviennent, à moi. Ça n'est pas fier, et c'est gentil comme tout, ces dames nobles !

Quand Pierre vit ouvrir devant lui la porte du cabinet de M. de Villepreux, il sentit un malaise affreux s'emparer de lui. Il n'avait jamais parlé à des gens aussi haut placés dans la vie sociale. Les bourgeois auxquels il avait eu affaire ne l'avaient jamais intimidé ; il s'était toujours senti égal à eux, même dans les manières. Mais il se disait qu'il y avait sans doute dans le vieux seigneur une autre supériorité que celle du rang. Il savait que le comte serait parfaitement poli, mais selon un code d'étiquette auquel il lui faudrait se soumettre, quand même il ne le trouverait pas conforme à ses idées. Ce code est si étrange, qu'un homme du peuple

qui prendrait les manières d'un homme du monde serait réputé impertinent. Il ne faut pas, par exemple, qu'un ouvrier salue trop bas; ce serait demander un salut semblable, et il n'y a pas droit. Pierre avait lu assez de romans et de comédies pour savoir quelles étaient les formes de politesse de ce monde qu'il n'avait pas vu. Mais quelles seraient ces formes avec lui, et comment devait-il y répondre? En égal? c'était passer pour un sot. En inférieur? c'était s'humilier. Ce souci un peu puéril ne lui serait peut-être pas venu, s'il n'eût distingué, à la lueur de la lampe qui éclairait faiblement le cabinet, mademoiselle de Villepreux écrivant sous la dictée de son grand-père. Et toutes ces réflexions, lui arrivant à la fois, lui serrèrent le cœur, sans qu'il sût comment, et sans que je puisse bien vous dire pourquoi.

Lorsqu'il entra, Yseult se leva. Fut-ce pour le saluer ou pour lui faire place? Pierre se découvrit sans oser la voir.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit le comte en lui montrant un siége.

Pierre se troubla, et prit un siége qui était embarrassé de livres et de papiers. Yseult vint à son secours en lui en plaçant un autre auprès de la table, et elle s'éloigna un peu. Il ne sut pas où elle s'asseyait, tant il craignait de rencontrer son regard.

— Je vous demande pardon si je vous ai fait venir, dit le comte; mais je suis trop vieux et trop goutteux pour me déplacer. J'ai vu ce matin que la réparation des boiseries allait fort vite, et je voudrais savoir de vous si vous croyez pouvoir vous charger d'y mettre les ornements de sculpture.

— Ce n'est pas ma partie, répondit Pierre; mais avec l'aide de mon compagnon, à qui j'ai vu exécuter des ornements très-délicats et très-difficiles, je crois pouvoir copier fidèlement ceux dont il est question.

— Ainsi, vous voudrez bien vous en charger? dit le comte. Mon intention était d'abord de

faire venir des sculpteurs en bois; mais d'après ce que vous m'avez dit ce matin, et sur ce que j'ai vu de votre travail, l'idée m'est venue de vous confier aussi la sculpture. C'est pourquoi j'ai voulu vous voir seul, afin de ne pas blesser votre compagnon, au cas où, dans votre conscience, vous jugeriez cet ouvrage au-dessus de ses forces.

—Je crois que vous serez content de lui, monsieur le comte. Mais je dois vous dire d'avance que ce travail prendra beaucoup de temps; car aucun de nos apprentis ne pourrait nous y aider.

— Eh bien, vous prendrez le temps nécessaire. Pouvez-vous me promettre de ne pas vous laisser interrompre par des travaux étrangers à ceux de ma maison?

—Je le puis, monsieur le comte. Mais un scrupule me retient. Oserai-je vous demander si vous aviez jeté les yeux sur quelque sculpteur pour lui confier cet ouvrage?

— Sur aucun. Je comptais demander à mon architecte de Paris de m'envoyer ceux qu'il

y jugerait propres. Mais puis-je vous demander, à mon tour, pourquoi vous me faites cette question ?

— Parce qu'il est contraire à l'esprit de notre corps, et, je pense, à la délicatesse en général, de nous charger d'une besogne qui n'est pas dans nos attributions ordinaires, lorsque nous nous trouvons en concurrence avec ceux qu'elle concerne exclusivement. Ce serait empiéter sur les droits d'autrui, et priver des ouvriers d'un profit qui leur revient naturellement plus qu'à nous.

— Ce scrupule est honnête, et ne m'étonne pas de votre part, répondit le comte. Mais vous pouvez être tranquille ; je ne m'étais adressé à personne, et d'ailleurs ma volonté à cet égard doit s'exercer librement. Le déplacement d'ouvriers étrangers à la province augmenterait de beaucoup ma dépense. Prenez cette raison pour vous, s'il vous en faut une. Pour moi, j'en ai une autre ; c'est le plaisir de vous confier un travail qui doit

vous plaire, et dont vous sentez si bien la beauté !

— Je ne commencerai cependant pas, répondit Pierre, sans vous avoir soumis un échantillon de notre savoir-faire, afin que vous puissiez changer d'avis si nous ne réussissons pas bien.

— Pourriez-vous me l'apporter dans quelques jours ?

— Je pense que oui, monsieur le comte.

— Et moi, dit mademoiselle de Villepreux, puis-je vous faire une prière, monsieur Pierre ?

Pierre tressaillit sur sa chaise en entendant cette voix s'adresser à lui. Il avait cru que si jamais pareille chose pouvait arriver, ce serait sous l'influence de circonstances bizarres et romanesques. Ce qui est tout naturel ne contente guère une imagination échauffée. Il s'inclina sans pouvoir dire un mot.

— Ce serait, reprit Yseult, de replacer la porte de mon cabinet, que M. Lerebours

vous a redemandée déjà bien des fois, et qui est égarée, à ce qu'il prétend. Vous me feriez un grand plaisir de la faire chercher, et de la remettre en place, dans quelque état qu'elle se trouve.

— A propos, c'est vrai! dit le comte. Elle aime son cabinet, et ne peut plus s'y tenir.

— Cela sera fait demain, répondit Pierre.

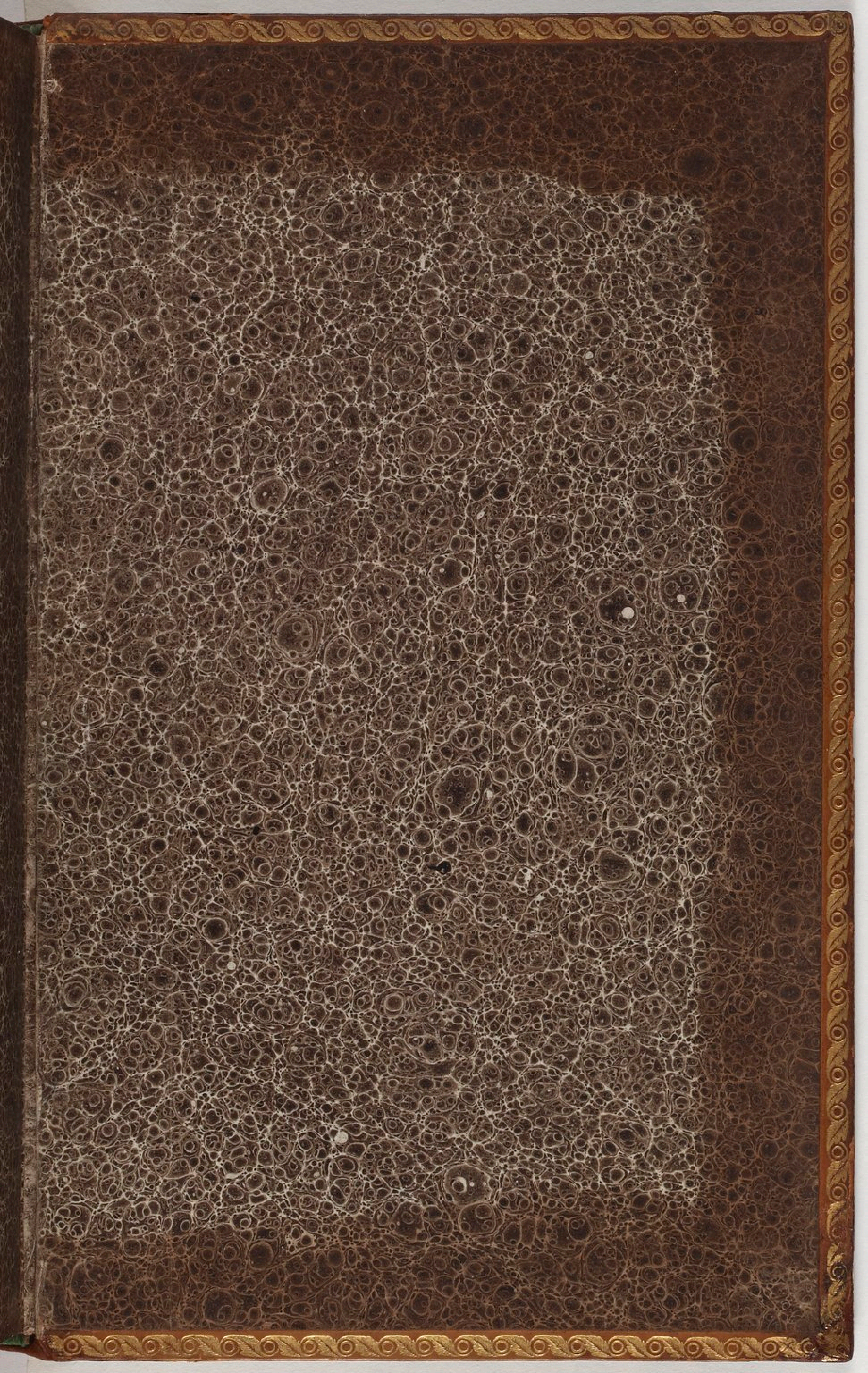
Et il se retira tout accablé, tout effrayé de la tristesse qui revenait s'emparer de lui.

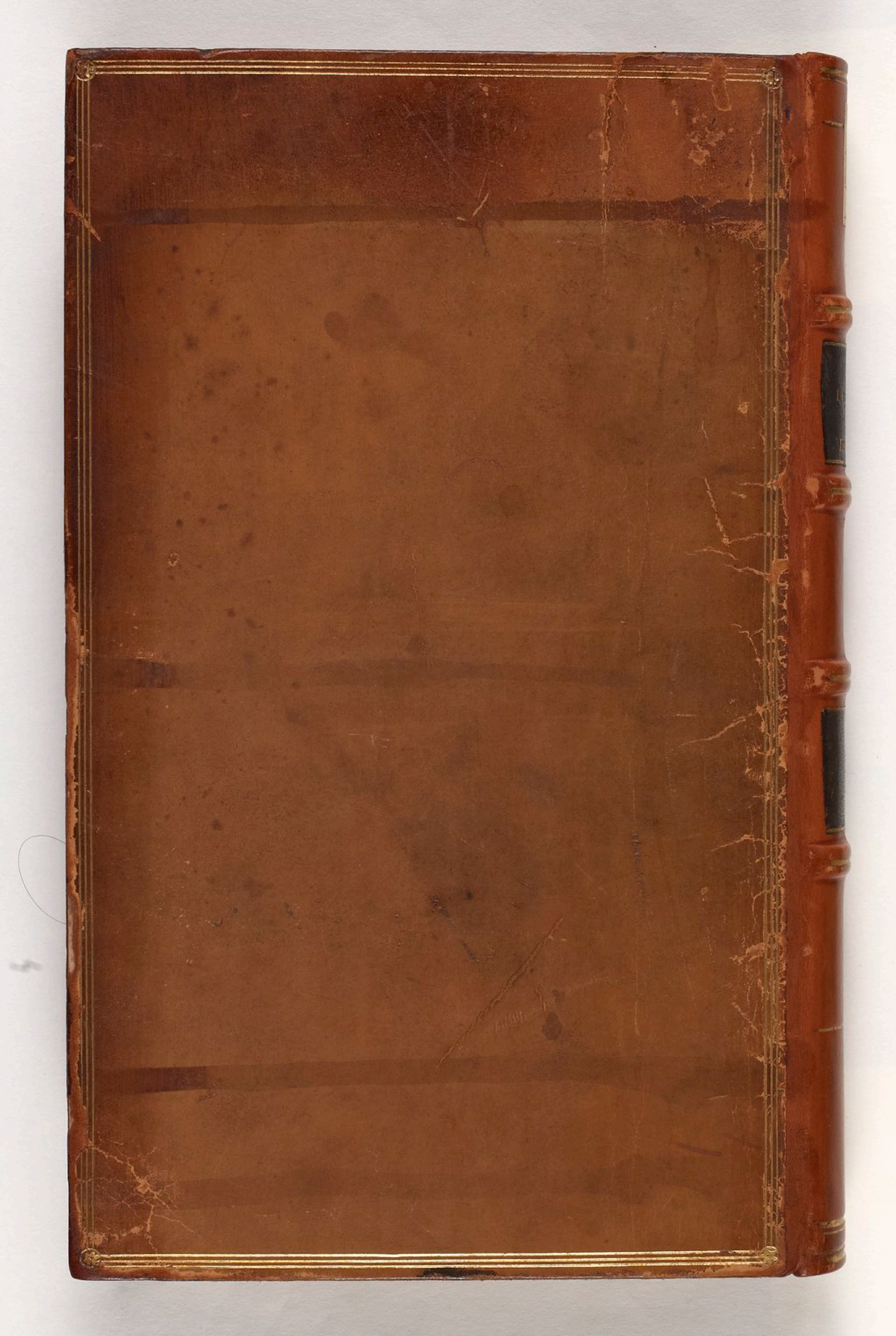
— Je suis un fou, se dit-il en reprenant le chemin de sa maison. Cette porte sera replacée demain : il le faut; il faudra qu'elle soit fermée pour toujours entre *elle* et moi.

FIN DU TOME PREMIER.











G. SAND

LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE

I

P. 1841